1607/5959.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE,

EN PARTICULIER

DE L'HISTOIRE GRECQUE,

SUIVI

D'un Abrégé de la Fable,

A l'Uſage des Elèves de l'Ecole Royale Militaire à Paris.

Auquel on a ajouté la date des Evénemens les plus remarquables.

FAISANT PARTIE DU COURS D'ETUDES,
Rédigé & imprimé originairement en France,
Par ordre de LOUIS SEIZE.

A LONDRES,

CHEZ C. DILLY, DANS LE POULTRY;
ET A. DULAU & CO. 107, WARDOUR-STREET, SOHO.

1799.

BRITISH MUSEUM
APR

AVERTISSEMENT.

LE titre de l'Ouvrage ſuffiroit pour en annoncer le mérite. L'Editeur dira ſeulement que ce Cours d'Etudes, par le moyen d'une Table de Demandes, réunit l'avantage d'une Hiſtoire ſuivie de détaillée, qu'il a ſuivi partout l'Ere Chrétienne ; qu'il y a à la fin de chaque volume une Table Géographique ; & que croyant qu'il ne manquoit à ce Cours d'Hiſtoire qu'une Table Chronologique, il l'a ajoutée.

Outre ces trois Tables, on trouvera en marge dans le corps de l'Ouvrage des notes qui y correſpondent.

L'Editeur a cru d'ailleurs devoir donner cet Ouvrage au Public, parce qu'il n'y a pas en Angleterre un Cours d'Hiſtoire qui réuniſſe auſſi parfaitement la Chronologie & la Géographie, ces deux yeux de l'Hiſtoire, qui devroient toujours l'accompagner.

☞ On trouve chez les mêmes libraires, l'Abrégé de l'Hiſtoire Romaine, & celui de l'Hiſtoire Univerſelle de Boſſuet, ſur le même plan que cet Ouvrage-ci.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ANCIENNE.

NOTIONS GÉNÉRALES
SUR LES EGYPTIENS ET LES ANCIENS PEUPLES DE L'ASIE.

I.

Sur les Egyptiens.

L'Egypte eſt la partie de l'Afrique la plus voiſine de l'Aſie, dont elle eſt ſéparée par la mer Rouge. Quoique très-fertile, elle n'a pu devenir habitable qu'à force d'induſtrie & de travaux. Le Nil inonde ſes campagnes plus de trois mois de l'année ; & le limon qu'il y dépoſe, ſur des terres naturellement arides, eſt le principe de l'abondance dont elle jouit. Cinq mois de pluie dans les pays d'où ce fleuve coule, le font croître & ſe déborder. Si le débordement ne monte pas juſqu'à huit coudées,

Idée de l'Egypte.

ou s'il monte au-deſſus de vingt-quatre, l'Egypte ſouffre de la diſette.

Spectacle de l'Egypte

Pendant l'été, elle reſſemble à une mer parſemée de villes, de villages & de boſquets; pendant l'hiver, c'eſt une plaine riante, couverte de moiſſons, d'arbres odoriférans, de troupeaux & de laboureurs. Mais pour qu'un peuple s'y formât des habitations au milieu des eaux, pour qu'il trouvât les moyens de profiter de la crue du Nil & d'en éviter les inconvéniens, il a fallu que les hommes fuſſent aſſez habiles pour vaincre les obſtacles de la nature. C'eſt le fruit de temps & de l'expérience. Les Egyptiens ſont néanmoins un des plus anciens peuples civiliſés, que l'on connoiſſe par l'hiſtoire.

Antiquité.

Dès le temps des patriarches, leur monarchie étoit floriſſante. Selon les traditions de leurs prêtres, elle avoit une antiquité prodigieuſe. Ils ſuppoſoient que les dieux l'avoient gouvernée d'abord, & que Vulcain, le premier de tous, y avoit régné neuf mille ans. Oſiris, Iſis, ſa femme & ſa ſœur, Hermès, que les Grecs ont nommé *Mercure*, étoient autant de divinités à qui ils attribuoient l'origine des lois, des arts & des ſciences. Ils diviniſoient ainſi les hommes, qu'on regardoit comme les auteurs des avantages de la ſociété; c'eſt une des principales ſources de l'idolâtrie.

Ménès a été véritablement le premier roi d'Egypte. Son règne remonte ſi haut, que des ſavans le prennent pour un des petits-fils de Noé. Il régnoit l'an 2965 avant Jéſus-Chriſt, ſelon d'habiles chronologiſtes. La chronologie ordinaire, ſuivie par l'illuſtre Boſſuet, ne met cependant que 2348 ans entre Jéſus-Chriſt & le déluge univerſel. Mais elle eſt evidemment incertaine, & l'on ne peut la prendre pour règle, ſans riſquer de ſe tromper de pluſieurs ſiècles.

Avant J. C. 2965.

Premier roi.

Après Ménès, s'écoulèrent pluſieurs ſiècles qui ſont inconnus, & dans leſquels on place les rois *paſteurs*. Ces paſteurs étoient des Arabes, qui firent la conquête de l'Egypte. Enfin le fameux Séſoſtris paroît ſur le trône, prince conquérant & légiſlateur, qu'on diſoit avoir pénétré juſque dans l'Inde, juſque dans la Thrace, mais dont nous ne pouvons rien ſavoir de certain.

Succeſſeurs de Ménès.

1722.

L'hiſtoire d'Egypte ne s'éclaircit un peu qu'environ l'an 670 avant Jéſus-Chriſt. Alors le roi Pſamméticus ouvrit ſes ports aux étrangers, & la nation entra en commerce avec les Grecs.

Epoque où s'éclaircit l'hiſtoire 670.

Néchos, ſon fils, entreprit de joindre le Nil à la mer Rouge, par un canal de communication. Cette entrepriſe, digne d'un grande roi, ne réuſſit point, & il perdit plus de cent mille hommes dans les

Entrepriſes de Néchos.

618.

travaux. Il en fit exécuter une autre, qui devoit immortaliſer ſon règne. Par ſes ordres, des navigateurs phéniciens, partant de la mer Rouge, firent le tour de l'Afrique, & revinrent la troiſième année à l'embouchure du Nil.

Amaſis. 569. Amaſis détrôna le fils de Néchos. Il ſe rendit célèbre en favoriſant le commerce, en attirant les Grecs dans ſon royaume, où Solon & Pythagore vinrent s'inſtruire.

Cambyſe. 525. Sous le règne ſuivant, la monarchie fut détruite. Cambyſe, roi de Perſe, la ſubjugua vers l'an 525 avant Jéſus-Chriſt. L'Egypte demeura preſque toujours eſclave ou tributaire des Perſes, juſqu'à la conquête de leur empire par Alexandre. Elle acquit un nouvel éclat ſous les Ptolémées, comme on le verra dans la ſuite. Le gouvernement, les lois, la religion, les mœurs, les arts & les ſciences des Egyptiens, ſont plus propres à nous inſtruire, que leur hiſtoire.

Gouvernement des Egyptiens. De temps immémorial, l'Egypte avoit obéi à des rois. Ce gouvernement, qu'on appelle *monarchie*, ſe forma ſans doute ſur l'exemple de l'autorité paternelle. Un père étoit le chef de ſa famille & la gouvernoit: on choiſit un roi pour être le chef du peuple & le gouverner. Les lois devoient lui ſervir de règles à lui-même. Elles régloient en Egypte l'ordre de ſa cour, l'emploi de ſon temps, les mets de

ſa table. Chaque jour la religion lui rappeloit ſes devoirs ; le grand-prêtre l'exhortoit à la pratique des vertus royales, & faiſoit des imprécations contre ceux qui voudroient l'en détourner par leurs conſeils. La lecture des meilleures maximes, des traits d'hiſtoire les plus inſtructifs, étoit auſſi employée pour diriger ſa conduite.

Rois jugés après leur mort.

Ces rois, comme les particuliers, étoient jugés publiquement après leur mort ; chacun pouvoit les accuſer ; le peuple prononçoit le jugement ; & s'ils avoient mal vécu, ou mal gouverné, on les privoit de la ſépulture. Combien cette coutume ne pouvoit-elle pas réprimer le vice ?

Partage des terres.

On attribue à Séſoſtris la diſtribution de l'Egypte en trente-ſix *nomes* ou départemens, qu'il confioit aux hommes les plus dignes de commander. Les terres étoient partagées entre le roi, les prêtres & les gens de guerre. Le reſte de la nation devoit ſubſiſter de ſon travail. Ce partage mettoit trop d'inégalité, & rendoit les prêtres trop puiſſans.

Prérogative des prêtres.

Eux ſeuls cultivoient les ſciences ; ils avoient préſidé à la conſtitution de l'état, & ils conſervèrent toujours une grande influence dans les affaires. Il paroît que les guerriers furent amollis par les richeſſes ; ils furent preſque toujours vaincus par les peuples qui attaquèrent l'Egypte.

L'adminiſtration de la juſtice étoit un

Adminiſtration de la juſtice.

des principaux fondemens du bonheur public. Trente juges, choiſis dans les trois capitales du royaume, Héliopolis, Memphis & Thèbes*, formoient un tribunal infiniment reſpecté. Le roi fourniſſoit à leur entretien, & leur faiſoit jurer de ne pas lui obéir, s'il ordonnoit une ſentence injuſte. Les affaires ſe diſcutoient par écrit, de peur que l'éloquence ne fît illuſion. Le préſident tenoit une figure de la vérité, dont il touchoit celui qui gagnoit ſa cauſe; c'étoit un ſigne que la vérité ſeule dictoit les arrêts.

Lois.

Parmi les lois des Egyptiens, quelques-unes ſont remarquables. On puniſſoit l'adultère comme un crime des plus nuiſibles à la ſociété; l'homme qui l'avoit commis, recevoit mille coups de verges, & l'on coupoit le nez à la femme.

Punition des ſoldats.

Les ſoldats coupables de lâcheté, n'étoient punis que par des marques d'infamie, parce que l'honneur doit ſur-tout animer les gens de guerre. Quiconque avoit pu ſauver un homme attaqué par des meurtriers, étoit puni de mort s'il ne l'avoit pas ſauvé, & la ville la plus proche du lieu où ſe trouvoit le cadavre, étoit obligée de lui faire des obsèques diſpendieuſes, tant les lois veilloient à la conſervation des citoyens.

* Héliopolis étoit dans la *baſſe*-Egypte, Memphis dans la *moyenne*, Thèbes dans la *haute*.

Les biens, & non la perſonne du débiteur, répondoient de la dette, ce qui empêchoit les violences des créanciers. Payement des dettes.

Une loi d'Amaſis obligeoit de déclarer tous les ans ſa profeſſion, & les moyens dont on ſubſiſtoit : elle condamnoit à mort ceux qui ne pouvoient prouver que leurs moyens de ſubſiſtance étoient honnêtes. L'exceſſive ſévérité de cette loi, fait du moins ſentir combien l'oiſiveté, la fraude & les autres vices déſhonorent l'homme, & le rendent indigne de vivre avec ſes ſemblables. Loi contre l'oiſiveté.

Les profeſſions étoient héréditaires, ſans qu'il fût permis d'en jamais changer. On a prétendu que les Egyptiens en faiſoient mieux toutes choſes. Mais il eſt certain que leur émulation devoit en être moins forte, leurs progrès plus lents ; & c'eſt la cauſe pourquoi ils n'ont rien perfectionné. Avec leurs lois ſi vantées, ils avoient de grands abus, comme le mariage entre frère & ſœur, & la polygamie, ou pluralité des femmes, permiſe à tous, excepté aux prêtres. Profeſſions.

La religion, ſi néceſſaire pour maintenir la vertu, dégénéra parmi eux en ſuperſtition extravagante & funeſte. Les premières idées d'un Dieu unique, à qui l'homme doit ſon amour & ſes hommages, furent effacées par les fantômes de l'imagination & de la peur. Non-ſeule- Religion.

ment on déifia des hommes, mais on adora des animaux.

Bœuf Apis. Le bœuf Apis, principale divinité, étoit un taureau noir, marqué de certaines taches. Le chat, le chien, le crocodile, &c. recevoient, comme lui, les honneurs divins. Tuer, même involontairement, un des animaux ſacrés, étoit un crime puni de mort. Plutôt que d'y toucher dans une famine, les Egyptiens ſe mangeoient, dit-on, les uns les autres.

Culte. Ils ne s'accordoient point ſur le culte. Là le crocodile étoit adoré, ici l'ichneumon, ennemi du crocodile; là, le mouton, ici la chèvre. Des querelles & des haines religieuſes naiſſoient de cette difſérence.

Superſtition On abhorroit quelques animaux comme immondes, ſur-tout le porc; on abhorroit auſſi la mer, par conſéquent la navigation; on avoit pour les étrangers une averſion ſuperſtitieuſe, qui empêchoit de manger avec eux, & même d'un mets qu'ils auroient coupé avec leur couteau.

Politique des prêtres. Les prêtres avoient une idée plus juſte de l'Etre ſuprême: ils avoient une doctrine ſecrète, fort ſupérieure à la croyance du peuple. Mais ils ne la communiquoient qu'à un petit nombre de perſonnes, en les initiant à leurs myſtères, & ils entretenoient la ſuperſtition commune, dont ils ſavoient profiter. Il n'appartient

qu'à la vraie religion d'inſpirer la vertu en diſſipant les erreurs.

C'eſt aux arts & aux ſciences que les Egyptiens doivent ſur-tout leur célébrité. L'uſage du fer, l'uſage même du feu, ont été long-temps inconnus aux hommes. L'uſage du pain l'eſt encore à la plupart des peuples. Combien ne faut-il donc pas admirer les auteurs de tant de précieuſes découvertes? On attribuoit à Oſiris l'invention de la charrue; c'eſt un des plus grands ſervices rendus au genre humain, puiſque l'agriculture a fait naître la ſociété civile. Célébrité des Egyptiens.

Avant que les Hébreux fuſſent raſſemblés en corps de nation, l'Egypte connoiſſoit déjà les beaux arts: on y voyoit de fines étoffes, des vaſes ciſelés; l'architecture y produiſoit des monumens d'une grandeur & d'une ſolidité prodigieuſes. Arts.

Trois des anciennes pyramides ſubſiſtent encore. La plus grande a deux mille ſix cents quarante pieds de circuit, & cinq cents pieds de hauteur perpendiculaire. On raconte que cent mille ouvriers y travaillèrent trente ans de ſuite. Ces énormes édifices étoient des tombeaux, que des rois ſe faiſoient conſtruire par vanité, & par leſquels ils n'ont pas même ſauvé leur nom de l'oubli. Pyramides.

Le lac Méris, deſtiné à recevoir les eaux du Nil, pour remédier à une trop grande Lac Méris.

ou à une trop petite inondation, fut un ouvrage plus digne de l'immortalité, puiſqu'il ſervit au bien public. Il fut fait ſous les rois paſteurs. Dans le palais d'Oſymandias, un de ces rois, étoit la plus ancienne bibliothéque du monde, avec cette inſcription : *Remèdes de l'ame.*

Bibliothéque.

Obéliſques. Les obéliſques font connoître auſſi de quoi les Egyptiens étoient capables. Il y en avoit pluſieurs d'une ſeule pièce de cent quatre-vingt-dix pieds de haut : on en a tranſporté un à Rome beaucoup plus grand, que Sixte-Quint a rétabli. Ces ouvrages étonnans n'annoncent pas le goût de beau, mais le goût du giganteſque : les difficultés vaincues en faiſoient le principal mérite.

Progrès dans les ſciences. Les Egyptiens arpentoient les terres avec préciſion ; diſtribuoient les eaux du Nil par une infinité de canaux ; meſuroient exactement la crue de ce fleuve ; employoient toutes ſortes de machines ; connoiſſoient le cours des aſtres. Ainſi leurs progrès, dans quelques ſciences, ne ſont point douteux. Ils diviſèrent l'année en douze mois ; ce fut d'abord une année lunaire de 354 jours ſeulement : ils trouvèrent enfin la véritable année ſolaire de 365 jours & quelques heures. La géographie, ainſi que l'aſtronomie, furent l'objet de leur étude.

Momies. La ſuperſtition corrompit tout, même leur médecine. Comme ils faiſoient dé-

pendre le bonheur des morts de la conſervation des cadavres, ils avoient un art merveilleux pour les embaumer ; de ſorte que leur momies durent encore. Cependant, par une contradiction abſurde, ceux qui faiſoient l'opération, étoient en horreur après avoir touché aux cadavres, & prenoient la fuite.

Ecriture.

L'écriture conſiſtoit d'abord en hiéroglyphes, c'eſt-à-dire, en un grand nombre de figures, qui repréſentoient confuſément les objets. Quand on connut les caractères alphabétiques, une des plus belles inventions de l'eſprit humain, les prêtres conſervèrent l'uſage des hiéroglyphes, afin de cacher leur ſcience au vulgaire.

Jugement ſur les Egyptiens.

Ce peuple célébre a donc été trop vanté par ſes admirateurs. Il avoit des talens & des vertus pacifiques, un grand reſpect pour l'autorité paternelle, un attachement inviolable aux coutumes établies ; mais il étoit mou, lâche, ſuperſtitieux, eſclave de ſes préjugés, mépriſant tout ce qu'il ne pratiquoit pas, & dès-lors incapable des perfectionner. Les Chinois reſſemblent beaucoup, à cet égard, aux Egyptiens. Quoique leur empire ait peut-être quatre mille ans, ils demeurent toujours au même point de connoiſſances imparfaites.

II.

Sur les Phéniciens.

Phénicie. La Phénicie, ſur les côtes de la Méditerranée, étoit un pays ſtérile qui ne pouvoit fournir à la ſubſiſtance de ſes habitans. Le beſoin rend induſtrieux : c'eſt l'origine des premiers arts, auxquels l'expérience, la réflexion & même les haſards, ont ajouté tant d'utiles découvertes.

Reſſources des Phéniciens. De temps immémorial, les Phéniciens ſentirent que la navigation devoit leur procurer des reſſources. Profitant des avantages qu'offroient leurs ports & les forêts du Mont-Liban, ils bravèrent tous les périls de la mer. Sans autre guide que les étoiles du pôle, ils étendirent prodigieuſement leur commerce.

Colonies. Les îles de Chypre & de Rhodes, la Grèce, la Sicile, la Sardaigne, reçurent leurs colonies. Ils parvinrent juſqu'à l'Eſpagne ; ils pénétrèrent dans l'Océan. Cadix devint leur entrepôt. Ils tiroient de la Bétique, en particulier, d'immenſes richeſſes. Surchargés d'argent, dans un voyage, ils furent obligés d'en mettre à leurs ancres, au lieu de plomb. Le commerce enfin les faiſoit jouir de tout ce que les autres peuples avoient d'utile & de précieux.

Navigation. Il cachoient avec ſoin le ſecret de leur navigation, de peur qu'on n'en partageât

le profit. Leur voyage autour de l'Afrique, dont nous avons parlé ailleurs, eſt d'autant plus admirable, que leurs vaiſſeaux ne pouvoient guère s'éloigner des côtes. La bouſſole rend facile aujourd'hui ce qui étoit alors preſqu'impoſſible.

Teinture de pourpre.

Le haſard procura aux Phéniciens leur précieuſe teinture de pourpre. Un chien de berger, preſſé par la faim, briſe un coquillage; il en a la gueule teinte; cette couleur paroît admirable: on trove le moyen de l'extraire de coquillages de la même eſpèce, & de l'appliquer aux étoffes; la pourpre eſt bientôt l'ornement des rois. Voilà comme le haſard peut contribuer aux découvertes de l'induſtrie.

Ecriture.

Une invention ſublime, dont on fait honneur aux Phéniciens, c'eſt l'écriture alphabétique, par laquelle les idées ſe tranſmettent ſi aiſément. Leur alphabet ſemble avoir donné naiſſance à celui des Européens; car les lettres grecques en dérivoient, & de ces lettres ſont venues celles des Latins, qui ſont les nôtres. L'Art de tout exprimer avec un petit nombre des caractères, pouvoit ſeul diſſiper l'ignorance du genre humain.

Superſtitions.

Malgré leurs lumières & leur commerce, les Phéniciens eurent des ſuperſtitions, mais beaucoup moins que l'Egypte. On leur reproche d'avoir ſacrifié des hommes à la divinité; ſacrifices exé-

crables, dont les exemples ont été communs dans plusieurs pays du monde.

Ville capitale.

Sidon fut la première capitale. La fameuse Tyr devint ensuite plus florissante. Enfin Carthage, colonie de Tyr, fondée

890.

vers l'an 890 avant J. C., surpassa la Phénicie en richesses & en puissance.

Carthage.

La méchanceté de Pygmalion, roi de Tyr, fit en quelque sorte naître Carthage. Il avoit tué l'époux de Didon, sa sœur, pour s'emparer de ses biens. Didon prit la fuite, emporta ses trésors, & alla fonder en Afrique cette ville qui devoit un jour être la rivale de Rome.

III.

Sur les Assyriens & les Babyloniens.

Lieu de leur habitation.

La Mésopotamie, située entre le Tigre & l'Euphrate, dans un des plus beaux climats du monde, devoit être habitée par un peuple également ancien & célèbre.

Selon la plupart des historiens, Babylone sur l'Euphrate, & Ninive sur le Tigre, furent les capitales de deux grands empires. Mais on a lieu de croire que les Babyloniens & les Assyriens ne furent bientôt qu'un même peuple, & que ces deux noms se prenoient indifféremment l'un pour l'autre.

Ninus. 2174.

Si l'on en croit les historiens grecs, Ninus, après avoir fondé Ninive, dont

l'enceinte eſt d'environ vingt-cinq lieues, va faire des conquêtes, ſuivi d'un million de combattants : Sémiramis, femme d'un de ſes officiers, ſe diſtingue par des exploits héroïques : il l'épouſe & lui laiſſe la couronne.

Pour s'immortaliſer, cette princeſſe conſtruit en peu d'années Babylone, plus grande que Ninive. Des murs où ſix chars peuvent aller de front ; de magnifiques jardins ſuſpendus ; des prodiges d'architecture & de ſculpture ; le temple de Bélus renfermant une ſtatue d'or de quarante pieds de haut ; tout cela eſt l'ouvrage de Sémiramis. Elle fait bâtir d'autres villes ; elle va conquérir des royaumes ; elle marche contre le roi de l'Inde avec une armée innombrable ; elle eſt vaincue & miſe en fuite ; elle meurt quelque temps après dans ſes états. De pareilles hiſtoires ſont évidemment fabuleuſes. Sémiramis. 2122.

On ne trouve aucun fait remarquable, dans un eſpace de plus de huit cents ans, juſqu'au voluptueux Sardanapale, roi d'Aſſyrie, qui, aſſiégé par les Mèdes, ſe brûla avec ſes femmes. Contentons-nous de ſavoir que Nemrod, arrière-petit-fils de Noé, fonda Babylone, ſelon l'écriture-ſainte, & que les ſavans ne peuvent éclaircir les antiquités de cet empire. Rois. 785.

Les Babyloniens, ou plutôt les Chaldéens leurs prêtres, obſervoient ſoigneu- Science des Babyloniens.

ſement les aſtres ſous un beau ciel. Ils devinrent aſtronomes : ils firent des progrès ſans cette ſcience ; ils inventèrent les cadrans ſolaires. Mais ils s'attachèrent ſur-tout à une ſcience fauſſe & abſurde, qui a long-temps abuſé le genre humain. Ils prétendoient connoître l'avenir par l'inſpection des aſtres. C'eſt ce qu'on appelle l'aſtrologie judiciaire. Ils en tiroient de grands avantages ; puiſqu'on ſe livroit par crédulité à tous leurs caprices. Ils établirent le culte des aſtres, qui furent les divinités du pays. Leur dieu Bélus étoit le ſoleil. Cette idolâtrie ne les empêchoit pas de reconnoître un Dieu ſuprême, dont la connoiſſance ne parvenoit point au peuple.

Arts, luxe. Les arts floriſſoient de temps immémorial en Aſſyrie & à Babylone. Le luxe, la molleſſe & la débauche y régnoient également. Mais cette corruption de mœurs devint ſur-tout exceſſive, après la con-

538. quête de Babylone par Cyrus. L'indigence en fut la principale cauſe ; car ſouvent elle inſpire plus de vices que les richeſſes. Elle fit perdre aux femmes toute pudeur, & aux hommes tout ſentiment de morale.

IV.

Sur les Mèdes & les Perſes.

Où étoient ſitués les Mèdes & les Perſes. Au-delà du Tigre, la Médie & la Perſe, la première au nord, la ſeconde au midi,

l'étendoient dans une vaſte pays entre-coupé de montagnes. Les Mèdes étoient ſoumis à l'empire des Aſſyriens, lorſque Sardanapale ſacrifiant aux plaiſirs tous les devoirs de la royauté, ils profitèrent de l'occaſion pour ſe rendre libres. Ils furent d'abord ſans chef, ſans gouvernement, & la licence multiplia les déſordres. Enfin ils ſe donnèrent un Roi, vers l'an 600 avant J. C.

Déjocès. Avant J. C. 710.

Déjocès les gouverna au commencement avec ſageſſe. Mais enivré de ſa grandeur, ou voulant contenir ſes jujets par la crainte, il devint extrêmement ſévère; il ſe renferma dans un palais inacceſſible; il ne ſe laiſſa voir qu'aux officiers de ſa maiſon, & c'étoit un crime capital, ſelon Hérodote, que de rire ou de cracher en ſa préſence. Il ſembloit ne vouloir régner que par la terreur. Etrange manière de gouverner les hommes!

Faſte des Perſes.

Ecbatane qu'il bâtit pour en faire ſa capitale, avoit ſept enceintes de murailles, élevées les unes ſur les autres. Le faſte aſiatique devoit y énerver en peu de temps le monarque & les ſujets. L'éducation des princes ne fut confiée qu'à des femmes & des eunuques: elle n'étoit donc propre qu'à inſpirer la molleſſe au lieu des vertus mâles dont les hommes, & ſur-tout les princes, ont beſoin pour ne pas ſe déshonorer. Auſſi les Mèdes furent-ils

bientôt assujettis par les Perses, qui conservoient encore les mœurs antiques.

Antiquité, Religion. La monarchie des Perses étoit une des plus anciennes du monde. Ils eurent longtemps des lumières & de la sagesse, une religion même sans idolâtrie. Ils connoissoient l'unité de Dieu. Le soleil qu'ils sembloient adorer, le feu sacré qu'ils conservoient soigneusement, n'étoient que des symboles de la puissance divine. On ne voyoit chez eux, ni temples, ni simulacres ; ils disoient qu'on insultoit la divinité en voulant la renfermer dans une enceinte de murs.

Mages. Les prêtres, connus sous le nom de Mages, se rendoient respectables par la science, par des mœurs austères. Comme les prêtres égyptiens, ils avoient acquis trop de pouvoir ; &, pour le maintenir, ils faisoient de leur science un mystère. Ils tenoient de Zoroastre, ancien législateur des Perses, la doctrine des deux principes, par laquelle ils expliquoient l'origine du mal. Le bon principe, Oromaze, étoit l'Etre suprême, créateur de la lumière & des ténèbres. Ils appelloient le mauvais principe Arimane ; ils le faisoient naître des ténèbres, & c'étoit l'auteur du mal.

Législation des Perses. La législation punissoit les vices, tels que l'ingratitude ; elle inspiroit l'amour de la justice, la haine du mensonge &

l'oiſiveté ; elle honoroit l'agriculture ; & le prince même ſe faiſoit un devoir de manger une fois l'an avec les laboureurs. Des lois ſi ſages devoient rendre ce peuple auſſi heureux que reſpectable. Il ſuffiroit de dire à ſa louange, que le menſonge étoit à ſes yeux une infamie.

Education des enfans.

On donnoit aux enfans une éducation publique, propre à former des hommes ſages & courageux. Juſqu'à l'âge de dix-ſept ans, ils étoient entre les mains de maîtres habiles, qui leur apprenoient tout ce que doivent ſavoir & pratiquer de bons citoyens. On ne pouvoit être admis aux emplois ſans avoir été nourri dans cette école. L'éducation même des princes étoit réglée, & conſiſtoit en exercices autant qu'en préceptes.

Cyrus.

Cyrus, Roi de Perſe, rendit cette monarchie très célébre & très-puiſſante. Son règne eſt une grande époque, vers l'an 560 avant J. C. Cependant, ni ſa naiſſance, ni ſes expéditions, ni ſa mort, ne ſont bien connues. Les anciens ſe contrediſent ſur tous ces points.

560.

Son caractère.

Dans Xénophon, c'eſt un héros vertueux ; dans Hérodote, c'eſt un conquérant ambitieux & injuſte. Il fonda certainement un vaſte empire. Son courage, ſon habileté, la diſcipline de ſes troupes, leur armure qu'il perfectionna, lui procurèrent des ſuccès rapides. Il défit Créſus, roi de

Lydie, fameux par ſon opulence ; il s'empara de Babylone après un long ſiége, & rendit la liberté aux Juifs captifs depuis ſoixante-dix ans ; il étendit ſa domination juſqu'à l'Inde, d'une part, & de l'autre, juſqu'à la mer Caſpienne & à l'Archipel.

Sa fin. Selon le récit d'Hérodote, Cyrus fut défait par Tomyris, reine des Maſſagètes, & périt dans cette bataille. Tomyris plongea ſa tête dans un vaſe plein de ſang : *Abreuve-toi de ſang*, dit-elle, *puiſque tu en as toujours en ſoif.* Xénophon, au contraire, le fait mourir dans ſon lit, après un règne glorieux de trente ans. L'hiſtoire ancienne eſt remplie de pareilles contradictions.

Les Perſes dégénèrent. Ce qu'il importe de ſavoir, c'eſt que les conquêtes de Cyrus firent le malheur plutôt que le bonheur de ſon peuple. Les Perſes s'amollirent dans le repos & les richeſſes. Le roi lui-même ſe laiſſa corrompre par le luxe des Mèdes ; il négligea l'éducation de ſes fils ; il reçut avec orgueil des adorations ſerviles, & tout dégénéra ſous ſes premiers ſucceſſeurs. Des eunuques, de vils eſclaves eurent tout crédit dans le palais. Les Satrapes, gouverneurs des provinces, ſoulèrent les peuples impunément, & les rois ne pensèrent qu'à jouir.

Du deſpotiſme. Le deſpotiſme s'établit dans cet empire. On nomme ainſi le gouvernement tyrannique

nique d'un prince, qui ne connoit d'autres loix que ſes volontés particulières, qui ſe croit le maître abſolu des biens & de la vie de ſes ſujets, qui les traite réellement en eſclaves.

Cambyſe, fils de Cyrus, fut un monſtre ſur le trône. Il aſſaſſina, par jalouſie, ſon frere Smerdis ; il épouſa, au mépris des loix, ſa propre ſœur. Les juges, conſultés, pour la forme ſur ce mariage inceſtueux, répondirent lâchement, que la loi permettoit aux monarques de faire tout ce qu'ils vouloient. Cambyſe.

Il entreprit, ſans raiſon, la conquête de l'Egypte. On raconte que voulant prendre Péluſe d'aſſaut, il mit au premier rang de ſes troupes, une multitude d'animaux, ſacrés pour les Egyptiens, & que ceux ci, de peur de bleſſer leurs dieux, ne ſe défendirent point. Si c'eſt une fable, elle s'accorde du moins avec la ſuperſtition de ce peuple. Cambyſe fit tuer leur bœuf Apis, renverſa leurs temples, ſe rendit exécrable par ſes excès. Il ſe flatta de conquérir de même l'Ethiopie, peuplée d'hommes robuſtes & belliqueux. Il y marcha en téméraire qui ne prend aucune précaution, & fut contraint de revenir honteuſement. Une conſpiration s'étoit formée contre lui en Perſe. Il alloit ſe venger, lorſqu'il mourut d'un accident. Comment il s'empara del Egypte. 525. 522.

Une mage avoit uſurpé la couronne, ſe Son ſucceſſeur.

522. donnant pour le prince Smerdis. On découvrit l'impoſture ; on le tua ; on mit à ſa place Darius, fils d'Hyſtaſpe. Celui-ci imita de deſpotiſme & la témérité de Cambyſe. Il attaqua les Scythes, nation pauvre, libre & indomptable : il n'y gagna que la honte d'être repouſſé. A la nouvelle de ſon entrepriſe, ils lui envoyèrent, dit-on, un oiſeau, une ſouris, une grenouille & cinq flèches, ſans s'expliquer autrement. Un ſeigneur interpréta ainſi leur penſée : " Si les Perſes ne s'envolent comme " les oiſeaux, ou ne ſe cachent dans la " terre comme les ſouris, ou ne s'enfon- " cent dans l'eau comme les grenouilles, " ils n'échapperont point aux flèches des " Scythes." C'étoit l'uſage en orient d'employer des figures allégoriques ; mais il paroît que celle-ci fut inventée après coup, pour répandre du merveilleaux dans l'hiſtoire.

Nous verrons ce même Darius en guerre avec les Grecs.

V.

Sur les Indiens.

Idée de l'Inde. L'Inde, partie méridionale de l'Aſie, arroſée par l'Indus & le Gange, eſt un des pays les plus riches en productions de la nature. Outre les diamants & les pierreries de toute eſpèce, on y trouve en abondance la ſoie, le coton, le riz, le

ſucre, les épiceries, des fruits délicieux, des animaux rares & utiles, tels que le chameau & l'éléphant. Le climat eſt ſi chaud, qu'à peine on y a beſoin de vêtements, & la terre ſi fertile, qu'à peine on y a beſoin de travail.

L'Inde, avec de tels avantages, devoit être habitée & policée avant la plupart des autres pays. Ses commencements ſe perdent dans l'obſcurité des ſiècles.

Sa diviſion.

Les Indiens étoient diviſés en pluſieurs claſſes ou *caſtes*, qui ne ſe confondoient jamais enſemble. Il y en avoit une de *ſurveillants*, deſtinée á rendre compte au prince de la conduite des autres. Celle des laboureurs jouiſſoit d'une tranquillité favorable à l'agriculture; on ne les tiroit jamais des campagnes pour les employer ailleurs; on ſe faiſoit une loi de ne toucher, ni à leurs perſonnes, ni à leurs biens. Celles des Brames ou Brachmanes, avoit la prééminence ſur toutes les autres, parce qu'elle étoit dépoſitaire de la religion & de la ſcience. Ils tirèrent leur nom de Brama, dont ils faiſoient, ou un dieu, ou un génie du premier ordre. Leur autorité fut la même que celle des mages de Perſe & des prêtres d'Egypte.

Des Brachmanes.

Ces Brachmanes excitoient l'admiration par l'auſtérité de leur vie. On les voyoit ſe tenir debout au ſoleil le plus ardent, exercer leur corps à la douleur, mépriſer la

mort, & ſe faire brûler tout vifs, plutôt que de mourir de vieilleſſe ou d'infirmité. Pluſieurs ne portoient point d'habits ; on les nomma, par cette raiſon, *Gymnoſophiſtes*.

Doctrine ſur la métempſycoſe.

L'ancienne doctrine des Indiens eſt remarquable. Ils croyoient que le monde a commencé & qu'il finira ; que Dieu le remplit de ſa préſence ; que les premiers hommes, ayent abuſé de leur bonheur, furent condamnés à vivre de leur travail ; qu'après la mort, il ſe fait une métempſycoſe, c'eſt-à-dire, que les ames paſſent dans d'autres corps ; qu'elles ſont punies de leurs crimes en paſſant dans le corps d'animaux immondes & malheureux ; que purifiées par une ſuite de tranſmigrations & d'épreuves, elles ſe réuniront à leur origine pour jouir d'une éternelle félicité.

Cette doctrine mettoit un frein au vice ; elle empêchoit de manger les animaux. Les imaginations, échauffées par le climat & par le vie contemplative, enfantèrent dans l'Inde beaucoup de folies ſuperſtitieuſes. Les femmes ſe firent un devoir de ſe brûler après la mort de leurs maris. On en voit encore aujourd'hui des exemples.

Progrès dans les ſciences.

Les chiffres arabes, le jeu d'échecs, ont été probablement inventés par les Indiens. Ces inventions ſuppoſent beaucoup de génie. Du reſte, en fait de ſcience, & ſur-

tout d'aſtronomie, les Egyptiens & les Chaldéens paroiſſent fort ſupérieurs. Dans l'Inde, on regardoit la terre comme une ſurface plate, ayant au milieu une montagne, autour de laquelle tournent les aſtres. Tels ſont les égarements de l'eſprit, quand il n'eſt pas éclairé par des études ſolides.

HISTOIRE GRECQUE.

CHAPITRE Ier.

Des temps fabuleux & héroïques.

Idée de l'hiſtoire grecque.

EN conſidérant l'étendue médiocre de la Grèce, habitée par un nombre de petits peuples rivaux, on n'imagineroit pas que ſon hiſtoire pût être beaucoup plus intéreſſante que celle des grands empires de l'Aſie. Mais l'héroïſme de la liberté, les prodiges du courage & de la vertu, les ſuccès de la politique, les monuments du génie & des beaux arts, ont rendu cette partie de l'Europe ſi célèbre, qu'il ſeroit honteux d'ignorer ce qu'elle a fait, ce qu'elle a produit. Son ancienneté remonte trop loin pour être bien connue.

Diviſion de la Grèce.

Ce pays ſe diviſoit en quatre parties principales : 1°. la Grèce proprement dite, comprenant l'Etolie, la Doride, la Phocide, la Béotie, l'Attique & la Locride;

2°. le Péloponèſe, où ſe trouvoient l'Achaïe, la Meſſénie, l'Arcadie, la Laconie & l'Argolide; 3°. l'Epire; 4°. la Theſſalie. L'iſthme de Corinthe uniſſoit le Péloponèſe au reſte de la Grèce.

Origine des Grecs.

Les Grecs furent au commencement des ſauvages preſque ſans ſociété. Ils apprirent à ſe faire des cabanes & à ſe couvrir de peaux. Voilà leurs premières découvertes. Ils vivoient d'ailleurs comme les bêtes, ne connoiſſant pas même le mariage, n'ayant aucune idée de police.

Leurs colonies.

Avant J. C. 2000.

Vers l'an 2000 une colonie s'établit en Grèce. Saturne, Jupiter, les autres Titans, adorés depuis comme des dieux, en étoient probablement les chefs; mais leur établiſſement n'eut rien de conſidérable. D'autres étrangers vinrent à bout de raſſembler les familles, & d'en former des peuplades. Athènes, Argos, Sparte & Thèbes, fondées par eux, devinrent de petits états. Des tremblements de terre, de terribles inondations, qui ſemblent avoir détaché du continent pluſieurs iſles, retardèrent les progrès de la ſociété & la culture des mœurs. Des brigandages continuels y mirent encore plus d'obſtacles.

Fondateur d'Athènes.

1582.

Le fondateur d'Athènes fut Cécrops, égyptien. Il s'établit dans l'Attique. Sa ville, nommée d'abord Cécropie, devoit être un jour la patrie de tous les talents. Il y jetta les fondements de la vie civile,

par le moyen de la religion & du mariage. Il créa le tribunal de l'Aréopage, deſtiné à punir les meurtres; tribunal dont la réputation s'eſt ſoutenue avec tant d'éclat. Les jugements s'y rendoient de nuit, en plein air, ſur la ſimple expoſition du fait, & ne furent jamais taxés d'injuſtice.

Danaüs, autre égyptien, introduiſit l'agriculture & quelques arts dans ſon royaume d'Argos. Cadmus, phénicien, peupla Thèbes dans la Béotie, y fit connoître la culture de la vigne, l'art de travailler les métaux, & même l'écriture alphabétique. Danaüs. 1511. Cadmus. 1519.

Ainſi la Grèce recevoit tout des étrangers. Paſſionnée pour les fables, elle donna une origine ſacrée à ces inventions humaines; elle ſuppoſa des dieux qui en fuſſent les auteurs. On découvre cependant parmi tant de fables, une vérité importante; c'eſt que les préjugés de la barbarie opposèrent de grands obſtacles aux plus utiles inventions. Triptolème, par exemple, riſqua d'être mis en pièces, parce qu'il enſeignoit le labourage, & Bacchus eſſuya les mêmes périls en établiſſant la culture de la vigne. Tant l'ignorance rend les hommes aveugles & injuſtes. Obſtacles à l'agriculture. 1406. 1391.

Peu de temps après Cécrops, & après le déluge, qu'on appelle de Deucalion, les Grecs ſentirent du moins l'avantage de ſe réunir pour la ſureté commune. Ils avoient autant de rois que de peuplades; ils étoient continuellement en guerre les uns avec les Amphictyons.

1522. autres, & n'auroient pu ſe défendre contre un ennemi étranger. Douze des principales villes formèrent enfin une confédération, qui ſeule pouvoit remédier à tant de maux. Leurs députés devoient ſe rendre deux fois l'an aux Thermopyles. Ils y formoient un conſeil où ſe jugeoient les différens. Si des rebelles refuſoient l'obéiſſance à leur décrets, on employoit contre-eux la force des armes. Cette aſſemblée s'appelloit le conſeil des amphictyons, du nom de ſon inſtituteur.

Reſpect pour eux. La défenſe du temple de Delphes, fameux par l'oracle d'Apollon, étoit ſpécialement commiſe à ſes ſoins. Les motifs de religion rendoient ſacré un établiſſement, qui devoit produire les plus grands biens, en faiſant éprouver qu'autant la diſcorde eſt funeſte aux hommes, autant l'union leur eſt ſalutaire.

1252. La guerre de Thèbes, où ſept rois ſe liguèrent contre Ethéocle; l'expédition navale des Argonautes dans la Colchide pour enlever la toiſon-d'or; la guerre de Troye, dans laquelle toute la Grèce étoit unie pour venger l'injure d'un Grec, prouvent que la nation acquéroit de la politique & des forces. Nous ne devons point nous arrêter au récit de ces événements, puiſque tout y eſt altéré par des fables, & qu'ils appartiennent à la mythologie, plutôt qu'à l'hiſtoire. Il ſuffit de ſavoir que l'époque de la priſe de

1292.

Antiquité fabuleuſe.

Troye eſt l'an 1209 avant Jéſus-Chriſt. 1209.

Tandis que les demi-dieux & les héros grecs ſe ſignaloient contre les Troyens, leur abſence de dix années occaſionna en Grèce beaucoup de déſordres & de brigandages. Environ quatre vingts ans après, les Héraclides, deſcendants d'Hercule, qu'on avoit chaſſés du Péloponèſe, y rentrèrent les armes à la main ; ils s'emparèrent de Mycènes, de Sparte, d'Argos, & répandirent la terreur de tous côtés.

Alors des colonies grecques paſsèrent la mer, s'établirent dans les iſles & ſur les côtes de l'Aſie mineure. On diſtingue ſurtout celles des Ioniens, des Eoliens & des Doriens. La tranquillité & l'abondance dont elles jouirent, favoriſoient la culture des talents. Homère les illuſtra par ſes deux poëmes épiques, l'Iliade & l'Odyſſée. Il vivoit environ trois cents ans après la guerre de Troye. Il fait époque dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, la plus inſtructive de toutes. Colonies grecques. 907.

Depuis long-temps, Minos, roi de Crète que les poëtes font juge des enfers, s'étoit dit inſpiré pour établir des loix nouvelles. Mais ces loix ſe rapportoient principalement à la guerre, & n'empêchèrent point les troubles ni les diſcordes civiles. Les Crétois furent de braves guerriers, mais des citoyens turbulents. Il étoit réſervé à d'autres Grecs de laiſſer à la poſtérité des modèles de légiſlation. Loix de Minos. 1295.

Mœurs. Les mœurs des temps héroïques de la Grèce furent ſimples & groſſières, comme celles de tous les Barbares. Homère nous en a tracé le tableau. Ces rois qu'on ſe figure ſi puiſſants, avoient peu d'autorité, & n'avoient preſqu'aucun appareil de grandeur. Ils tuoient eux-mêmes les pièces de bétail qui ſervoient à leurs feſtins; ils les dépouilloient, les coupoient, les faiſoient griller. On voit dans l'Iliade, Agamemnon ſervir le dos d'un bœuf à Ajax. Ils ne ſavoient que ſe battre, ſans aucune idée de la ſcience militaire. Le droit du plus fort étoit leur ſuprême loi. Féroces dans les combats, ils ne l'étoient pas moins dans la victoire; & leurs priſonniers, fût-ce des princes ou des princeſſes, eſſuyoient les plus indignes traitements. Ils avoient une avidité extrême pour le pillage; le butin ſe partageoit entre les chefs & les ſoldats: ceux-ci ne recevoient pas d'autre paie.

Mythologie. Faut-il s'étonner des injures que ces héros ſe diſoient publiquement? Les dieux d'Homère s'en diſent de pareilles, & montrent les mêmes vices que les hommes. La religion des Grecs déshonoroit donc la divinité. Quoi de plus abſurde que leur mythologie? Quoi de plus ſuperſtitieux que leur crédulité pour les oracles, dont les réponſes ambiguës décéloient la fourberie des prêtres? Ils croyoient à la vie future, & ce dogme annonce beaucoup de ſageſſe,

Mais la manière dont ils ſe figuroient l'élyſée & le tartare, choquoit trop la raiſon pour produire de ſolides avantages.

Ce fut d'abord un très-bon établiſſement que celui des jeux de la Grèce. Différentes eſpèces de courſes & de combats, la lutte, le pugilat, le pancrace, y formoient le corps, lui donnoient de l'agilité, de l'adreſſe & de la vigueur, les préparoient à tous les travaux militaires. L'émulation y étoit excitée, non par l'intérêt, mais par la gloire: une couronne de feuilles, les applaudiſſements & la renommée, paroiſſoient un prix infiniment préférable à la fortune. Ces jeux raſſembloient les Grecs, ſuſpendoient leurs diſcordes. Toute hoſtilité ceſſoit entr'eux pendant qu'on les célébroit. Goûtant alors les mêmes plaiſirs, ils devoient ſentir les douceurs d'une paiſible union, ils devoient ſouhaiter de l'entretenir. Le culte qu'ils rendoient à leurs dieux, le récit pompeux des exploits de leurs héros, l'euthouſiaſme naturel à leur imagination ardente, tout élevoit les ames dans de pareilles aſſemblées. Jeux.

Mais ces jeux dégénérèrent avec le temps en amuſements frivoles & ruineux. Des athlètes entretenus à grands frais, prirent la place des citoyens. On ſe fit une folle vanité d'avoir des chevaux qui remportaſſent les prix pour leurs maîtres. La fureur des ſpectacles étouffa l'amour du bien pu- Eſprit de ces jeux.

blic. Nous verrons les abus qu'elle pro-
776. duiſit. Les jeux Olympiques, célébres tous les quatre ans près d'Olympie dans le Péloponèſe, étoient les plus célèbres de tous.
Olympiades. Les Olympiades qui étoient de quatre années, d'une de ces fêtes à l'autre, ſervirent de dates pour les faits. La première commence en 776 avant Jéſus Chriſt. Il y en avoit eu d'antérieures, mais qui ne ſont point connues dans l'hiſtoire.

CHAPITRE II.

De Sparte & des Loix de Lycurgue.

Grèce libre. UNE révolution preſque générale avoit changé l'état de la Grèce. Naturellement inquiets & jaloux de la liberté, les Grecs s'affranchirent de la domination de leurs princes, qui ſans doute les gouvernoient mal. Preſque tous ces petits royaumes devinrent des républiques. La licence y régna long-temps; mais il ne falloit que de bonnes loix pour y faire briller la vertu & l'héroïſme.

Gouvernement de Sparte. Sparte, dans le Péloponèſe nommée auſſi Lacédémone, en donna le premier exemple. Elle conſervoit ſes rois, deſcendants d'Hercule, parce qu'elle reſpectoit leur origine. Depuis environ neuf cents ans, deux princes de la race des Héraclides

occupoient conjointement le trône. Ce partage de la royauté perpétuoit les diſſentions. Un grand légiſlateur pouvoit ſeul les terminer.

Lycurgue. Avant J. C. 926.

On le trouva dans Lycurgue, fils du roi Eunome, qui avoit été tué dans une émeute. Son frère ainé, ſucceſſeur de ce roi, mourut ſans enfants & laiſſa une femme enceinte. Lycurgue lui auroit ſuccédé pour toujours, s'il eût été capable d'un crime. Sa belle-ſœur lui offrit de faire périr ſon fruit, à condition qu'il l'épouſeroit. Indigné de cette offre, il diſſimula, & gagna du temps juſqu'aux couches de la reine. Elle accoucha d'un fils, dont il prit le plus grand ſoin. Après avoir gouverné quelque temps comme ſon tuteur, expoſé à d'injuſtes ſoupçons, il alla en Grèce, en Ionie, peut-être même en Egypte, pour étudier les mœurs & les loix de ces pays. On ne pouvoit guère s'inſtruire alors que par les voyages.

Ses voyages.

Son rappel.

Comme les déſordres ſe multiplioient en l'abſence de Lycurgue, on le preſſa de venir y remédier. Il revint; & pour couper la racine du mal, il conçut le projet hardi de refondre le gouvernement. Il ſe crut inſpiré, ou plutôt le fit accroire. L'oracle de Delphes l'ayant annoncé comme le plus grand des légiſlateurs, les eſprits étoient diſpoſés à une entiere obéiſſance. Cependant il ne négligea pas les

885.

moyens qui forcent à ſe ſoumettre.

Sa réforme dans le gouvernement.

Les principaux Spartiates, approuvant ſes projets de réforme, prirent les armes au moment de l'exécution, & perſonne n'oſa réſiſter. La royauté ſubſiſta, mais avec peu de pouvoir. Un ſénat fut établi pour examiner & propoſer les affaires. Le peuple aſſemblé devoit approuver ou rejetter les propoſitions du ſénat. Les ſénateurs, au nombre de vingt-huit, étant perpétuels, avoient beaucoup d'autorité. Ils balançoient le pouvoir des deux rois & celui du peuple.

Ephores.

Pour les contenir eux-mêmes dans de juſtes bornes, on établit cinq magiſtrats annuels au choix du peuple, & on leur donna le droit de caſſer, d'empriſonner, de punir même de mort les membres du ſénat. Leur juriſdiction s'étendit même ſur les rois. Ces magiſtrats redoutables ſe nommoient Ephores. Quelques écrivains attribuent leur établiſſement à Lycurgue. D'autres, avec plus de vraiſemblance, le croient poſtérieur d'environ cent trente années.

Réforme des mœurs.

Le chef-d'œuvre de Lycurgue fut de cimenter les loix par les mœurs. Il vouloit faire de Sparte comme une ſeule famille, où tous les citoyens travaillaſſent de concert au bien public, & fuſſent tout entiers à la patrie. Pour cela, il falloit bannir la pauvreté & les richeſſes ; car l'inégalité qu'elles mettent entre les hommes, eſt une ſource de diſcorde ainſi que de corruption.

Il fit donc un partage égal des terres ; il proſcrivit l'or & l'argent, tout art de luxe, tout ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire à la vie ; une monnoie de fer extrêmement lourde, fut la ſeule monnoie reçue. Les richeſſes devenant impoſſibles, la cupidité s'éteignit.

Repas.

Tous les citoyens, même les rois, mangèrent à des tables publiques, dont l'extrême frugalité n'excluoit pas les vrais plaiſirs de la nature. On s'y entretenoit agréablement de choſes utiles ; on y employoit une raillerie fine & honnête, pour corriger les défauts ; on paſſoit delà aux converſations les plus ſérieuſes, aux exercices militaires, à des jeux qui fortifioient le corps & nourriſſoient l'amour de la gloire.

Poſſibilité de cette réforme.

De tels établiſſements auroient été chimériques dans un état conſidérable, ou dans un ſiècle de molleſſe. Mais on ne comptoit que trente-neuf mille citoyens, neuf mille à Sparte, le reſte à la campagne ; & l'antique ſimplicité des mœurs ſubſiſtoit encore.

Education des enfants.

C'eſt par l'éducation ſur tout que le légiſlateur fit des héros. Les enfants étoient élevés pour la république. Dès le berceau, on les rendoit robuſtes & courageux. Les nourrices ne les garrottoient pas de langes ; elles les accoutumoient à ne rien craindre dans les ténèbres, & à ne ſe plaindre que par néceſſité. A l'âge de ſept ans, des maî-

tres publics les exerçoient au travail, à la patience, à la fatigue, à l'obéiſſance la plus prompte, & les formoient tous aux mêmes habitudes, parce qu'ils étoient nés pour remplir les mêmes devoirs. Ceux qui ſe diſtinguoient davantage commandoient aux autres, mais ſous les yeux des vieillards, toujours prêts à les reprendre & à les corriger.

Comment on leur apprenoit à raiſonner & à s'exprimer.

On admettoit les enfants aux repas communs, pour qu'ils profitaſſent des diſcours que l'on y tenoit. On les interrogeoit ſouvent ſur les choſes les plus importantes : *Que penſez-vous de cette action ? Que penſez-vous de cette homme ?* On exigeoit qu'ils répondiſſent promptement, en peu de mots, & d'une manière judicieuſe. Par-là ils contractoient l'habitude du *laconiſme*, c'eſt-à-dire, d'un langage précis & nerveux, plein de raiſon & de nobleſſe.

Pourquoi on leur faiſoit dérober leur nourriture.

Si on les obligeoit à dérober leur nourriture, ſi on les châtioit ſévérement lorſqu'ils ſe laiſſoient ſurprendre, c'étoit pour les accoutumer aux ruſes de guerre, à la vigilance & aux périls. L'idée du vol n'entroit point dans cette coutume, puiſqu'elle étoit autoriſée par les loix.

Poéſie à Sparte.

Toute ſcience purement ſpéculative, ainſi que tout art de luxe, étoit interdit au Spartiates. Ils aimèrent cependant la poéſie ; mais comme un moyen d'échauffer l'ame & de l'exciter aux actions héroïques,

Voici une de leurs chanſons, traduite par Amiot, précepteur de Charles IX.

CHOEUR DES VIEILLARDS.
Nous avons été jadis
Jeunes, vaillants & hardis.

CHOEUR DES JEUNES GENS.
Nous le ſommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

CHOEUR DES ENFANTS.
Et nous un jour le ſerons,
Qui tous vous ſurpaſſerons.

Education des femmes.

Lycurgue étendit ſes vues ſur l'éducation des femmes, dont les mœurs ont tant d'influence ſur celles des hommes. Il fit enſorte qu'elles acquiſſent des vertus mâles, avec une force de corps qu'elles puſſent tranſmettre à leurs enfants. Il les aſſujettit en partie aux exercices violents pratiqués à Sparte. Les filles s'exerçoient à la lutte dans les jeux. Les femmes furent longtemps des prodiges de vertu. Auſſi étoient-elles infiniment reſpectées des hommes. L'empire qu'elles avoient ſur eux, ne tendoit qu'à inſpirer l'héroïſme. Une mère dit à ſon fils, pour le conſoler d'une bleſſure qui le rendoit boiteux : *Vas, mon fils, tu ne peux plus faire un pas qui ne te faſſe ſouvenir de la valeur.* Des loix ſévères modéroient le commerce des deux ſexes. Loin d'amollir & de corrompre, l'amour ne de-

Reſpect pour elles.

voit être qu'un encouragement aux devoirs les plus pénibles.

Mépris du célibat.

On mépriſoit le célibat, parce qu'on ſentoit le beſoin de multiplier les citoyens. Un jeune homme, dédaignant de ſe lever devant un illuſtre capitaine célibataire, lui dit pour raiſon: *Tu n'as point d'enfants qui puiſſent un jour me rendre cet honneur & ſe lever devant moi.*

Vues de Lycurgue par rapport à la guerre.

Enfin, le grand objet de Lycurgue fut de faire de ces Spartiates autant de guerriers invincibles. Il voulut qu'ils vécuſſent toujours comme dans un camp; que la guerre devînt pour eux en quelque manière un temps de repos; qu'ils marchaſſent gaiement au combat, & s'imaginaſſent avoir un dieu à leur tête. Ce courage pouvoit les rendre ambitieux. Il le prévit; il tâcha de prévenir ce malheur. Perſuadé qu'ils ne ſeroient heureux qu'en ſe contentant de leur liberté, de leur pauvreté, il ordonna qu'on ne feroit la guerre que pour ſe défendre; qu'on ne pourſuivroit point l'ennemi vaincu; qu'on n'enlèveroit point ſes dépouilles; qu'on n'auroit point de flotte, afin de ne pas être tenté de courir la mer.

Effets de ſes réglements.

Malgré de ſi ſages réglements, Sparte ne put ſe garantir de l'ambition. Mais elle conſerva pluſieurs ſiècles ſon gouvernement avec ſes mœurs; ce qui eſt un véritable prodige dans l'hiſtoire. Encore plus eſtimée que redoutée de ſes voiſins, elle fut l'ar-

bitre de la Grèce tant qu'elle mérita de l'être. On peut juger des ſentiments de ſes citoyens, en général, par le trait d'un certain Pédarète, homme de mérite. Il n'avoit pas été admis dans le conſeil, compoſé de trois cents membres. Loin de s'en plaindre, il témoigna ſa joie de ce que *Sparte avoit trouvé trois cents citoyens meilleurs que lui.*

Caractère de la vertu des Spartiates.

Les vertus des Spartiates avoient un mélange d'atrocité. Ils faiſoient périr les enfants infirmes, dont ils n'eſpéroient pas de tirer un jour les ſervices ordinaires. Pour accoutumer les autres à la douleur, ils les déchiroient de coups de verges ſur l'autel de Diane, quelquefois juſqu'à la mort. Ils traitoient les Ilotes ou Hélotes, leurs eſclaves, de la manière la plus révoltante pour la nature. En un mot, ils ne connurent point cette modération qui caractériſe la vraie ſageſſe; & en méritant d'être admirés à certains égards, ils méritèrent ſouvent d'être haïs.

Leur culte.

Moins ſuperſtitieux que les autres Grecs, ils avoient un culte conforme à leur gouvernement. Les ſtatues de leurs divinités, même de Vénus, étoient couvertes d'une armure, pour qu'elles inſpiraſſent le courage militaire. Les ſacrifices & les offrandes étoient de peu de valeur, pour éviter en tout les dépenſes inutiles. On ne faiſoit que des prieres fort courtes, & l'on prioit

ſeulement les dieux d'être favorables aux gens de bien. La ſimplicité des funérailles contribuoit à faire mépriſer la mort.

Temple à la crainte. Pourquoi donc y avoit-il un temple conſacré à la crainte? C'eſt que les Spartiates regardoient la crainte comme néceſſaire dans le gouvernement politique. *Les plus timides à l'égard des loix*, dit Plutarque, *ſont les plus courageux contre les ennemis ; & ceux-là craignent le moins de ſouffrir, qui craignent le plus d'être blâmés.* Telle fut cette fameuſe légiſlation, établie 900. par Lycurgue environ 900 ans avant Jéſus-Chriſt. La durée de ſon ouvrage prouve qu'il lui avoit donné de ſolides fondements. L'amour de la gloire & de la patrie, le courage héroique, l'obéiſſance aux loix, de grandes vertus enfin diſtinguoient les Spartiates. L'hiſtoire eſt pleine de traits ſublimes de leur caractère.

Fin de Lycurgue. Lycurgue penſa aux moyens d'affermir ſes loix. Pour les rendre inviolables, il alla, dit-on, conſulter l'oracle de Delphes, après en avoir fait jurer l'obſervation juſqu à ſon retour : l'oracle ayant déclaré que Sparte, en les obſervant, deviendroit la plus illuſtre ville du monde, il ſe laiſſa mourir de faim ; ainſi les Spartiates demeurèrent liés par leur ſerment. C'eſt un exemple du merveilleux, que les anciens ont trop mêlé à l'hiſtoire, & que les modernes ont trop ſouvent copié.

Environ 200 ans après Lycurgue il y eut deux guerres cruelles entre les Spartiates & les Meſſéniens. Ceux-là furent plus d'une fois vaincus, mais finirent par réduire leurs ennemis en ſervitude. Selon les anciens, l'oracle leur avoit ordonné, après une défaite, de faire venir d'Athènes un général : les Athéniens leur envoyèrent, comme par inſulte, le poëte Tyrtée, boiteux, mépriſé dans ſa patrie ; & ce ridicule général leur procura la victoire en les rempliſſant d'enthouſiaſme. Ce qui mérite davantage d'être obſervé, c'eſt que Lacédémone perdoit déjà cette modération, dont Lycurgue avoit voulu faire une de ſes vertus.

Guerre de Sparte avec les Meſſéniens.

683.

CHAPITRE III.

D'Athènes & des loix de Solon.

L'Attique, pays des Athéniens, étoit une contrée ſtérile qui ne pouvoit devenir floriſſante que par le génie de ſes habitants. L'olivier, ſa principale reſſource, paſſa pour un don précieux de Minerve. Elle fut long-temps diviſée en douze bourgades indépendantes. Vers le temps de la guerre de Troye, Théſée les réunit en un corps de peuple, & forma une eſpèce de république dont la capitale étoit Athènes.

Idée de l'Attique.

Avant J. C. 1257.

Il diſtribua les citoyens en trois claſſes, nobles, laboureurs & artiſans. Les premiers poſſédant toutes les dignités, avoient le plus de pouvoir, quoique moins nombreux.

Abolition de la royauté. 1095.

Après la mort du roi Codrus, une querelle entre ſes deux fils décida les Athéniens à s'affranchir de la royauté. On déclara Jupiter ſeul roi d'Athènes. On confia le gouvernement à des magiſtrats nommés Archontes. Pendant trois ſiècles, cette magiſtrature fut perpétuelle & héréditaire, par conſéquent peu différente de la puiſſance royale. On en réduiſit la durée, d'abord à dix ans, enſuite à un ; & l'on créa neuf archontes, afin qui l'autorité, partagée entre pluſieurs, fût moins redoutable.

Premier légiſlateur, & effet de ſes loix. 624.

Athènes manquoit de loix ecrites : on en ſentoit le beſoin ; on choiſit pour légiſlateur Dracon, homme vertueux, mais trop ſévère. Il ordonna des peines capitales pour tous les délits ſans exception. Ses loix ſanguinaires, que cet excès de rigueur rendoit impraticables & funeſtes, tombèrent bientôt d'elles-mêmes.

Diviſion du gouvernement.

Alors les Athéniens ſe livrent plus que jamais à la licence. Tous veulent changer la forme du gouvernement au gré de leurs différents intérêts. Les pauvres demandent une *démocratie*, où la multitude gouverne ; les riches, une *ariſtocratie*, où quelques

principaux citoyens ſoient les chefs de l'état ; les plus ſages, un gouvernement mixte, où les pouvoirs ſoient balancés. Le mérite de Solon attirant une confiance générale, on s'adreſſe à lui pour régler la république. 594.

Solon.

Diſtingué par ſa naiſſance, il l'étoit davantage par ſes lumières & ſes vertus. L'étude & les voyages l'avoient rendu un des hommes les plus habiles de ſon ſiècle. Il joignoit à des mœurs douces le zèle du bien public, & un déſintéreſſement qui lui fit refuſer la couronne. Ses loix furent cependant imparfaites, parce que les Athéniens, diſoit-il, ne pouvoient en recevoir de meilleures.

Pouvoir du peuple & du ſénat.

Le peuple eut le pouvoir ſuprême ; les principaux citoyens furent mis en poſſeſſion des magiſtratures. Mais la nouvelle conſtitution ne laiſſa point aux magiſtrats une autorité ſuffiſant pour contenir le peuple. Dans les aſſemblées publiques, où les grandes affaires ſe décidoient, où l'on appelloit même des jugements du ſénat, chaque Athénien eut droit de ſuffrage. Ainſi une populace aveugle pouvoit décider de tout par la pluralité des voix.

Inconvéniens du nouveau gouvernement.

Le ſénat compoſé de quatre cents perſonnes, qu'on augmenta dans la ſuite de deux cents, étoit trop nombreux pour délibérer avec ſageſſe ; il avoit auſſi trop peu d'aſcendant ſur la multitude. Les aſſem-

blées ordinaires du peuple ſe tenoient preſque tous les huit jours. Chaque citoyen, âgé de cinquante ans, pouvoit y haranguer. Les talents d'un orateur ſéditieux & corrumpu pouvoient donc y triompher aiſément de la prudence des ſénateurs. *J'admire*, diſoit le Scythe Anacharſis à Solon, *que chez vous les ſages aient ſeulement le droit de délibérer, & que celui de décider appartienne aux fous.* Ce fut effet une ſource de malheurs ; mais Solon avoit été contraint par les circonſtances de ménager tous les partis.

Rétabliſſement de l'aréopage. Il rétablit du moins l'autorité de l'aréopage, fort déchue depuis Dracon ; & il le compoſa uniquement d'anciens archontes. Ce tribunal eut l'inſpection ſur les affaires publiques & ſur l'éducation de la jeuneſſe : car on ſentoit alors que la proſpérité d'un état dépend beaucoup de la manière dont la jeuneſſe eſt élevée.

Loix civiles de Solon. Solon fit pluſieurs loix particulières, qu'il importe de connoître. Tout homme convaincu d'oiſiveté, devoit être noté d'infamie après la troiſieme accuſation. Un fils diſſipateur, ou qui refuſoit la ſubſiſtance à ſes parents, étoit ſujet à la même peine ; mais ſi le père ne lui avoit point fait apprendre de métier, le fils étoit diſpenſé de cette loi. Une femme ne devoit porter à ſon mari que trois robes & des meubles de peu de valeur, de peur que les dots

dots n'appauvriſſent les familles. Un citoyen, qui fréquentoit des femmes de mauvaiſe vie, étoit exclu de la tribune aux harangues, comme indigne de la confiance publique. Il y avoit peine de mort pour un archonte coupable d'ivreſſe.

Autres loix.

On défendit les empriſonnements pour dettes. On permit de diſpoſer par teſtament de ſes biens au défaut d'enfants. On ordonna que les enfants, dont les pères auroient péri dans les combats, ſeroient élevés au frais de la république. On régla que, dans les émeutes ou factions violentes, chaque citoyen ſeroit obligé de prendre parti, afin que les plus ſages rétabliſſent le calme & le bon ordre. On mit des bornes à la dépenſe des femmes, à celle des funérailles & des cérémonies religieuſes.

Oſtraciſme.

Les étrangers furent admis dans Athènes, mais exclus du gouvernement. Ce qu'on appelloit *oſtraciſme*, fut un frein à l'ambition des citoyens. Ceux qui devenoient ſuſpects par trop de crédit ou de puiſſance, s'il y avoit ſix mille ſuffrages contre eux dans l'aſſemblée du peuple, étoient bannis pour dix ans, mais ſans aucune flétriſſure. Nous verrons les plus illuſtres perſonnages ſubir cette peine.

Caractère des Athéniens.

Avec beaucoup d'eſprit, les Athéniens avoient un fonds de légèreté & d'inquiétude, également propre à leur faire com-

mettre des fautes énormes, & à leur faire oublier des ſervices eſſentiels. Quand le mérite bleſſoit leurs yeux, ils l'éloignoient par l'oſtraciſme. Ils le rerettoient enſuite, le rappelloient, l'employoient, & recommençoient leurs injuſtices à la première occaſion.

Solon, légiſlateur d'Athènes.

C'eſt l'an 594 avant J. C. que Solon devint le légiſlateur d'Athènes. Il éprouva lui-même la difficulté de ſoumettre aux
594. loix ce peuple volage. On lui demandoit ſans ceſſe des changements à ce qu'il venoit d'établir. Il ſe dégoûta; il voulut ſe retirer; on lui permit de s'abſenter pour dix ans.

Effets de ſon abſence.

Son abſence fit éclorre le germe d'une révolution. Piſiſtrate, ſon parent, riche, généreux, populaire, poſſédant l'art d'éblouir & de tromper, aſpiroit ſecrétement au pouvoir ſuprême. L'ambition ne rougit point de la fourberie. Un jour il ſe bleſſa de ſa propre main, ſe montra en public couvert de ſang, réclama la protection du peuple, ſe diſant aſſaſſiné par les ennemis du peuple même. Il obtint une garde pour la ſûreté de ſa perſonne:
561. il s'en ſervit pour s'emparer de la citadelle & pour établir ſa domination.

Son retour.

Le légiſlateur, qui étoit revenu de ſes voyages, s'efforça en vain de ranimer l'amour de la liberté. Piſiſtrate lui demandant ce qui le rendoit ſi audacieux, il répondit, *ma vieilleſſe*. L'étude fut juſqu'au

tombeau ſa plus douce conſolation. *Je vieillis*, diſoit-il, *en apprenant toujours des choſes.* Il mourut dans un âge très-avance. Piſiſtrate. 559.

Un uſurpateur de la ſouveraineté ne pouvoit ſe maintenir que très-difficilement, dans une ville auſſi turbulente qu' Athènes. Piſiſtrate fut contraint deux fois de s'enfuir. Il recouvra ſa puiſſance par adreſſe, & il ſut la conſerver par ſa politique. En fixant les habitants de la campagne à la culture des terres, il les tint éloignés des cabales. Ces hommes inquiets devinrent moins attentifs au gouvernement, qu'au produit de leurs travaux : les terres incultes furent défrichées ; le cultivateur en paya le dixieme pour les beſoins de l'état ; mais la tranquillité dont il jouit, le conſola de l'impôt. Comment il affermit ſon pouvoir.

En même-temps Piſiſtrate excitoit le goût des arts & des lettres. Il fit connoître aux Athéniens les poëſies d'Homère ; il leur forma une bibliotheque ; il éleva de ſuperbes édifices. Des nouveautés ſi intéreſſantes fixèrent les eſprits, adoucirent les ames, & rendirent le joug preſque inſenſible, peut-être même agréable. Excite le goût des arts & des lettres.

Peu du rois ont mieux connu que Piſiſtrate, le ſecret de gouverner un peuple indocile. Ses deux fils Hipparque & Hippias, qui partagèrent l'autorité après ſa mort, étoient dignes de la remplacer. Ce qui arriva après ſa mort. 528.

Mais le premier fut la victime de l'inimitié
515. de deux citoyens. Ariſtogiton & Harmodius l'aſſaſſinèrent. Le ſecond, irrité par ce meurtre, devint cruel, & ſe rendit
510. odieux. On le chaſſa comme un tyran; on rétablit le gouvernement populaire; on ne reſpira plus que la liberté.

Enthouſiaſme de la liberté. Quelques traits frappants contribuèrent beaucoup à enflammer l'enthouſiaſme. Ariſtogiton, mis à la torture par ordre d'Hippias, nomma pour ſes complices pluſieurs amis du tyran, qui auſſi-tôt les fit mourir. *Je ne connois plus que toi digne de mort*, dit-il enſuite au tyran. Une femme, nommée Léæna, ſubit de même la queſtion, & ſe coupa la langue avec les dents, de peur que la douleur ne lui arrachât quelque aveu.

Hippias. Sparte, qui avoit d'abord ſecouru les Athéniens, prit les armes en faveur d'Hippias. Elle commençoit à être jalouſe de leur puiſſance: elle craignoit qu'ils ne lui diſputaſſent un jour la ſupériorité dont elle jouiſſoit dans la Grèce, & l'ambition de dominer la rendoit injuſte. Voici le temps où ces deux petites républiques vont acquérir une célébrité prodigieuſe. Si elles différoient trop de caractère & de mœurs pour être ſincèrement unies, elles avoient l'une & l'autre de quoi fixer l'admiration par de grandes choſes.

Sparte, avec ſes vertus rigides, dévouée

uniquement à la guerre, ſembloit avoir autant de héros que de citoyens : elle ne permettoit d'autre occupation, que les armes & les affaires publiques : ſes magiſtrats & ſes généraux n'avoient qu'à commander pour être obéis : enfin ſes loix, ſes principes de gouvernement demeuroient invariables au ſein de la pauvreté. Au contraire, Athènes excitoit l'induſtrie, le commerce, les talents : elle devenoit riche, prenoit le goût des plaiſirs, ſe laiſſoit entraîner ſouvent par le caprice & la paſſion. Mais ſes citoyens aimoient la gloire & la patrie : quoique libres dans leurs occupations particulières, ils devoient tous être ſoldats dans les beſoins de la république : ils étoient braves autant que ſpirituels ; ils pouvoient ſe faire craindre auſſi-bien que ſe faire aimer. Tels furent les Spartiates & les Athéniens qui ont immortaliſé la Grèce. Si les premiers avoient eu de la modération, ſi les autres n'avoient pas eu trop de licence, ils auroient pu ſervir de modèles à tous les peuples.

Comparaiſon de Sparte & d'Athènes.

CHAPITRE IV.

Les Perſes attaquent la Grèce, & ſont vaincus par Miltiade.

Occaſion de la guerre des Perſes.

DARIUS, fils d'Hyſtaſpe, poſſédoit le vaſte empire fondé par Cyrus. Il voulut l'étendre juſqu'en Europe, & ſe venger d'Athènes, qui avoit envoyé du ſecours aux Ioniens, ſoulevés contre lui. Cette colonie grecque de l'Aſie-mineure, s'étoit adreſſée inutilement aux Spartiates. Un motif particulier intéreſſoit les Athéniens en ſa faveur. Le roi de Perſe, ayant reçu Hippias, & projettant de le rétablir, leur paroiſſoit un ennemi d'autant plus digne de leur haine, qu'ils ſe livroient à tout l'enthouſiaſme de la liberté. Cependant l'Ionie fut bientôt réduite à l'obéiſſance.

Son commencement.

A peine Darius l'eut-il ſoumiſe, qu'il envoya en Grèce demander *la terre & l'eau*; c'eſt-à-dire, qu'on le reconnût pour maître. Sparte préſidoit aux affaires publiques de la Grèce. Indignée d'une telle propoſition, elle fit mourir deux des hérauts, ou ambaſſadeurs de ce redoutable monarque. Elle fit enlever, comme traîtres à la patrie, les principaux citoyens d'Egine, ville ſituée dans une iſle près d'Athènes, parce qu'ils avoient cru devoir céder à la force.

La plupart des autres villes, ſaiſies de frayeur, ſe ſoumirent à Darius. Tout ſembloit annoncer l'aſſerviſſement de la Grèce. Mais des hommes libres, combattant pour leurs foyers, ont dans leur courage de grandes reſſources contre des armées d'eſclaves.

Ce que firent les Athéniens à l'arrivée de Perſes.

Plus de cent mille Perſes paſſent la mer, & viennent fondre ſur l'Attique. Les Athéniens réclament le ſecours des Spartiates. On leur répond qu'une coutume religieuſe empêche de ſe mettre en campagne avant la pleine lune; qu'il faut attendre quelques jours, après quoi on ira les ſecourir. Les autres peuples n'oſent remuer, excepté les Platéens qui envoient mille ſoldats. Athènes arme ſes eſclaves dans un péril ſi preſſant. Comme elle les traitoit humainement, elle pouvoit compter ſur eux; au lieu que Sparte ne voyoit dans les ſiens que des ennemis. L'armée Athénienne fut ſeulement de dix mille hommes. Le nombre des généraux étoit un mal plus dangereux que le manque de troupes. Il y en avoit dix, qui devoient commander alternativement chacun ſon jour. La jalouſie du commandement, la contrariété d'opinion, pouvoient tout perdre.

Ces généraux déliberent ſi l'on attaquera l'ennemi, ou ſi on l'attendra dans la ville. L'attendre paroiſſoit le plus sûr. Miltiade. Miltiade, contre l'avis commun, ſoutient

qu'il vaut mieux l'attaquer, & qu'un coup de vigueur inattendu pourra donner la victoire. Ariſtide fait prévaloir cet avis. Il fait plus encore: comme l'exécution demande un ſeul chef, il renonce à ſon jour de commandement en faveur de Miltiade. Tous les autres ſuivent un exemple ſi généreux & ſi utile. On marche au devant de l'ennemi. Le général ſe poſte avantageuſement, ſupplée au nombre par la ſcience militaire comme par la valeur, & remporte une victoire complete à Marathon.

Avant J. C. 490.

Conduite des Spartiates.

Quoique les Spartiates euſſent fait une marche forcée de trois jours, ils n'arrivèrent que le lendemain de la bataille. Ils durent ſentir combien la coutume ſuperſtitieuſe qui les avoit retardés, étoit contraire à la raiſon, puiſqu'elle pouvoit nuire infiniment aux affaires.

Les Perſes ſe retirent.

Les Perſes apprirent, de leur côté, de quoi l'héroïſme eſt capable, quand il eſt dirigé par de bons conſeils. Ils s'enfuirent avec précipitation, devant ces Athéniens qu'ils avoient ordre d'emmener chargés de chaînes. Céux ci leur prirent ou brûlèrent pluſieurs vaiſſeaux. Le brave Cynégire eut la main droite coupée, enſuite la gauche, tandis qu'il s'efforçoit d'en retenir un ſur le rivage. Il s'y attacha avec les dents, & reçut le coup mortel.

La gloire devoit être la récompenſe des

ſauveurs de la patrie. On érigea des monuments aux morts; on peignit la bataille de Marathon; & l'unique faveur accordée à Miltiade, fut de le repréſenter à la tête des combattants. Récompenſe des vainqueurs & celle de Miltiade.

Il éprouva bientôt l'ingratitude des Athéniens, à qui le moindre ſoupçon faiſoit oublier les plus grands ſervices. Il leur avoit demandé une flotte pour punir les inſulaires dont la fidélité s'étoit démentie. N'ayant pu réuſſir à Paros, il revint bleſſé après un long ſiège. On l'accuſa; on le condamna à une amende égale aux frais de la flotte. Il mourut en priſon, faute de pouvoir payer cette ſomme. Son fils Cimon, pour lui rendre les derniers devoirs, la paya par le moyen de ſes amis. Cependant que ſeroit devenue Athènes ſans Miltiade? Sa fin. 489.

CHAPITRE V.

Ariſtide & Thémiſtocle. La Grèce envahie par Xerxès.

APRÈS Miltiade, deux grands hommes eurent la principale influence dans le gouvernement. Le premier étoit Ariſtide, d'une probité irréprochable, ennemi de toute injuſtice; en un mot, ſi parfaitement vertueux, qu'on lui fit en plein théâtre l'application de ce vers d'Eſ- Ariſtide.

chyle : *Il veut être juſte, & non le paroître.*

Thémiſtocle. Le ſecond étoit Thémiſtocle, qui joignoit beaucoup d'ambition à beaucoup de talents, plein de feu & d'audace, nullement ſcrupuleux ſur les moyens de parvenir; capable enfin d'être le défenſeur ou l'oppreſſeur de ſa patrie.

Haine de Thémiſtocle contre Ariſtide. Comme les factions ſe diſputoient ſans ceſſe l'autorité, Ariſtide penchoit du côté des principaux citoyens, parce qu'ils étoient les plus ſages. Thémiſtocle ſe déclaroit au contraire pour le peuple, dont il captoit la bienveillance, en le flattant. Mais ne pouvant devenir le maître ſans écarter un rival ſi reſpectable, il employa ſon adreſſe à le rendre ſuſpect. On demanda l'oſtraciſme contre Ariſtide.

Ariſtide banni. Avant J. C. 484. Dans l'aſſemblée générale, un payſan qui ne le connoiſſoit point, & qui ne ſavoit pas écrire, s'adreſſa à lui-même pour le prier d'écrire le nom d'Ariſtide : car les ſuffrages ſe donnoient par écrit ſur une coquille. *Quel tort vous a fait cet homme?* lui dit le vertueux citoyen, *Aucun*, répond le payſan; *mais je ſuis las de l'entendre appeller par-tout le juſte.* Ariſtide écrit ſon nom. Condamné à l'exil, il prie les dieux *de ne pas permettre qu' Athènes ait ſujet de le regretter.* Pouvoit-on ne pas regretter un tel perſonnage ?

Conſeil de Thémiſtocle aux Athéniens. Thémiſtocle effaça du moins la honte de ſon injuſtice par de grandes vues &

de grandes actions. Il prévoyoit les périls dont on étoit menacé ; il jugeoit que la principale reſſource d'Athènes devoit être dans la marine, fort négligée juſqu'alors ; il perſuada aux Athéniens d'y conſacrer leurs mines d'argent, dont ils partageoient entr'eux le revenu. On en conſtruiſit cent galeres, qui devinrent le rempart de la république.

Conduite de Xerxès.

Darius ſe préparoit à une ſeconde expédition ; ſa mort l'empêcha de l'exécuter. Mais Xerxès, ſon fils & ſon ſucceſſeur, auſſi violent qu'orgueilleux, ſuivit ſes projets de vengeance avec toute la fougue imaginable. Selon l'hiſtorien grec, Hérodote, l'armée des Perſes montoit à pluſieurs millions d'hommes ; le monarque fit donner des coups de fouet à la mer, parce qu'un pont de bateaux, ſur lequel les troupes devoient paſſer l'Helleſpont, avoit été rompu par une tempête ; il condamna au ſupplice tous les entrepreneurs de cet ouvrage ; il fit percer le mont Athos pour ouvrir un paſſage à ſa flotte. De tels récits ſont preſqu'autant de menſonges, & nous apprennent ſeulement à nous défier des hiſtoriens crédules ou épris du merveilleux. On reproche, avec raiſon, aux Grecs d'avoir menti par vanité ; c'eſt un défaut commun à preſque tous les anciens peuples.

Réponſe de Démarate à Xerxès.

Il y avoit à la cour de Perſe un roi de Sparte exilé, qui ſe nommoit Démarate.

Xerxès lui demandant ſi les Grecs oſeroient bien ſe défendre, il répondit, au ſujet des Spartiates en particulier : *Ils ſont libres, mais dominés par la loi, & cette loi leur ordonne de vaincre ou de mourir.*

Préparatifs contre les Perſes.

Sparte & Athènes reçurent de Démarate la nouvelle des préparatifs du roi de Perſe. Auſſi-tôt elles invitent la nation à prendre les armes. Soit crainte ou jalouſie, la plupart des alliés ſe détachent de la confédération. Cependant on ſe prépare courageuſement à la guerre. Les Athéniens éliſent Thémiſtocle pour général. Après la bataille de Marathon, frappé de la gloire de Miltiade, il étoit devenu inquiet, rêveur, juſqu'à en perdre le ſommeil. Ses amis lui demandant pourquoi : *Ah!* dit-il, *les trophées de Miltiade ne me laiſſent point de repos.*

Thémiſtocle élu général.

Sa conduite

Il avoit écarté, par des lageſſes, un digne compétiteur qui lui diſputoit cet emploi. Le bien public exigeoit qu'on l'en revêtît ; & il prouva qu'un véritable zèle l'animoit alors, en demandant le rappel d'Ariſtide ſon rival, dont les ſervices devenoient néceſſaires dans le péril. Les Spartiates prétendoient au commandement de la flotte, quoiqu' Athènes en eût équippé les deux tiers. Les alliés favoriſèrent leur prétention, & le choix tomba ſur Eurybiade, qui ne le méritoit point. Thémiſtocle, pour éviter une rupture, conſentit

à tout ; mais il annonça aux Athéniens qu'on leur céderoit bientôt l'honneur du commandement, pourvu qu'ils fiſſent leur devoir.

Xerxès arrive enfin aux Thermopyles, défilé fort étroit par où il devoit paſſer. Léonidas, roi de Sparte, l'y attendoit avec quatre mille hommes. Ce héros, ſommé de livrer ſes armes, répond, *viens les prendre.* Les Perſes l'attaquent, & ſont repouſſés. Malheureuſement ils découvrent un ſentier pour gagner la hauteur ſans être apperçus. Ce poſte ne pouvoit plus ſe défendre. Mais Léonidas ſe croit obligé de s'y dévouer à une mort certaine. N'ayant que trois cents Spartiates, ayant renvoyé les autres Grecs, il affronte les ennemis, il en fait un grand carnage. Accablé par le nombre, il meurt avec ſes ſoldats, excepté un ſeul, qui porta la nouvelle de l'action. 480. Combat aux Thermopyles.

Le fugitif fut traité à Sparte comme un lâche déſerteur, juſqu'a ce qu'il eût effacé ſa honte par de nouvelles preuves de bravoure. On mit dans la ſuite aux Thermopyles cette inſcription admirable par ſa ſimplicité ; *Paſſant, vas dire à Lacédémone que nous ſommes morts ici pour obéir à ſes lois.* Réception de celui qui apporta la nouvelle du combat.

Xerxès n'avoit forcé le paſſage qu'avec perte de vingt mille hommes. Plus furieux que jamais, il avance, mettant tout à feu & à ſang. Il s'informe de ce que font les Conduite de Xerxès en entrant dans la Grèce.

Grecs; il les croit dans la conſternation, dans le déſeſpoir. On lui apprend qu'ils ſont aux jeux olympiques, où une couronne d'olivier excitoit la plus vive émulation. *Quels hommes!* s'écrie un grand de ſa ſuite; *quels hommes, qui ne combattent que pour l'honneur!*

Etat d'Athènes.

Cependant Athènes étoit ſur le penchant de ſa ruine. Les peuples du Péloponèſe l'abandonnoient pour ſe retrancher à l'iſthme de Corinthe. Un oracle avoit déclaré qu'elle ne trouveroit ſon ſalut que dans des murailles de bois. Thémiſtocle avoit probablement inſpiré l'oracle; & il en profita pour faire prendre aux Athéniens une réſolution auſſi affligeante que néceſſaire.

Réſolution des Athéniens.

Comme ils ne pouvoient réſiſter à une armée innombrable, il leur perſuada que leurs vaiſſeaux étoient ces murailles de bois où ils trouveroient leur ſalut; que ce devoit être leur aſyle; que les dieux mêmes leur ordonnoient de s'y embarquer. La religion les attachoit à leurs foyers, à leurs tombeaux & à leurs temples. Thémiſtocle n'auroit pu les en détacher, ſans le motif de religion qu'il employa. On mit Athènes ſous la ſauve-garde de Minerve: on ordonna que tous les citoyens, capables de ſervice, monteroient ſur les vaiſſeaux, & que chacun prendroit des meſures pour la ſûreté de ſa famille. La ville de Trézène reçut généreuſement la plupart des fem-

mes, des enfants, des vieillards. Quelques-uns s'obſtinèrent à ne point partir : ils s'enfermèrent dans la citadelle, & s'y défendirent juſqu'à la mort. Xerxès brûla cette fortereſſe, goûtant les plaiſirs de la vengeance, qu'une prompte révolution devoit changer pour lui en amertume.

CHAPITRE VI.

Les Perſes vaincus par-tout, & chaſſés de la Grèce.

IL y avoit eu un combat naval, près d'Artémiſium, promontoire de l'iſle d'Eubée, le jour même du combat des Thermopyles. Sans remporter une victoire déciſive, les Grecs y avoient appris qu'ils pouvoient vaincre, & que la manœuvre & le courage ſuppléoient aux forces. Ils le prouvérent bientôt dans une journée plus mémorable. Combat à Artémiſium. 480.

Leur flotte étoit raſſemblée dans le détroit de Salamine. Eurybiade, qui la commandoit en chef, étoit un Spartiate peu habile. Il vouloit abſolument gagner le golfe de Corinthe, pour être à portée de défendre le Péloponèſe. Thémiſtocle ſoutint qu'il falloit reſter dans le détroit, parce que la flotte ennemie, beaucoup plus nombreuſe, ne pouvoit y manœuvrer librement. Diſpute de Thémiſtocle avec Eurybiade.

La diſpute s'échauffe. Eurybiade s'emporte juſqu'à lever le bâton ſur Thémiſtocle. *Frappe, mais écoute*, lui dit l'Athénien. Ce mot généreux le pénétre de reſpect ; & il ſe laiſſe gouverner par un homme ſi ſupérieur. Que ſeroit-on devenu, ſi le faux honneur avoit exigé une funeſte vengeance ? Il y avoit bien plus de gloire à ſe venger par la raiſon & par les ſervices.

Piege tendu aux Perſes par Thémiſtocle.

Pour attirer les Perſes dans le piége, Thémiſtocle fit annoncer ſecrétement à Xerxès que les Grecs alloient s'éloigner de Salamine, & que, s'il ne ſe hâtoit pas de les attaquer, il perdroit l'occaſion d'anéantir leur flotte. Auſſi-tôt le roi ordonne de combattre. Ariſtide étoit venu joindre Thémiſtocle, lui avoit offert de ſervir ſous lui, avoit ainſi obtenu ſa confiance. L'union de ces deux rivaux doit ſervir d'exemple à quiconque aime ſa patrie.

Bataille de Salamine. Avant J. C. 480.

Sans avoir le titre de général, Thémiſtocle en remplit les fonctions, & fit des prodiges à la bataille de Salamine. Il ſut prendre l'avantage du vent ; il diſpoſa la flotte de manière à ne pas craindre la ſupériorité du nombre. Les vaiſſeaux des Perſes, lourds & embarraſſés dans le détroit, ne purent tenir contre la manœuvre des Grecs. Ceux-ci, avec moins de quatre cents voiles, diſſipèrent une armée navale où l'on en comptoit plus de deux mille. Tandis que Xerxès regardoit d'une hauteur ce com-

bat, où il auroit dû ſe trouver, Artémiſe, reine d'Halycarnaſſe, combattit ſur ſa flotte avec une valeur héroïque. Elle donna lieu de dire, *que les femmes, s'étoient montrées des hommes, & les hommes des femmes.*

Fuite de Xerxès.

Le grand roi (ce titre faſtueux augmentoit ſa honte) s'enfuit lâchement. Craignant qu'on ne rompît ſon pont de bateaux, parce que Thémiſtocle en avoit répandu le bruit à deſſein, il repaſſa la mer avec précipitation; mais il laiſſa trois cents mille hommes à Mardonius pour finir la guerre.

Conduite des Athéniens.

Celui-ci s'efforce de mettre la diviſion parmi les Grecs, & de gagner les Athéniens. Ariſtide, devenu premier archonte, répond à ſes offres avec un noble dédain: il fait prononcer des anathêmes contre ceux qui propoſeroient une alliance avec les Perſes. Un citoyen, ayant été d'avis d'écouter un ſecond député de l'ennemi, fut lapidé ſur le champ: les femmes lapidèrent même ſa famille dans un excès de colère.

Armée des Grecs.

Mardonius marcha bientôt, pour attaquer ceux qu'il ne pouvoit corrompre. Les Athéniens abandonnèrent leur ville comme la première fois, & ſe retirèrent à Salamine. Les Spartiates ne venoient point à leur ſecours, aimant mieux défendre le Péloponèſe. C'étoit un juſte ſujet de plainte. Sparte le ſentit: elle envoya cinq mille de ſes citoyens, ſuivis chacun de ſept eſclaves

armés. Les forces des confédérés, après la jonction, furent au moins de ſoixante mille hommes, parmi leſquels huit mille Athéniens ſeulement. Ceux-ci devoient être les plus ardents au combat; car Mardonius venoit de détruire les reſtes d'Athènes.

479. La Béotie étant un pays de plaine, découvert, avantageux poure une grande armée, les Perſes y allèrent attendre les Grecs. Un ſage officier conſeilla en vain à Mardonius de ne pas riſquer la bataille. Cet imprudent général fut vaincu à Platée, & périt dans l'action. La plus grande partie de ſes troupes fut taillée en pièces.

Bataille de Platée.

Repas de Pauſanias.

Pauſanias, tuteur du jeune roi de Sparte, commandoit alors les Grecs. Quelques jours après la victoire, il fit préparer un feſtin avec tout le luxe aſiatique, & un petit repas conforme aux mœurs de ſa patrie. Faiſant remarquer la différence à ſes officiers: *Quelle folie*, s'écria-t-il, *pour ces Perſes accoutumés à une vie ſi délicieuſe, de venir attaquer des hommes qui ſavent ſe paſſer de tout!*

Réflections ſur les cauſes de l'avantage des Grecs.

La frugalité des Grecs, des Spartiates en particulier, leur donnoit ſans doute un avantage ſur des ennemis efféminés. Mais ce fut peut-être la moindre cauſe de leurs ſuccès. L'habitude des exercices militaires, la diſcipline, la valeur, la liberté, le noble déſir de la gloire, l'habileté des généraux y contribuèrent encore plus. D'ail-

leurs ils combattoient chez eux ; ils avoient le plus grand intérêt à ſe défendre, & leurs ennemis n'en avoient preſque aucun à les ſubjuguer. Les Perſes avoient été pluſieurs fois vaincus en attaquant des barbares, comment ne l'auroient-ils pas été en attaquant ces braves républicains ? Ils furent encore défaits au combat naval de Mycale en Aſie. 479.

Xerxès s'enfuit de Sardes où il étoit ; il donna ordre de brûler les temples des colonies grecques. Tout rendoit ce prince mépriſable, & même odieux. Tout annonçoit au contraire la magnanimité de ſes vainqueurs. Les Spartiates & les Athéniens ſe diſputèrent, après la bataille de Platée, le prix de la bravoure qu'on devoit décerner ſolemnellement. Cette diſpute étoit dangereuſe : pour en prévenir les ſuites, on décerna le prix aux Platéens ; Pauſanias & Ariſtide, généraux de Sparte & d'Athènes, y conſentirent par ſageſſe. Quant à Thémiſtocle, ſa victoire de Salamine lui procura l'honneur de voir, dans les premiers jeux olympiques, tous les Grecs ſe lever en ſa préſence. Il avoua que cet honneur étoit au-deſſus de tout ce qu'il pouvoit déſirer. La gloire ſuffit aux vrais héros.

Conduite des Grecs comparée à celle de Xerxès.

CHAPITRE VII.

Rivalité de Sparte & d'Athènes. Adminiſtration d'Ariſtide.

Oppoſition de Sparte au rétabliſſement d'Athènes.

UNE funeſte jalouſie éclata parmi les Grecs, lorſqu'ils devoient ſentir le mieux les avantages de leur union. Les Athéniens vouloient rebâtir & fortifier leur ville. Rien n'étoit plus juſte, ni plus néceſſaire. Mais Sparte, voyant d'un œil jaloux leur puiſſance maritime, & craignant qu'ils ne parvinſſent au commandement, mit obſtacle à ce deſſein. Elle allégua de faux prétextes de bien public; elle ſoutint qu'on ne devoit point ſouffrir de place forte hors du Péloponèſe, de peur que les ennemis n'en fiſſent une place d'armes, en cas de nouvelle invaſion.

Ruſe de Thémiſtocle. Avant J. C. 478.

Thémiſtocle oppoſa la ruſe à l'injuſtice. Il négocioit avec les Spartiates. Pendant qu'il les amuſoit par des lenteurs & des paroles, on travailloit avec ardeur aux murs d'Athènes. Les Spartiates le ſurent & s'en plaignirent. Il nia le fait; il demanda qu'on le fît vérifier ſur les lieux; en même-temps il avertit ſecrétement les Athéniens de retenir pour ôtages les députés qu'on y enverroit. Quand la ville fut en état de défenſe, il leva le maſque, & déclara qu'Athènes avoit uſé de ſes droits; qu'on ne

pouvoit la ſoupçonner de mauvais deſſeins après les ſervices qu'elle avoit rendus : que Sparte ne devoit point chercher à ſe maintenir par la foibleſſe de ſes alliés ; enfin, qu'il s'applaudiſſoit d'avoir employé la ruſe, & que tout étoit permis pour le bien de la patrie. Les Spartiates méritoient bien ce reproche ; ils diſſimulèrent leur chagrin ; mais les cœurs étoient envenimés.

Sa politique.

Le principe de Thémiſtocle, que *tout eſt permis pour le bien de la patrie*, conduiroit à d'énormes injuſtices, ſi on en faiſoit de fauſſes applications. Ce grand génie en fournit la preuve. Il ſe propoſoit de rendre Athènes ſupérieure à toutes les républiques de la Grèce. Il fit pour cela d'excellentes choſes, comme de conſtruire le port du Pirée, de faire augmenter la flotte de vingt vaiſſeaux par an, d'attirer un grand nombre d'ouvriers & de matelots par des privilèges. Mais il imagina un autre moyen, indigne de la véritable politique ; c'étoit de brûler la flotte des alliés, pour donner aux Athéniens l'empire de la mer. Il dit au peuple qu'il avoit conçu un projet de la dernière importance, & que ne pouvant le divulguer, il demandoit qu'on choisît quelque citoyen, avec lequel il pût conférer ſecrétement. On nomma auſſi-tôt Ariſtide. Thémiſtocle lui communiqua ſon idée.

Jugement d'Ariſtide.

Le rapport d'Ariſtide fut dicté par la

vertu : il déclara que le projet lui paroiſſoit fort utile, mais en même-temps fort injuſte. Sur ce rapport, tous les ſuffrages ſe réunirent pour le rejetter. Qu'auroit-on gagné d'ailleurs par une injuſtice ſi révoltante ? Athènes auroit perdu ſa gloire, auroit été en butte à la haine de la Grèce entière. Ce qui eſt injuſte, n'a jamais qu'une apparence d'utilité.

Comment Athènes parvient au commandement.

Par ſa réputation ſeule, & par le mérite de quelques grands hommes, Athènes parvint au premier rang dont Sparte étoit ſi jalouſe. Les Grecs avoient envoyé une flotte, pour chaſſer les Perſes des colonies où ils dominoient encore. Pauſanias la

477. commandoit. Sa victoire de Platée l'avoit rendu arrogant, & même voluptueux ; Après avoir tant mépriſé le luxe aſiatique, il avoit été corrompu par les dépouilles de Mardonius. Son faſte & la dureté de ſon commandement, excitoient l'indignation des alliés. Ariſtide & Cimon, fils de Miltiade, généraux des Athéniens, s'attiroient au contraire l'eſtime, le reſpect & la confiance, par une conduite pleine de ſageſſe. Enfin on ſe mit ſous la protection d'Athènes, on lui déféra le commandement.

Pauſanias rapellé.

Sparte eut aſſez de prudence ou de modération pour y renoncer. Elle rappela Pauſanias, ſuſpect d'intelligence avec les Perſes. Il fut convaincu de trahiſon ; il ſe réfugia dans un temple. Les Ephores,

craignant de violer cet aſyle, en firent murer les portes, & il y mourut de faim. 468.

Thémiſtocle, déjà ſoumis à l'oſtraciſme, parce qu'il s'étoit rendu odieux par ſon orgueil, fut accuſé d'être complice de Pauſanias. On confiſqua une partie des tréſors qu'il avoit amaſſés. Il erra en fugitif hors de la Grèce, après tant de belles actions. Thémiſtocle condamné. 471.

L'amour des richeſſes terniſſoit la gloire de Thémiſtocle. Un déſintéreſſement parfait augmenta celle d'Ariſtide, & l'éleva au-deſſus de tous les Grecs. Juſqu'alors la répartition des ſommes, que les alliés fourniſſoient pour la défenſe commune, avoit excité beaucoup de murmures, parce qu'elle n'étoit pas réglée par la juſtice. Quand Athènes fut en poſſeſſion du commandement, on réſolut de mettre de l'ordre dans les finances, de fixer les taxes en proportion des revenus de chaque ville, & d'avoir un tréſor où l'on pût puiſer dans les beſoins. Ariſtide fut chargé de l'exécution de ce plan. Il impoſa les taxes, il mania les finances, en homme auſſi éclairé qu'incorruptible. Chacun fut ſatisfait, tant on étoit sûr de ſon équité. Il ſoutint, avec quatre cents ſoixante talents, toutes les dépenſes publiques. Le talent faiſoit environ quatre mille francs de notre monnoie. Adminiſtration confiée à Ariſtide.

En diſpoſant des revenus de la Grèce, Ariſtide conſerva ſa pauvreté. On voulut Sa fin.

faire un crime à Callias, ſon parent, qui étoit fort riche, de le laiſſer dans l'indigence. Mais Callias lui avoit ſouvent offert de groſſes ſommes, & l'avoit toujours inutilement preſſé de les recevoir. Ariſtide le déclara pour le juſtifier: il ajouta que le moyen de s'épargner des beſoins & des embarras, étoit de ſe borner au pur néceſſaire. Après la mort de ce grand homme, la république fit les frais de ſes funérailles, & pourvut à l'entretien de ſa famille. Quel reſpect, quelle reconnoiſſance ne devoit-on pas à tant de vertus?

Ce qui lui avoit acquis tant de mérite.

Il étoit en partie redevable de ſon mérite à Cliſthene, excellent citoyen, auquel il s'étoit attaché dans ſa jeuneſſe. Quand un jeune homme avoit du talent & de l'émulation, il trouvoit toujours quelqu'illuſtre perſonnage qui ſe faiſoit un plaiſir he le former. Il devenoit ſon diſciple, ſon imitateur; il le ſuivoit conſtamment, le conſultoit en tout, ambitionnoit de ſe montrer digne de lui. Prendre les grands hommes pour guides, pour modèles, c'eſt un des meilleurs exemples que les anciens puſſent nous donner.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Cimon augmente la gloire d'Athènes.

CIMON, fils de Miltiade, avoit eu une jeuneſſe déréglée; mais ſentant bientôt la honte du vice, il s'étoit livré aux conſeils de la ſageſſe. Ariſtide l'avoit inſtruit par ſes leçons, & l'avoit rendu digne de le remplacer. Il fut en effet ſon ſucceſſeur dans le gouvernement d'Athènes. On ne pouvoit fixer la légéreté inquiète des Athéniens, qu'en les occupant contre les ennemis du dehors. Cimon s'en fit une regle de politique. Pluſieurs avantages qu'il remporta ſur les Perſes, affoiblirent cette puiſſance, dont on avoit toujours à craindre le courroux & l'ambition. Cimon. Avant J. C. 470. Sa politique.

Thémiſtocle, réfugié à la cour d'Artaxerxès-Longuemain, ſucceſſeur de Xerxès, ſeroit devenu ſans doute redoutable à ſa patrie, s'il eût été à la tête d'une armée. Le monarque voulut l'obliger, quelques années après, à porter la guerre en Attique; mais il s'empoiſonna, dit-on, pour ſe délivrer d'une commiſſion trop odieuſe. Les Egyptiens, voyant les Perſes affoiblis, ſe révoltèrent contre eux, & reçurent des ſecours d'Athènes. Ils furent vaincus comme auparavant, parce que le ſecours ne Fin de Thémiſtocle. 449.

ſuffiſoit point, & que l'Egypte manquoit toujours de guerriers.

Suite de la rivalité entre Sparte & Athènes

Artaxerxès ſollicita les Spartiates à prendre les armes contre les Athéniens. Ses offres furent ſans effet. Cependant un levain de diſcorde agitoit déjà les deux républiques, & les préparoit à une rupture éclatante. Sparte eſſuya des malheurs qui l'exposèrent à périr. Ses maiſons furent preſque toutes renverſées par un tremblement de terre; ſes eſclaves ſe révoltèrent, s'unirent aux Meſſéniens & à d'autres ennemis. On réclama, dans cette extrémité, le ſecours d'Athènes.

Sparte.

469.

Avis de Cimon en faveur de Sparte.

Périclès, dont nous parlerons ſouvent, y acquéroit beaucoup de crédit, & ſa politique étoit ambitieuſe. L'orateur Ephialte, ſon partiſan, ſoutint dans la tribune aux harangues, qu'une ville rivale ne devoit point être ſecourue; qu'il falloit même ſe féliciter de ſa ruine. Cimon penſoit tout différemment. La foi des traités, l'intérêt commun de la Grèce, les principes de généroſité & d'honneur, lui paroiſſoient des loix inviolables. Il jugeoit d'ailleurs avec raiſon, que Sparte étoit néceſſaire pour contenir la licence des Athéniens. Il diſoit qu'on ne devoit pas laiſſer la *Grèce boiteuſe*, ni Athènes ſans contrepoids. Il perſuada d'envoyer du ſecours à Sparte.

Cimon exilé.

Chargé lui-même de conduire les troupes, Cimon remplit ſa commiſſion avec

autant de ſuccès que de zèle. Peu après les Spartiates eurent encore beſoin de ſecours, & il leur en amena de nouveau. Mais il fut renvoyé par une défiance injurieuſe. Les Athéniens, furieux de cette inſulte, s'en prirent à l'illuſtre général; l'oſtraciſme fut ſa récompenſe. Les deux peuples ſe firent une guerre qui ſervit de prélude aux plus grands malheurs. 460.

Ce qu'il fit après ſon exil.

Cimon vint offrir ſes ſervices à l'armée athénienne. On lui ordonna de ſe retirer. Ses amis, au nombre de cent, ſoupçonnés injuſtement comme lui, ſe firent tous tuer en combattant pour la patrie, & contribuèrent beaucoup à la victoire de Tanagre, remportée ſur les Spartiates. Au bout de cinq ans, on rappella Cimon de l'exil, parce qu'on avoit beſoin de lui. Son rival Périclès propoſa lui-même ſon rappel. Le patriotiſme réparoit ainſi quelquefois les injuſtices des paſſions. Ce vertueux citoyen fit d'abord conclure une trève avec Sparte. 455. 450.

Ses victoires contre les Perſes.

Enſuite, il tourna les armes des Athéniens contre l'ennemi étranger, ſoit pour augmenter leur puiſſance par des moyens glorieux, ſoit pour empêcher les effets de leurs cabales. Il remporta des victoires ſur les Perſes, & ſe rendit ſi redoutable, qu'Artaxerxès déſira enfin la paix. On fit un traité, par lequel toutes les villes grecques de l'Aſie mineure furent déclarées libres. On convint que les Perſes ne pourroient 449.

plus naviguer depuis le Pont-Euxin juſqu'aux côtes de la Pamphylie, & que leurs troupes ne pourroient approcher de ces mers à la diſtance de trois journées. Ainſi, à la gloire des Grecs, finit une guerre qui duroit depuis cinquante & un ans.

Son caractère. 449. Cimon avoit conſommé l'ouvrage des héros ſes prédéceſſeurs. Sa mort fut une perte irréparable. Riche & déſintéreſſé, il fut un modele de vertu dans la fortune. Ses jardins étoient ouverts à tout le monde; ſa table étoit celle des pauvres, auſſi-bien que de ſes amis; & loin de capter par ce moyen la faveur du peuple, il s'éleva toujours contre les abus de la démocratie. Périclès ne l'imita point.

CHAPITRE IX.

Périclès gouverne Athènes.

Caractère & talents de Périclès. NUL homme n'avoit plus de talent que Périclès pour gouverner les Athéniens. L'éclat de ſa naiſſance le rendoit moins reſpectable que la ſupériorité de ſon génie. Élève du philoſophe Anaxagore, il ſe diſtinguoit par des connoiſſances profondes, par un diſcernement sûr, & par une éloquence à laquelle on ne pouvoit réſiſter. Comme il ambitionnoit.

le commandement, il s'étoit appliqué ſurtout à l'étude des hommes, & à l'art de les conduire. Il affecta d'abord de s'éloigner des affaires, afin de n'exciter, ni jalouſie, ni défiance. Il parut n'avoir d'autre objet que d'acquérir de la réputation par les armes. Mais, en l'abſence de Cimon, le ſeul concurrent qu'il eût à craindre, il ſe produiſit, il flatta le peuple, il renonça aux plaiſirs pour jouer le rôle d'homme d'état, & il ſe livra entièrement aux occupations politiques.

Comment il gagna le peuple d'Athènes.

Il évita de s'expoſer, comme Thémiſtocle, aux dégoûts de la multitude, ne ſe trouvant aux aſſemblées que dans les occaſions eſſentielles, & faiſant parler ſes amis quand il n'avoit pas beſoin de parler lui-même. Sa fortune médiocre ne lui permettoit pas de prodiguer les largeſſes. Il y ſuppléa aux dépens de la patrie; il multiplia les jeux, les ſpectacles; il fit diſtribuer de l'argent à ceux qui fréquentoient les tribunaux & les aſſemblées publiques. En un mot, pour ſe rendre maître des ſuffrages, il corrompit les mœurs.

Son autorité & ſa conduite.

Après la mort de Cimon, qui ſe récrioit en vain contre des changements ſi dangereux, l'autorité de Périclès s'accrut toujours. Les finances de la Grèce paſsèrent entre ſes mains. Il en conſacra une partie à orner Athènes d'édifices & de ſtatues. C'eſt alors que le célèbre Phidias éleva tant

Avant J. C. 448.

de monuments ſuperbes, qui ſurpaſſoient infiniment par le goût, les ouvrages des Egyptiens.

Sa réponſe aux plaintes des alliés.

Les alliés ſe plaignirent que le tréſor, deſtiné à la défenſe commune, fût employé à l'embelliſſement d'une ſeule ville. Leurs plaintes étoient aſſez juſtes. Périclès y oppoſoit des prétextes ſpécieux. Il diſoit que cet argent appartenoit aux Athéniens, dès qu'ils rempliſſoient leurs engagements à l'égard des alliés; il ſoutenoit qu'on ne pouvoit en faire un meilleur uſage, après avoir pourvu aux beſoins publics. Mais il augmenta les taxes de près d'un tiers; & n'auroit-il pas dû les diminuer, ſi elles étoient plus que ſuffiſantes pour les véritables beſoins?

Ses offres aux Athéniens.

Les plaintes redoublant contre lui à ce ſujet, il offrit au peuple de payer à ſes propres dépens tous les ouvrages, pourvu que les inſcriptions ne portaſſent que ſon nom. La vanité ſeule auroit empêché les Athéniens d'y conſentir. On le laiſſa maître de puiſer dans le tréſor. Une telle offre de ſa part ſuppoſe une grande augmentation de fortune. Les hiſtoriens vantent néanmoins ſon déſintéreſſement.

Comment il gouverna.

Périclès fut délivré par l'oſtraciſme d'un rival que lui avoient ſuſcité les riches. Il devint alors tout-puiſſant: il flatta moins le peuple, & ne laiſſa pas d'être l'arbitre des délibérations. Sa réputation de probité for-

tifioit l'aſcendant qu'il avoit acquis par l'éloquence & la politique. Il y joignit la gloire des armes par quelques expéditions heureuſes. Mais ſes ennemis n'en furent que plus irrités. On cherche les moyens de le perdre ; on commence par attaquer ſes amis. On accuſe Phidias d'avoir volé une partie de l'or qui devoit entrer dans une ſtatue de Minerve. Phidias démontre ſon innocence : on le traîne cependant en priſon, & il y meurt.

Accuſation de Phidias.

Aſpaſie de Milet, femme admirable par ſa ſcience & ſon génie, que Périclès avoit épouſée, après avoir été ſon amant, eſt accuſée d'impiété & de débauche. Son éloquence, les larmes de ſon époux, la ſauvent à peine du péril qui la menaçoit. On venoit d'ordonner, par un décret odieux, de dénoncer quiconque, ſous prétexte de philoſophie, expliqueroit la nature d'une maniere contraire à la religion du pays, c'eſt-à-dire, ſans les fables de la mythologie grecque. En conſéquence, Anaxagore eſt cité comme un impie. C'étoit le premier philoſophe qui eût prouvé, par la raiſon, l'exiſtence de la divinité. Périclès déſeſpérant de ſa juſtification, l'engage à prendre la fuite.

D'Aſpaſie.

D'Anaxagore.

Les accuſateurs s'enhardirent par le ſuccès, au point d'attaquer Périclés lui-même ſur l'emploi des deniers publics. On lui ordonna de rendre ſes comptes. Tandis

De Périclès.

qu'il s'y préparoit, le jeune Alcibiade qui devoit devenir célèbre, dit avec fineſſe: *Il devroit plutôt penſer à ne pas les rendre.* En effet, Périclès ſe délivra d'un tel ſouci par la guerre du Péloponèſe, en ceſſant de s'y oppoſer, ſelon quelques hiſtoriens, ou en l'excitant pour ſon propre intérêt, ſelon les autres.

Cauſe de la guerre du Péloponéſe.

Cette guerre civile, un des plus funeſtes événements que la Grèce pût éprouver, vint ſur-tout de la faute des Athéniens. Fiers de leurs exploits & de leur puiſſance, ils avoient perdu la modération qui leur avoit procuré le commandement. Ils s'étoient attiré autant de haine que de jalouſie par leurs entrepriſes. Ils aſſiégeoient alors Potidée, colonie de Corinthe. Les Corinthiens & d'autres mécontents portent leurs plaintes à Sparte, invectivent contre l'ambition d'Athènes, inſiſtent ſur la néceſſité de s'unir contre elle. On ſe détermine à prendre les armes; mais on entame une négociation pour gagner du temps. On exigeoit en particulier que les Athéniens levaſſent le ſiège de Potidée. Périclès s'y oppoſa. La gloire & les reſſources d'Athènes furent les motifs qu'il fit valoir. Les propoſitions ayant été rejettées, la guerre commença bientôt.

CHAPITRE X.

Commencement de la guerre du Péloponèſe. Alcibiade.

SPARTE, & preſque tout le Péloponèſe, la Phocide, la Béotie, & d'autres peuples, formoient une ligue formidable contre Athènes; leur armée montoit à ſoixante mille hommes. Les forces d'Athènes ſe réduiſoient à quinze mille combattants, outre ceux qui étoient armés pour la défenſe de la ville. Avec ſi peu de troupes on ne pouvoit tenir la campagne. Auſſi le plan de Périclès étoit-il d'abandonner les terres au ravage, de ne point expoſer les hommes, de défendre ſeulement Athènes, & de s'attacher principalement à la marine, qui faiſoit la puiſſence des Athéniens. Il leur perſuada, non ſans peine, de ſe tenir enfermés dans leurs murailles, tandis que l'Attique étoit dévaſtée. Par le moyen de leurs vaiſſeaux, il ſe vengèrent ſur le Péloponèſe du mal qu'on faiſoit à leur pays.

Avant J. C. 431.

Plan de défenſe propoſé par Périclès.

430.

On connut dans cette expédition l'utilité des ſciences. Une éclipſe de ſoleil frappa les troupes de terreur; la ſuperſtition leur faiſoit croire que c'étoit un ſigne de la colère des dieux. Heureuſement Pé-

Périclès raſſure les ſoldats ſur une éclipſe.

riclès leur expliqua ce phénomène de la nature, & ranima leur courage.

Périclès chargé de l'oraiſon funèbre des morts.

A la fin de la campagne, on le chargea de l'oraiſon funèbre des morts. Cette coutume des Athéniens excitoit à combattre & à mourir pour la patrie. Après avoir célébré les braves guerriers qui avoient répandu leur ſang pour l'état, l'orateur dit à leurs freres & à leurs enfants, qu'ils ne peuvent atteindre à leur renommée ſans de ſublimes efforts; que l'envie & la haine pourſuivent l'homme vivant, mais qu'on rend juſtice à ceux qui ne ſont plus. Il fut reconduit en triomphe par les mères & les veuves des morts, tranſportées de joie ou d'enthouſiaſme.

Seconde année de la guerre.

La ſeconde année de la guerre, une peſte affreuſe mit le comble aux calamités publiques. Le malheur aigrit les ames. On ſe déchaîna contre Périclès; on l'accuſa: le peuple injuſte & volage le condamna à une amende, & lui ôta le commandement. Mais on ſentit bientôt que, plus les maux ſe multiplioient, plus on avoit beſoin d'un tel homme. On lui demanda pardon, & on remit les affaires entre ſes mains. Il mourut peu de temps après de la peſte.

429. Mort de Périclès.

Le progrès des ſciences, des arts, du commerce & de la marine, fourniroit une ample matière à ſon éloge, ſi ſes vues, pour faire fleurir Athènes, n'avoient pas contribué à la corrompre. Ariſtide & Ci-

mon ſervirent mieux la patrie, en la rendant reſpectable par la modération & la juſtice. Ils lui auroient épargné les horreurs de la guerre du Péloponèſe, qui dura vingt-ſept ans, & qui fut toujours pleine d'atrocités.

Suite de la rivalité entre Sparte & Athènes.

La haine mutuelle de Sparte & d'Athènes paſſa toutes les bornes. Ces deux républiques firent mourir des ambaſſadeurs arrêtés en chemin. La première demanda même du ſecours aux Perſes, tant on craignoit peu de ſe déſhonorer pour ſatisfaire ſa paſſion. Cléon, vil harangueur, gouverna les Athéniens, & les remplit de la fougue dont il étoit animé. Après dix ans d'expéditions cruelles, on conclut une trêve de cinquante ans; mais ce ne fut qu'une fauſſe apparence de concorde. 421.

Alcibiade, ſon caractère.

Alcibiade, jeune Athénien de grande naiſſance, d'une beauté rare, d'un eſprit extraordinaire, excité à la vertu par les leçons du philoſophe Socrate, mais entraîné au vice par ſes penchants & par ſes flatteurs, aſpiroit au gouvernement de la république. Ses projets d'ambition étoient fondés ſur la guerre. Il travailloit à rallumer un feu mal éteint; & poſſédant l'art de manier l'eſprit du peuple, il devoit y réuſſir.

Comment il ſe dévouoit à la ſatyre.

Son libertinage l'expoſoit à la cenſure. Pour détourner l'attention des médiſants, il s'aviſa de faire couper la queue à un

beau chien qu'il avoit. Ce fut bientôt la nouvelle d'Athènes: on l'avertit que tout le monde le blâmoit d'avoir défiguré cet animal. *Tant mieux*, dit-il en riant, *je veux que les Athéniens parlent de mon chien, pour qu'ils ſe taiſent ſur ma conduite.* C'étoit bien connoître un peuple frivole.

Rallume la guerre du Péloponèſe.

Sparte & Athènes ſe plaignant de quelques infractions de la trève, Alcibiade ſaiſit l'occaſion de la faire rompre. Il en vint à bout, malgré Nicias, bon citoyen & général circonſpect. Cependant Nicias avoit un parti: les Athéniens ſe diviſoient entr'eux; l'oſtraciſme alloit décider la querelle. Hyperbolus, homme décrié, déclamoit contre l'un & l'autre, dans la vue de ſuccéder à leur pouvoir. Mais les deux factions ſe réunirent contre lui-même, & il fut banni. On renonça dès-lors à l'oſtraciſme, parce qu'il parut avili en tombant ſur Hyperbolus.

Fin de l'oſtraciſme.

Projet d'attaquer Syracuſe.

Ce n'étoit point aſſez pour Alcibiade d'armer Athènes contre Sparte. Son imagination trop ardente ſe repaiſſoit de chimères. Il médita la conquête de la Sicile, & il en fit adopter le projet, quelques raiſons que Nicias pût y oppoſer. La Sicile étoit peuplée de colonies grecques, parmi leſquelles Syracuſe tenoit le premier rang. Gélon, contemporain de Xerxès, avoit mérité le titre de roi dans cette ville fameuſe. Hiéron & Thraſybule, ſes deux

fils, régnèrent enſuite, mais n'imitèrent pas ſes vertus. Le dernier fut chaſſé comme un tyran. Syracuſe ayant ſecoué le joug, rétablit le gouvernement populaire dans le reſte de la Sicile. Elle eut enſuite des démêlés avec deux peuples voiſins, les Léontins & les Egiſtains. Ceux-ci implorèrent contre elle le ſocours d'Athènes. 416.

Alcibiade vient à bout de la faire réuſſir.

Nicias repréſenta inutilement qu'on ne pouvoit, ſans une folle témérité, s'engager dans cette guerre, tandis qu'on étoit environné d'ennemis. Les talents, les graces & les profuſions d'Alcibiade enchantoient le peuple & la jeuneſſe. Avec ces avantages, il l'emporta aiſément ſur ſon adverſaire. On réſolut de prendre les armes contre Syracuſe. On les chargea l'un & l'autre de l'expédition, en leur aſſociant un collegue nommé Lamachus. Les Athéniens avoient déjà eu l'idée de conquérir la Sicile; mais la prudence de Périclés, qui gouvernoit alors, les avoit détournés de ce deſſein.

415.

Les préparatifs ſe firent en diligence. L'armée alloit partir, quand un accident ſingulier remplit toute la ville de tumulte. Les ſtatues de Mercure ſe trouvèrent mutilées. C'étoit un ſacrilège capable de mettre en fureur les Athéniens. Peut-être les ennemis d'Alcibiade l'avoient-ils commis eux-mêmes pour le perdre. Ils ſaiſirent du

Il eſt accuſé.

moins l'occaſion, & l'accusèrent d'impiété.

Suites de ſon procès.

Loin de montrer de la foibleſſe, il demanda un prompt jugement. Comme les troupes le ſoutenoient, ſes accuſateurs auroient eu trop de peine à réuſſir. Ils ſuſpendirent donc l'affaire, ſous prétexte que l'embarquement ne pouvoit ſe différer. La flotte partit ; mais à peine fut-on en Sicile, qu'Alcibiade reçut ordre de revenir, pour être jugé ſur l'accuſation. Ses ennemis avoient ſi bien cabalé en ſon abſence, que le peuple, ſuperſtitieux, ne voyoit plus guere en lui qu'un impie, & oublioit les talents qui pouvoient le rendre néceſſaire. Il craignit d'être la victime de cette cabale ; il s'échappa des mains de ceux qui le conduiſoient ; il s'enfuit à Sparte ; il y jura une haine mortelle à ſa patrie : il affecta de ſe plier aux mœurs des Spartiates, & gagna ainſi leur confiance. Les Athéniens le condamnent à mort par contumace, le livrent aux malédictions des prêtres. A la nouvelle de ſa ſentence, il s'écrie : *Je leur ferai bien voir que je vis encore.*

Evénement du ſiège de Syracuſe.

Quelque téméraire que fût Alcibiade, ſon courage & ſon génie auroient pu procurer de grandes reſſources dans l'expédition de Sicile. Les incertitudes & la timide lenteur de Nicias augmentèrent les difficultés. En déſapprouvant tout haut cette guerre, il décourageoit les troupes.

Cependant le ſiège de Syracuſe fut pouſſé avec vigueur. Les Syracuſains, amollis par les richeſſes, auroient ſuccombé, ſi les ſecours qu'ils demandoient à Sparte & à Corinthe, & qu'Alcibiade ſollicita vivement pour eux, ne fuſſent arrivés à propos. Deux mille Athéniens périrent dans un combat nocturne, haſardé contre le ſentiment de Nicias. Les maladies, le découragement, le danger même d'Athènes, que bloquoient les Spartiates, tout inſpira le déſir de lever le ſiège.

413. Défaite des Athéniens.

On pouvoit ſe retirer ſans perte, lorſque les ennemis y penſoient le moins. Une éclipſe de lune épouvanta, & fit différer le départ, tant Nicias étoit ſuperſtitieux & ignorant, en comparaiſon de Périclès. Les Syracuſains eurent le temps de ſe préparer au combat; &, avec le ſecours des Spartiates, commandés par Gylippe, ils défirent les Athéniens ſur mer & ſur terre: les généraux ſe rendirent priſonniers, après d'inutiles efforts de courage. Ils furent mis à mort, & le triomphe de Syracuſe fut ſouillé par d'affreuſes barbaries. On verra dans l'hiſtoire romaine la ſuite des révolutions de Sicile.

CHAPITRE XI.

Suite de la guerre du Péloponèſe. Reddition d'Athènes.

Effet que produit à Athènes le mauvais ſuccès de la guerre de Syracuſe.

L'ESPÉRANCE de conquérir Syracuſe enivroit encore le peuple d'Athènes, au point qu'il condamna à mort, comme un exécrable impoſteur, le premier qui apporta la nouvelle du déſaſtre. La conſternation ſuccéda bientôt à cette eſpérance. Le danger étoit d'autant plus terrible, que les Spartiates, par le conſeil d'Alcibiade, avoient fortifié Décélie proche d'Athènes. Sans la lenteur ordinaire du gouvernement de Sparte, on devoit être accablé par un coup de main. On eut le temps de reſpirer, de ſe reconnoître. Le peuple abandonna les affaires à un conſeil de vieillards. Un décret permit d'employer enfin un tréſor, auquel il étoit défendu de toucher depuis le commencement de la guerre. Cette reſſource ſervit à rétablir les finances & la marine autant qu'il étoit poſſible. Mais on avoit encore tout à craindre.

Intrigues d'Alcibiade contre ſa patrie. 412.

Preſque tous les alliés d'Athènes étoient devenus ſes ennemis. Alcibiade les armoit contre elle par ſes intrigues. Heureuſement il ne conſerva point dans Sparte le crédit qui le rendoit redoutable à ſa patrie. Sous

de faux dehors de vertu, il avoit débauché la femme du roi Agis: il excitoit d'ailleurs la jalouſie des principaux citoyens. De tels motifs de reſſentiment firent oublier ſes ſervices. Tandis qu'il travailloit en Ionie pour les Spartiates, ils y envoyèrent un ordre pour le faire mourir.

Alcibiade refugié chez les Perſes.

Averti de cette perfide réſolution, Alcibiade ſe réfugia auprès de Tiſſapherne, ſatrape ou gouverneur de Sardes, qu'il avoit engagé, depuis peu, à ſe déclarer contre Athènes. Il gagna bientôt la confiance des Perſes, dont les mœurs étoient conformes à ſes penchants, & dont les précédentes diſgraces donnoient du poids à ſes conſeils. Il détermina Tiſſapherne à entretenir la diviſion parmi les Grecs, afin qu'un des partis ne pût dominer par la ruine de l'autre. C'étoit la politique la plus adroite & la plus ſûre.

Alcibiade rappellé par les Athéniens.

En même-temps les diſſentions déchiroient Athènes. On y changea le gouvernement. On confia toute l'autorité à quatre cents citoyens. Ils caſsèrent le ſénat, il méprisèrent les loix, ils ſe firent déteſter par leur tyrannie. L'armée étoit à Samos. Elle refuſe de conſentir à ce changement funeſte, rappelle Alcibiade, le met à la tête des généraux, le preſſe d'exterminer les tyrans. Alcibiade ſe fait un plaiſir de commander encore aux Athéniens; mais il commence par com

Avant J. C. 407.

battre les Spartiates & leurs alliés : il reprend l'empire de la mer, & ſe prépare ainſi glorieuſement au retour dans ſa patrie. Pendant qu'il ſe ſignaloit de la ſorte, on décerna ſon rappel ; on chaſſa les quatre cents oppreſſeurs.

Sa réception & ſa conduite à Athènes.

Cet homme extraordinaire, qui auroit pu faire tant de bien, & qui avoit fait tant de mal, fut reçu avec des tranſports de joie. Athènes ſe reprocha de l'avoir perſécuté. Elle ordonna aux prêtres de lever les anathêmes lancés contre lui. La prêtreſſe Theano avoit refuſé ſon miniſtere à la haine, en diſant : *Je ſuis prêtreſſe pour bénir & non pour maudire.* On dut célébrer alors ce trait de ſageſſe. Alcibiade redevint l'idole du peuple. Sa politique artificieuſe prit un maſque de religion, pour effacer juſqu'au ſouvenir de l'impiété dont on l'accuſoit. Il célébra pompeuſement les myſteres de Cérès. Mais comment ſe garantir de la légèreté des Athéniens ?

Revers des Athéniens.

Excités par un mépriſable harangueur, ils rejettèrent des propoſitions de paix que firent les Spartiates. Cette imprudence attira de nouveaux malheurs. Lyſandre, général de Sparte, demanda du ſecours aux Perſes, & en obtint des ſommes pour augmenter la paie de ſes matelots. Il attira ſur ſa flotte une partie de ceux d'Athènes. Tandis qu' Alcibiade cherchoit de l'argent en Ionie, Antiochus, qui commandoit en

408.

ſon abſence, fut battu. Les Athéniens, comptant ſur des victoires rapides, irrités de cet échec, déposèrent Alcibiade, & mirent à ſa place dix généraux.

407. Bataille des Arginuſes.

D'un autre côté, Sparte rappella Lyſandre, dont elle craignoit l'ambition. Callicratidas, ſon ſucceſſeur, homme vertueux & intrépide, eut d'abord de grands ſuccès. Mais Athènes équippa en peu de temps cent dix galères, pour ſecourir un de ſes généraux, Conon, qui étoit aſſiégé dans le port de Mitylène. Le Spartiate ſe crut obligé de combattre des forces très-ſupérieures aux ſiennes. Il fut vaincu & tué à la bataille des Arginuſes. La flotte des alliés y eſſuya une perte immenſe.

406.

Injuſtice des Athéniens après leur victoire.

Après cette victoire, les Athéniens ſe déſhonorèrent par la plus étrange injuſtice. Les généraux avoient deſtiné cinquante galères au ſoin d'enlever les morts, & de leur rendre les derniers devoirs. Une tempête empêcha l'exécution de leurs ordres. Le peuple, aveuglé par la ſuperſtition, faiſant dépendre de la ſépulture le bonheur de l'autre vie, crut que les morts demandoient vengeance. Six des généraux furent accuſés, furent condamnés au ſupplice, furent exécutés pour un crime imaginaire, au lieu d'être récompenſés pour un ſervice mémorable. C'eſt ainſi que des préjugés ſuperſtitieux peuvent étouffer tout ſentiment, & anéantir toute raiſon.

Vaincus près d'Egos-Potamos.

Sparte rendit le commandement à Lyſandre, parce que les alliés le demandoient, & que ſes talents pouvoient réparer le déſaſtre des Arginuſes. Il prit Lampſaque, ſur les côtes de l'Helleſpont. Les Athéniens le ſuivent promptement, & lui préſentent la bataille. Il la refuſe pluſieurs jours de ſuite : il cherche à exciter leur confiance, afin de les attirer dans un piége. Comme ils n'avoient près delà, ni ville, ni port, la ſécurité pouvoit les perdre. Ils s'accoutumèrent à débarquer le ſoir, après avoir inſulté l'ennemi tout le jour. Alcibiade, retiré en Thrace, vint les avertir du danger qui les menaçoit, & ne fut
405. point écouté. Enfin Lyſandre ſaiſit un moment où ils étoient diſperſés, tomba ſur leur flotte près d'Egos-Potamos, s'en rendit maître, tailla leur armée en pièces, & fit trois mille priſonniers.

Maſſacre des priſonniers.

On les dévoua au maſſacre. Philoclès, un des généraux Athéniens, avoit eu la même cruauté pour des priſonniers Spartiates. Lyſandre lui demandant de quelle peine il ſe croyoit digne : *Tu es vainqueur*, répondit-il, *uſe de tes droits ; traite-nous comme nous t'aurions traité ſi nous avions été vainqueurs*. Qu'on juge par-là de l'atrocité de cette guerre, & des traitements à quoi l'on s'expoſe quand on manque de juſtice & d'humanité.

Bientôt après la défaite de ſes troupes

Athènes eſt aſſiégée par mer & par terre. Athéniens aſſiégés.
Ces républicains ſi orgueilleux, abattus par l'infortune, paroiſſent auſſi lâches qu'ils s'étoient montrés téméraires. Sans ſe défendre, ils offrent de tout céder, pourvu qu'on leur laiſſe la ville & le port. On délibere à Sparte ſur leurs propoſitions. Les Corinthiens & les Thébains vouloient qu' Athènes fût détruite ; les Spartiates ſe ſouvinrent alors des ſervices qu'elle avoit rendus aux Grecs, & voulurent qu'on y eût égard.

On fit avec les Athéniens un traité, dont voici les conditions : Que les fortifications du Pirée ſeroient détruites, avec le mur qui joignoit ce port à la ville ; que les Athéniens lirveroient toutes leurs galères, excepté douze ; qu'ils abandonneroient toutes les places dont ils s'étoient emparés ; qu'ils rappelleroient les bannis ; enfin, qu'ils feroient la guerre ſous les ordres des Spartiates. Ainſi fut terminée, au bout de vingt-ſept ans, la guerre du Péloponèſe. L'ambition en avoit été la cauſe ; la haine y joignit toutes ſes fureurs ; la Grèce y perdit tous les avantages que l'union avoit auparavant procurés.

404. Traité qui mit fin à la guerre du Péloponèſe.

CHAPITRE XII.

Corruption de Sparte. Délivrance d'Athènes. Procès de Socrate.

Conduite de Lyſandre après ſa victoire.

L'AMBITIEUX Lyſandre vouloit dominer par-tout. Après ſa victoire navale, il avoit ſoumis pluſieurs villes à des magiſtrats dont il pouvoit diſpoſer. Il changea auſſi le gouvernement d'Athènes; & trente archontes, qu'il y créa, furent des tyrans cruels & inexorables. Il corrompit les mœurs de Sparte, en y introduiſant les richeſſes. Gylippe même, célèbre par la délivrance de Syracuſe, fut tenté de dérober une partie de cet argent étranger: convaincu d'un vol ſi infâme, il s'enfuit pour éviter le ſupplice.

Etat d'Athènes.

Sparte du moins étoit encore libre, tandis qu'Athènes gémiſſoit dans l'oppreſſion. Ses trente tyrans, ſelon l'hiſtorien Xénophon, firent mourir en huit mois de paix plus de citoyens, que les ennemis n'en avoient tué en trente ans de guerre. Cette exagération prouve aſſez la grandeur du mal. Alcibiade, quoique exilé, entreprit de délivrer ſa patrie. Il partit pour la cour de Perſe, où il ſe propoſoit de négocier en ſa faveur. Les Spartiates, craignant ſes intrigues, engagèrent le ſatrape Pharnabaze à ordonner qu'on l'aſſaſſinât.

Des ſatellites vinrent aſſiéger ſa maiſon. N'oſant y entrer, ils y mettent le feu. Alcibiade ſort l'épée à la main, les repouſſe, eſt accablé des traits qu'ils lui lancent en fuyant, & meurt couvert de bleſſures. La Grèce n'auroit pas eu de plus grand homme, s'il avoit ſu modérer ſes paſſions, & conſacrer ſes talents à la vertu. Fin d'Alcibiade. Avant J. C. 404.

Athènes trouva un autre vengeur dans Thraſybule. Il ſe mit à la tête des fugitifs, vint attaquer les tyrans, & les chaſſa. Les Spartiates s'efforcèrent en vain de les rétablir. On devoit craindre que cette révolution ne coutât beaucoup de ſang, parce qu'il reſtoit dans la ville beaucoup de coupables: mais un acte d'amniſtie abolit le ſouvenir du paſſé, & augmenta la gloire de Thraſybule. Thraſybule. 403.

Les malheurs & l'expérience ne rendoient pas les Athéniens plus ſages. Le fameux procès de Socrate les couvrit bientôt de honte, en mettant le comble à leurs injuſtices. Socrate étoit le modèle de la véritable philoſophie, qui éclaire l'eſprit pour rendre le cœur vertueux. Il pratiquoit parfaitement tous les devoirs. Bon mari avec une femme acariâtre, brave guerrier dans les armées, citoyen zèlé & incorruptible dans les affaires, pauvre & déſintéreſſé, ami de tous les gens de bien, ſe dévouant à l'inſtruction de la jeuneſſe pour Socrate.

former des ſages, il méritoit la reconnoiſſance & le reſpect de ſa patrie. Mais il mépriſoit les ſophiſtes, qu jugeoient de tout ſans rien ſavoir, & qui débitoient de vaines paroles pour la ſcience : les ſophiſtes furent donc ſes ennemis. En ſe conformant à la religion grecque, il donnoit à ſes diſciples des idées ſublimes de Dieu, propres à décrier les fables de la mythologie. Les ſuperſtitieux & les hypocrites furent donc ſes ennemis. Les uns & les autres conjurèrent ſa perte. Ils pouvoient armer contre lui la ſuperſtition populaire ; moyen odieux, que les méchants ne rougiſſoient pas d'employer contre la vertu.

Ses ennemis.

Deux hommes infames, Anytus & Mélitus, devinrent les chefs du complot. Ariſtophane, qui n'épargnoit rien dans ſes comédies ſatyriques, irrité de ce que Socrate n'approuvoit point ſa licence, lui porta le premier coup en le jouant ſur le théatre. Ce philoſophe aſſiſta tranquillement à la repréſentation de la comédie des *Nuées*, où on le déchiroit par le ridicule. *Je m'imagine*, dit-il, *être à un feſtin où j'amuſe tout le monde.*

Enſuite Mélitus ſe porta ouvertement pour accuſateur : il l'accuſa de corrompre ja jeuneſſe, & d'introduire de nouvelles divinités, ou plûtot de ne pas reconnoître les dieux. Socrate ſe juſtifia par le ſimple expoſé de ſa conduite. On le condamna

Circonſtances de ſon procès.

néanmoins. Il pouvoit choiſir pour peine une amende. Ses amis offroient de la payer. Mais il refuſa, de peur de paroître s'avouer coupable : il dit même au peuple qu'il croyoit avoir mérité plutôt d'être nourri aux dépens de l'état. Cette fierté de l'innocence irrite ſes juges. On le condamne à boire la ciguë ; c'étoit la peine de mort. Il dit ſans s'émouvoir : *Je vais mourir ; la nature m'y avoit condamné dès ma naiſſance ; la vérité condamnera bientôt mes accuſateurs à l'infamie.*

Ses amis voulant le tirer de priſon, & l'invitant à prendre la fuite, il répondit que ce ſeroit outrager les loix. Le jour du ſupplice, il s'entretint avec eux ſur l'immortalité de l'ame, vérité ſi conſolante pour la vertu. Il but enfin la ciguë qui devoit lui ôter la vie, comme ſi elle n'eût été qu'un remède ſalutaire. Après ſa mort, les Athéniens ouvrirent les yeux, déteſtèrent leur propre injuſtice, honorèrent la mémoire de ce grand homme, punirent ſévérement ſes accuſateurs. L'accuſation & le jugement étoient d'autant plus abominables, qu'on permettoit aux Poëtes de jouer les dieux ſur la ſcène. Sa mort.

Les trente tyrans avoient épargné Socrate, quoiqu'il ſe déclarât hautement contre eux. Ce fut peu après leur expulſion, que la ſentence du peuple le fit mourir. Les philoſophes ſe multiplièrent 400.

cependant plus que jamais. Ils ſe diviſèrent en pluſieurs ſectes ; ils inventèrent toutes ſortes d'opinions, oppoſées les unes aux autres. Mais on ne vit plus de Socrate, qui eût la modeſtie d'avouer ſon ignorance, & qui ne cherchât dans ſes travaux que la vérité & la vertu.

Expédition des Grecs en Aſie.

Les Grecs firent en ce temps là une expédition célèbre. La cour de Perſe étoit ſujette à de fréquentes révolutions, parce que le pouvoir du prince y tenoit lieu de loix. Des frères avoient tué, avoient détrôné leurs frères. Artaxerxès Mnémon régnoit alors. Son frère Cyrus, qui commandoit dans l'Aſie mineure, entreprit de le détrôner. Il engagea dans ſon parti les Spartiates, dont il s'étoit montré le protecteur : treize mille Grecs le joignirent, ſans ſavoir ce qu'il vouloit faire d'eux.

Retraite des dix mille.

401.

Il les conduit vers Babylone, Artaxerxès s'avance avec une armée innombrable. Cyrus eſt tué dans le combat ; mais les Grecs, par leur courage & leur diſcipline, bravent cette multitude d'ennemis, & déclarent qu'ils mourront plutôt que de rendre les armes. Sans ceſſe attaqués dans leur retraite, toujours victorieux, ils reviennent par l'Helleſpont, au nombrs de dix mille, après avoir traverſé de la ſorte cinq à ſix cents lieues de pays. Xénophon, qui les commandoit à la fin de la retraite,

en a écrit les détails. Il loue beaucoup le jeune Cyrus. Quelque mérite qu'eût ce prince, on ne peut que blâmer ſon ambition, & condamner ſon entrepriſe.

CHAPITRE XIII.

Agéſilas en Aſie. Traité honteux avec les Perſes. République de Thèbes.

LA retraite glorieuſe des dix mille ranima parmi les Grecs l'ardeur des combats. Leurs colonies aſiatiques étoient en danger, parce qu'elles avoient eu part à la révolte de Cyrus. Ils prirent les armes pour les défendre, & pour humilier encore les Perſes. Agéſilas, roi de Sparte, fut chargé du commandement. Suite de cette retraite. Avant J. C. 397.

C'étoit un véritable héros, conſervant les anciennes mœurs de la patrie, ſoumis aux loix, d'autant plus reſpecté des citoyens qu'il ſavoit gagner les cœurs. Il demanda trente capitaines pour compoſer ſon conſeil. En peu de temps il remplit l'Aſie de la terreur de ſes armes. Les officiers du grand roi ouvrirent une négociation. Dans les conférences, il ſe montra inſenſible aux menaces & aux promeſſes; il triompha en quelque ſorte de leur faſte, par ſon héroïque ſimplicité. Agéſilas.

Déjà il ſe propoſoit de pénétrer dans

Ligue contre Sparte.

l'intérieur de l'empire. Mais les intrigues & l'or des Perſes avoient excité contre Sparte une ligue dangereuſe. Thèbes, Argos, Corinthe, Athènes, ſe ſouleverent, & ne voulurent plus obéir. Lyſandre, qui commandoit ſur l'Helleſpont, accourut pour étouffer cette ligue ; il fut tué dans un combat inégal. Toujours ambitieux, quoique pauvre, il avoit formé un complot contre Agéſilas. Ainſi il méritoit peu de regrets.

Mort de Lyſandre.

394.

Agéſilas rappelé d'Aſie.

On ſentit alors que le retour d'Agéſilas étoit néceſſaire. Les Ephores lui envoient ordre de revenir. Il revient ſans héſiter, ſacrifiant les plus belles eſpérances de victoire. *Je ſais*, dit-il, *qu'on ne mérite de commander, que lorſqu'on ſe laiſſe gouverner par les loix.* Il conduit les troupes en Béotie. Prêt à livrer la bataille, il apprend qu'une flotte ennemie vient de diſſiper celle de Sparte. Il diſſimule cette nouvelle ; il fait un ſacrifice d'actions de graces, comme ſi l'ennemi eût été vaincu. Après avoir encouragé ainſi ſes ſoldats, il attaque les Thébains à Coronée ; il eſt bleſſé, & remporte cependant la victoire.

394.

387.

Traité honteux de Sparte avec les Perſes.

Mais Conon, général athénien, ravagea les côtes de Laconie ; releva enſuite les murs d'Athènes, avec des ſecours d'argent fournis par les Perſes. Sparte ne craignoit rien tant que de voir ſon ancienne rivale reprendre des forces. Elle craignit moins de ſe déſhonorer en faiſant avec les

Perſes un traité honteux: Antalcide, ennemi d'Agéſilas, en fut le négociateur. La principale condition de la paix, fut que les villes grecques de l'Aſie mineure, demeureroient ſous la domination du grand roi. Les diviſions de la Grèce lui devinrent donc auſſi funeſtes, que l'amour de la liberté & de la gloire lui avoit été autrefois avantageux. Ce traité eſt de l'an 387 avant Jéſus-Chriſt, 107 après la bataille de Marathon. 387.

Sparte recouvra ſon empire ſur la Grèce, mais l'exerça tyranniquement. Phébidas, un de ſes généraux, conduiſoit des troupes pour ſubjuguer les Olynthiens en Thrace. Il campa en chemin près de Thèbes, où deux factions mettoient la diſcorde. Un des chefs l'ayant engagé à le ſeconder, il s'empara par ſurpriſe de la citadelle. Cette violence étoit horrible en pleine paix. Cependant lorſqu'on s'en plaignit à Sparte, Agéſilas dit ſimplement qu'il falloit examiner ſi la choſe étoit utile. Ce grand homme aimoit trop la guerre, & ſuivoit de fauſſes maximes républicaines, en ſuppoſant que tout ce qui paroît utile eſt permis. Le jugement des Spartiates fut bien étrange. Ils condamnèrent Phébidas à une amende; mais ils décidèrent que l'on mettroit garniſon dans la citadelle de Thèbes. Sparte s'empare de Thèbes. 382.

Quatre cents Thébains qui s'étoient réfugiés à Athènes, furent bannis par un dé-

Thèbes délivrée par Pélopidas.

cret. Pélopidas, l'un d'eux, diſtingué par ſon mérite comme par ſa naiſſance, entreprit, quoique fort jeune, de tirer ſa patrie d'oppreſſion. Il s'y ménagea des intelligences ; il y entra ſecrétement avec onze braves. Les magiſtrats oppreſſeurs ſont maſſacrés ; on invite le peuple à être libre. Une armée athénienne arrive bientôt avec
380. tous les bannis ; la citadelle eſt aſſiégée, & les Spartiates ſont forcés à la rendre.

Faute des magiſtrats Thébains.

Si les magiſtrats Thébains avoient eu plus de vigilance, ils auroient évité ce malheur. Dans un feſtin, où ils étoient raſſemblés, un d'eux reçut une lettre, par laquelle on lui donnoit avis du complot. Il refuſa de l'ouvrir, en diſant : *A demain les affaires ſérieuſes.* Le coup fut porté, tandis qu'on oublioit les affaires pour les plaiſirs.

Services qu'Epaminondas rend à ſa patrie.

L'illuſtre Epaminondas, pauvre malgré ſa nobleſſe, philoſophe paiſible malgré ſes talents, avoit été laiſſé dans la ville par les tyrans, comme un citoyen incapable de leur nuire. Il contribua beaucoup au ſuccès en ſe joignant à Pélopidas. Tous deux, unis par le zèle & par l'amitié, ils firent la gloire & le bonheur de Thèbes. Les Athéniens, avec leur légéreté naturelle, abandonnèrent bientôt cette république. Mais un général de Sparte ayant voulu s'emparer de leur port, ils renouèrent une alliance dont ils ſentirent le beſoin.

Agéſilas fut envoyé en Béotie. Appeſanti par la vieilleſſe, il ſe contenta d'une guerre d'eſcarmouches, moins propre à ſoumettre les Thébains qu'à les aguerrir. Il revint couvert de bleſſures. *Vous voilà bien payé*, lui dit Antalcide, *d'avoir enſeigné aux Thébains l'art de la guerre, qu'ils ne vouloient, ni ne pouvoient apprendre avant vous.* En effet, ils ſe ſignalèrent dans le combat de Tégyre, où Pélopidas ſe fit jour à travers l'armée ennemie, trois fois plus nombreuſe que la ſienne. Agéſilas en Béotie.

Cependant la Grèce, laſſée de ſes diviſions, déſiroit une paix générale. On ouvrit des conférences à Sparte. Epaminondas y ſoutint fiérement l'indépendance de ſa patrie. Agéſilas, trop aigre contre les Thébains, effaça leur nom du traité qu'on alloit conclure. Les autres Grecs le ſignèrent par crainte. Un terrible orage alloit fondre ſur Thèbes, lorſqu'elle commençoit à reſpirer. Ligue contre Thèbes.

CHAPITRE XIV.

Succès des Thébains juſqu'à la mort d'Epaminondas.

IL ſemble que Thèbes devoit être anéantie. Les Spartiates venoient l'attaquer, & le reſte de la Grèce avec eux. Mais deux Suite de la guerre de Thèbes.

hommes, tels qu'Epaminondas & Pélopidas, ſuffiſent à un peuple animé par le patriotiſme. Le premier fut nommé général; le ſecond, n'étant plus en charge, commandoit le *bataillon ſacré*, compoſé de trois cents jeunes guerriers, qui s'engageoient par ſerment a ſe défendre juſqu'à la mort. Quand il ſortit de ſa maiſon, ſa femme, les larmes aux yeux, le ſupplia de ſe conſerver. *C'eſt ce qu'il faut recommander aux jeunes gens*, répondit-il; *mais il ne faut recommander aux chefs que de conſerver les autres.*

Sentiment d'Epaminondas ſur les augures.

Au moment qu'Epaminondas ſe mit en marche, on vint lui annoncer que les augures étoient ſiniſtres. Sa réponſe fut ce vers d'Homère: *Defendre la patrie eſt le meilleur préſage.* Cependant, pour prévenir les effets de la ſuperſtition, il fit ſuppoſer des augures favorables, qui inſpirèrent aux ſoldats une vive confiance. Un grand homme peut profiter des erreurs vulgaires, pour l'avantage même du peuple, dont elles ſont ſouvent le malheur.

Avant J. C. 371. Bataille de Leuctres.

La bataille de Leuctres fut déciſive. Avec ſix mille quatre cents hommes ſeulement, Epaminondas crut devoir attaquer les ennemis, quoiqu'ils euſſent près de vingt-ſix mille combattants. Il ſavoit que les alliés de Sparte murmuroient contre elle; il voyoit dans les Thébains tout ce que l'amour de la liberté & l'horreur de la ty-

rannie donnent de courage ; ce qui auroit été en d'autres temps plus que téméraire, ne l'étoit point dans de telles circonſtances. Enfin, il fit de ſi belles diſpoſitions, & fut ſi bien ſecondé, qu'il remporta une victoire complète. Jamais les Spartiates ne perdirente tant de monde. Leur roi Cléombrote, & quatorze cents citoyens, reſtèrent ſur le champ de bataille.

Comment on reçut cette nouvelle à Sparte.

On célébroit à Sparte des jeux, quand cette nouvelle y arriva. Les Ephores ne permirent pas de les interrompre. Ils envoyèrent dans les maiſons la liſte des morts. On vît les femmes, dont les maris ou les fils avoient péri glorieuſement, en témoigner leur joie, tandis que les autres ne pouvoient ſe conſoler de ce que les leurs avoient pris la fuite. On ſuſpendit la peine d'infamie que les fuyards devoient encourir ; ſans quoi on auroit manqué de défenſeurs. *Il faut*, dit Agéſilas, *laiſſer dormir les loix pour un jour, & leur rendre enſuite toute leur force.* Sparte, en cette occaſion, ſe montra digne de ſon ancienne renommée.

Suites de cette victoire.

Comme une partie des alliés ſe détachoit de la ligue, les Thébains pénétrèrent en Laconie, et y portèrent le ravage. Sparte n'avoit point de fortifications. Agéſilas, s'y tint enfermé pour la défendre ; mais Epaminondas l'auroit probablement forcée, s'il l'eût entrepris. Ne voulant pas détruire une

ville ſi célèbre, il ſe contenta d'affranchir les Meſſéniens qu'elle opprimoit, & il ſe retira couvert de gloire.

Epaminondas accuſé.

Pour cette expédition du Péloponèſe, il avoit gardé le commandement quatre mois au-delà du terme preſcrit, parce que le bien public l'exigeoit. On en fit à ſon retour un ſujet d'accuſation capitale. Il ſe défendit lui-même, en diſant qu'il accepteroit volontiers la mort, ſi on vouloit lui laiſſer toute la gloire de ſes dernières actions, & déclarer qu'il les avoit faites ſans l'aveu de la république. On l'admira, au lieu de la condamner. Sa ſoumiſſion aux loix le rendoit encore plus reſpectable que la victoire. Ses ennemis lui firent donner, comme par inſulte, un petit emploi indigne de lui. Il s'en acquitta très-ſoigneuſement. *Les charges honorent les citoyens*, diſoit-il ; *mais les citoyens peuvent auſſi honorer les charges*.

Négociations avec les Perſes.

Athènes & pluſieurs autres peuples, ſe liguèrent de nouveau avec Sparte, contre une république, dont les ſuccès excitoient leur jalouſie. Les alliés s'adreſsèrent même aux Perſes, pour en obtenir du ſecours. Thèbes députa de ſon côté Pélopidas, qui ſe concilia l'eſtima d'Artaxerxès, & lui perſuada ſans peine de favoriſer ſa patrie, plutôt que Sparte & Athènes ſi long-temps ennemies des Perſes.

Il fut employé enſuite contre Alexan-

dre, tyran de Pheres en Theſſalie. Après l'avoir réduit à prendre la fuite, il ſe laiſſa malheureuſement ſurprendre. Tout priſonnier qu'il étoit, il menaça le tyran de le punir. Le tyran demanda pourquoi il cherchoit ainſi la mort? *C'eſt*, répondit Pélopidas, *afin que tu périſſes plutôt, en méritant davantage la haine des dieux & des hommes.* Délivré par Epaminondas, & trop impatient de ſe venger, il s'expoſa imprudemment dans une action, pour tuer Alexandre de ſa propre main. Il expira de ſes bleſſures, tandis que ſes troupes remportoient la victoire. On voit que la prudence ne régloit pas toujours ſa valeur; défaut d'autant plus conſidérable, que ſa tête étoit plus précieuſe à l'état. Mort de Pélopidas. 364.

La guerre s'étant rallumée entre les Thébains & leurs rivaux, Epaminondas fait encore une tentative contre Sparte. Il eſt obligé de revenir ſur ſes pas, de peur d'être inveſti par deux armées. Les ennemis le ſuivent de près. On en vient aux mains. Il déploie à la bataille de Mantinée toute la ſcience militaire & tout le courage d'un héros; mais il reçoit une bleſſure mortelle dans la poitrine. Les médecins annoncent qu'il doit mourir, quand on tirera le javelot dont il eſt percé. Alors il s'informe du ſuccès de la bataille, & de ce que ſont devenues ſes armes. On lui montre ſon bouclier; on lui apprend 363. Bataille de Mantinée.

que les Thébains ſont vainqueurs. Il ne penſe plus qu'à conſoler ſes amis : *Ne regardez pas ce jour comme le dernier de ma vie*, leur dit-il ; *c'eſt plutôt le commencement de mon bonheur & le comble de ma gloire. Je laiſſe Thèbes triomphante, Sparte humiliée, & la Grèce libre.* Comme on regrettoit qu'il n'eût point d'enfants, il ajoute que Leuctres & Mantinée lui en tiennent lieu, & ne laiſſeront pas périr ſon nom. Enfin il arrache lui-même le javelot ; il expire ſur le champ.

Mérite d'Epaminondas.

Cicéron mettoit Epaminondas à la tête des grandes hommes de la Grèce. Ses qualités héroïques furent en effet rehauſſées par tous les genres de mérite. La vertu en étoit la baſe. Il n'ambitionnoit que le bien de ſa patrie. Il conſerva les ſentiments de la piété filiale au milieu de ſes trophées ; & après la bataille de Leuctres, il ſe félicita ſur-tout de la joie qu'en auroient ſes parents. Modeſta avec la ſcience, *perſonne*, diſoit on, *ne ſavoit plus que lui, & ne parloit moins.* Il pouvoit s'enrichir, & fut toujours pauvre. Un de ſes amis ayant beſoin d'un talent, il l'envoya chez un autre citoyen de lui demander de ſa part. Celui-ci vint en ſavoir la raiſon : *C'eſt que vous êtes riche*, lui dit Epaminondas, *& que cet honnête homme eſt dans le beſoin.*

Thèbes, qui venoit de jouer un ſi grand

rôle, par le moyen de Pélopidas & d'Epaminondas, retomba dans l'obſcurité dès qu'elle les eut perdus l'un & l'autre. Les Thébains conſervèrent leur réputation de peuple ſtupide. On l'attribue à l'air épais de la Béotie, où cependant le poëte Pindare & l'hiſtorien philoſophe Plutarque ont pris naiſſance. Quoiqu'il y ait des climats peu favorables au génie, il n'y en a donc aucun qui ne puiſſe être illuſtré par quelques grands hommes.

Obſcurité dans laquelle ſe trouve Thèbes.

La bataille de Mantinée inſpira aux Grecs le déſir de la concorde, qu'ils auroient dû ne jamais rompre. Ils ſe réunirent pour que chaque ville conſervât ſa liberté. Sparte, voulant opprimer les Meſſéniens, n'entra point dans cette paix générale. Elle envoya du ſecours aux Egyptiens révoltés contre le roi de Perſe. Le vieux Agéſilas conduiſit les troupes, & mourut en revenant d'une expédition fort inutile. Trop paſſionné pour la guerre, il avoit du moins les anciennes vertus de ſa patrie. Voici une belle parole de lui, au ſujet du roi de Perſe. *Ce roi que vous appelez grand, peut-il l'être plus que moi, à moins qu'il ne ſoit plus juſte?*

Suite de la bataille de Mantinée.

Fin d'Agéſilas. 361.

L'hiſtoire de la Grèce n'offre plus rien d'intéreſſant juſqu'au règne de Philippe de Macédoine. Sparte languit; Thèbes ſe fait oublier; Athènes s'affoiblit tous les jours. Pluſieurs villes ſe révoltent contre elle. Les factions la déchirent au-dedans. Ses ora-

Décadence des Grecs.

teurs entraînent le peuple au gré de leurs caprices. La violence même y prend la place des loix. Iphicrate, un des meilleurs généraux, ſe voyant accuſé, arme une troupe des jeunes gens, & ſe fait abſoudre à la vue de leurs poignards: *Je ſerois bien fou*, dit-il inſolemment, *de combattre pour les Athéniens, & de ne pas combattre pour moi-même.* Tout eſt perdu, lorſque les paſſions n'ont plus de frein.

CHAPITRE XV.

Commencement du règne de Philippe, roi de Macédoine.

Du royaume de Macédoine.

QUOIQUE les rois de Macédoine prétendiſſent deſcendre d'Hercule, les Grecs ne les regardoient point comme de leur nation, & les traitoient de barbares ainſi que les Perſes. Depuis plus de quatre cents ans que ce royaume ſubſiſtoit, il avoit preſque toujours eu beſoin de la protection de Sparte ou d'Athènes. Mais le temps étoit venu qu'il devoit l'emporter ſur elles, & étendre au loin ſa puiſſance.

Comment Philippe devint roi. Avant J. C. 375.

Après la mort du roi Aminthas, ſes fils ſe diſputèrent le trône de Macédoine. Leurs diſcordes pouvoient le renverſer. Pélopidas étoit alors employé par les Thébains contre le tyran de Pheres. On eut recours à lui pour terminer ce différend.

Il rétablit le calme ; il ſe fit donner pluſieurs otages de la première nobleſſe, entr'autres Philippe, un des frères du roi Perdiccas, & il les envoya aux Thébains. Perdiccas, étant mort, deux concurrents voulurent lui ſuccéder, à la place de ſon fils encore enfant. Alors Philippe, âgé de vingt-quatre ans, formé par les leçons d'Epaminondas, s'enfuit de Thèbes, arriva en Macédoine, ſe mit en poſſeſſion du gouvernement, comme tuteur de ſon neveu. Quelque temps après il fut proclamé roi, parce que les Macédoniens avoient beſoin d'un homme, non d'un enfant, pour rétablir leurs affaires. 369.

Comment il forma ſes troupes.

Philippe ne fut pas plutôt le maître, qu'il médita de grands deſſeins. L'eſſentiel pour lui étoit d'avoir d'excellentes troupes. Un de ſes premiers ſoins fut de les diſcipliner. Il inventa la phalange qui devint ſi redoutable. C'étoit un corps de ſix à ſept milles hommes, ſur ſeize de profondeur, armés de piques, dont les dernières débordoient celles de la première ligne, pour former toutes enſemble un front impénétrable & terrible. Il traitoit les ſoldats avec bonté, les appeloit ſes camarades, leur donnoit l'exemple, & par-là il en fit autant de héros.

Sa politique

Il joignoit au courage & à la ſcience militaire, une profonde politique, encore plus propre à ſervir ſon ambition. La ruſe, l'art de ſemer la diſcorde, celui de

négocier avantageuſement, & de ne prendre les armes qu'à propos, enfin tout ce que le génie peut inventer de moyens, légitimes ou non; c'eſt ce qui contribua principalement à ſes ſuccès. Il trouva des mines d'or en Macédoine: il les employa ſans ceſſe à ſe faire des partiſans, prêts à lui vendre leur patrie: *Aucune forteresſe n'eſt imprenable*, diſoit-il, *pourvu qu'un mulet chargé d'or puiſſe y monter.* Telle eſt la force des richeſſes dans les ſiècles de corruption.

Ses premières entrepriſes.

Philippe vouloit s'agrandir & dominer ſur la Grèce. Il devoit réuſſir dans ſes projets, parce qu'il ſuivoit avec autant de prudence que de vigueur, un plan de politique, au lieu que les Grecs n'en avoient
358. aucun. Amphipolis, colonie Athénienne, dont il s'empara, devint pour lui une barrière contre leurs incurſions. La
356. Theſſalie étoit opprimée par des tyrans: il la délivra de leur joug; & dès-lors la cavalerie theſſalienne, jointe à ſa phalange, lui donna boucoup de ſupériorité. Il ſoumit quelques villes importantes de Thrace.

Il vouloit ſur-tout poſſéder Olynthe, qui étoit une colonie conſidérable d'Athènes. Il l'aſſiégea. Les Athéniens envoient

Comment il s'empara d'Olynthe.
348.

des ſecours inſuffiſants. Deux traîtres livrent Olynthe. Philippe ſavoit profiter de la trahiſon, quoiqu'il en méprisât les

auteurs. Ces traîtres, que les Macédoniens outrageoient de paroles, lui demandant juſtice, ne reçurent de lui qu'une réponſe piquante: *Que vous importent*, leur dit-il, *les propos de gens groſſiers qui nomment chaque choſe par ſon nom?* Ils n'avoient rien à répondre, puiſque leur crime les couvroit d'opprobre.

Le plus redoutable ennemi de Philippe, fut l'orateur Démoſthène. Jamais homme ne porta plus haut le talent de l'éloquence. C'étoit le moyen d'exercer une ſorte d'empire dans la république d'Athènes; ainſi tout excitoit à le cultiver. Cet orateur étoit né avec une voix foible & un défaut de langue. Il fut hué la première fois qu'il harangua. Un comédien le conſola, en lui faiſant voir que le ſuccès dépendoit beaucoup de l'action, ou de la manière de prononcer un diſcours, & qu'il pouvoit ſe corriger & ſe perfectionner par le travail. Il ſe retira dans un ſouterrein; il s'exerça ſans relâche des mois entiers. Tantôt il alloit déclamer au bord de la mer, pour s'accoutumer au bruit des aſſemblées; tantôt il déclamoit en marchant, en grimpant, avec de petits cailloux dans la bouche, pour ſe délier la langue. Enfin il força la nature; il excella dans l'action, comme par la force du raiſonnement & par le talent d'émouvoir. Il foudroyoit ſes adverſaires; ſa véhémence entraînoit le peu- Démoſthène

ple. Ennemi déclaré de Philippe, il traverſa tous ſes deſſeins.

Excite les Athéniens à la guerre.

Si Démoſthène étoit né dans un ſiècle où l'on eût conſervé la paſſion de la gloire & des grandes entrepriſes, il auroit probablement oppoſé une barrière inſurmontable à l'ambitieux Macédonien. Mais Athènes avoit entiérement dégénéré. Une multitude d'ames vénales ſe livroient à la corruption; les magiſtratures s'acquéroient par l'intrigue ou par des baſſeſſes; les citoyens s'endormoient dans le repos, & des ſoldats mercenaires combattoient pour eux; le peuple étoit content, pourvu qu'on lui donnât des ſpectacles; les repréſentations de quelques tragédies coutoient plus d'argent, que n'en avoit couté autrefois la guerre contre les Perſes.

Raiſons pour leſquelles il ne peut réuſſir.

On défendit, ſous peine de mort, d'interrompre, même en temps de guerre, les diſtributions qui ſe faiſoient pour les jeux. Démoſthene attaqua deux fois indirectement cet abus énorme, en demandant qu'on examinât & qu'on abolît les loix abuſives & pernicieuſes. Son éloquence ne put l'obtenir. Il devoit donc juger qu' Athènes n'étoit plus capable de grands efforts, ni d'une conſtance à toute épreuve. Il fut plus ardent que ſage, en l'excitant contre Philippe, & ſes conſeils eurent des ſuites

funeſtes parce qu'ils ne convenoient point aux circonſtances.

Philippe trouva enfin l'occaſion de pénétrer dans la Grèce. Une guerre qu'on appella *ſacrée* la déchiroit depuis dix ans. Un prétexte de religion en étoit la cauſe. Les Phocéens, voiſins du temple de Delphes, avoient labouré quelques terres conſacrées à Apollon. Les autres peuples du voiſinage avoient pris les armes pour venger le dieu ; & le conſeil des amphictyons, en condamnant les Phocéens comme ſacrilèges, avoient encore échauffé ce fanatiſme. Cependant Sparte & Athènes entrèrent dans leur parti. Thèbes étoit dans l'autre. On ſe battoit avec fureur ; on maſſacroit les priſoniers. Guerre ſacrée.

Le roi de Macédoine paroiſſoit neutre, mais attendoit le moment de profiter de la diſcorde. Les Thébains lui demandent du ſecours, & il ſe déclare. Il arrive aux Thermopyles, ſe rend maître de ce paſſage, entre dans la Phocide, & ne trouve point de réſiſtance. Il finit, ſans combat, la guerre *ſacrée* ; il ſe fait ainſi une réputation de prince religieux, réputation très-favourable à ſe politique ; il dicte au conſeil des amphictyons une ſentence contre les Phocéens, par laquelle on les exclut de ce conſeil ; il demande & obtient leur place ; il obtient encore l'intendance des jeux pythyques, enlevée 346. Fin de cette guerre.

aux Corinthiens, parce qu'ils avoient ſoutenu les ſacrilèges. Le voilà, comme il l'ambitionnoit, devenu l'arbitre de la Grèce.

CHAPITRE XVI.

Fin du règne de Philippe. Phocion oppoſé à Démoſthène.

Nouvelles entrepriſes de Philippe.

EN ſe faiſant reſpecter des Grecs, Philippe avoit ſurmonté le plus grand obſtacle qu'il eût à craindre. Il diſſimula encore ſes projets; il retourna en Macédoine pour attendre les occaſions. De nouvelles conquêtes autour de ſes états le fortifièrent & l'enhardirent davantage. Il s'empara enfin d'une partie de l'iſle Eubée, qu'il appelloit les *entraves de la guerre*, parce qu'elle touche preſque au continent. Démoſthène excita contre lui les Athéniens par ſes éloquentes Philippiques.

Démoſthène agit contre lui. Avant J. C. 340.

Mais Philippe ne laiſſa pas d'aſſiéger Byzance, dans la vue d'affamer Athènes, qui tiroit de Thrace preſque tous ſes vivres. En même-temps il s'efforça de perſuader qu'il obſervoit religieuſement les traités, & qu'on les violoit à ſon égard. Il reprocha ſur-tout aux Athéniens de ſolliciter contre lui la cour de Perſe. Démoſthène les avoit réellement engagés à cette

démarche humiliante. L'orateur ne ceſſa d'invectiver, juſqu'à ce qu'il eût fait prendre les armes. A l'entendre, Philippe étoit perdu. On envoya du ſecours aux Byzantins, ſous les ordres de Charès, général ſi décrié, qu'ils ne voulurent pas le recevoir.

Phocion.

Athènes poſſédoit cependant un homme admirable, & par ſes talents, & par ſes vertus. C'étoit Phocion, vrai philoſophe, habile général, orateur nerveux, ſage politique. Démoſthène auquel il s'oppoſoit ſouvent avec ſuccès, le nommoit *la coignée de ſes diſcours*. Loin de flatter les Athéniens, il heurtoit preſque toujours leurs ſentiments. Un jour qu'il fut applaudi de tout le monde: *N'ai je-point lâché quelque ſottiſe*, dit-il à un de ſes amis? tant il connoiſſoit la frivolité de ce peuple!

Avantages de Phocion ſur Philippe.

Phocion conſeilla toujours la paix, parce qu'il prévoyoit que la guerre ne produiroit que des malheurs. Il ne laiſſa pas de commander preſque toujours les armées, parce qu'on ſentoit le beſoin qu'on avoit de lui. Il fut envoyé à la place de Charès. Les Athéniens parurent d'autres hommes ſous ſes ordres. Philippe eut la prudence de ſe retirer; & les villes de Thrace, qu'il menaçoit, échappèrent au péril. Mais la ſuperſtition ralluma une nouvelle guerre *ſacrée*, qui le conduiſit à ſon but. Il obtint, par le moyen de ſes penſionnaires,

la qualité de général des Grecs contre les profanateurs des terres de Delphes. Il parut bientôt, & s'empara d'Élatée, la plus forte place de la Phocide.

Thèbes s'engage dans la guerre contre Philippe

Comme Thèbes étoit dans le voiſinage d'Elatée, il pouvoit en faire auſſi la conquête. Démoſthène perſuada aux Athéniens qu'il s'y préparoit ; il échauffa leur imagination ; & quoique les Thébains fuſſent leurs ennemis, alliés même de Philippe, il inſpira la réſolution de s'unir à eux contre ce prince. On le chargea de négocier l'alliance. Il ſe rendit à Thèbes, il communiqua ſon enthouſiaſme aux Thébains, & conclut le traité.

Ce que penſoit alors Phocion.

Un inſolent demandant alors à Phocion, s'il oſoit bien encore parler de paix : *Oui, je l'oſe*, répondit le ſage Athénien ; *& je ſais pourtant que tu m'obéirois pendant la guerre, & que je te ſerois ſoumis pendant la paix.* Démoſthène s'applaudiſſoit de ce que la guerre ſe feroit en Béotie, & non en Attique. Phocion dit là-deſſus : *Il faudroit penſer aux moyens de vaincre, plutôt qu'au lieu où l'on doit combattre ; car ſi nous ſommes vaincus, tous les malheurs ſont à nos portes.* Mais on n'écoutoit plus la prudence ; on ſe précipitoit dans le danger. Quelques oracles ſiniſtres ne refroidirent point ce ardeur. Démoſthène les tourna en ridicule, diſant que la prêtreſſe d'Apollon *philippiſoit*. Ce

mot auroit paru une impiété dans la bouche de Socrate.

Les Athéniens vont en hâte joindre les Thébains. Philippe ayant offert inutilement la paix, pénètre en Béotie. On combat près de Chéronée, avec des forces preſqu'égales. Le jeune Alexandre, fils du roi de Macédoine, enfonce le bataillon *ſacré* de Thèbes. Un des généraux d'Athènes enfonce de ſon côté quelques troupes, & les pourſuit en déſordre, comme ſi la bataille étoit gagnée. *Les Athéniens ne ſavent pas vaincre*, dit Philippe à la vue de cette imprudence. Il fait avancer ſa phalange, tombe ſur l'ennemi qui ſe croyoit hors de tout danger, & remporte une victoire déciſive. Succès de cette guerre 338.

Démoſthène, auſſi lâche guerrier qu'ardent orateur, jeta ſes armes en fuyant. Phocion n'avoit pas le commandement de cette armée, & ce fut encore une grande faute des Athéniens. La manière dont Philippe traita les vaincus, augmenta la gloire de ſon triomphe. Il renvoya les priſonniers d'Athènes ſans rançon ; il renouvella l'ancien traité avec la république, il accorda la paix aux Thébains, en laiſſant néanmoins garniſon dans leur capitale. Combien n'étoit-il pas ſupérieur à ces Grecs, qui l'avoient mépriſé comme un barbare, & qui avoient exercé les uns envers les autres tant d'horribles barbaries ! Suite du combat de Chéronée.

Réſolution de Philippe contre les Perſes.

Philippe dominoit en Grèce. Son ambition, ſa politique, & peut-être l'amour de la gloire, lui inſpirèrent une entrepriſe dont lui ſeul alors étoit capable. Il réſolut de tourner ſes armes contre les Perſes: il eſpéra de renverſer ou de démembrer leur empire. Il engagea les Grecs dans cette expédition, propre à flatter leur orgueil; il s'en fit nommer le chef. L'oracle conſulté, ſelon la coutume, répondit en termes ambigus. *Le taureau eſt déjà couronné, ſa fin approche, & il va bientôt être immolé.* Philippe crut, ou plutôt perſuada que cet oracle annonçoit la ruine du roi de Perſe.

336. Sa mort.

Il ſe hâta de célébrer le mariage de ſa femme Cléopâtre, afin de n'être plus occupé que de la guerre d'Aſie. Mais, au milieu des fêtes, il fut aſſaſſiné publiquement par Pauſanias, jeune ſeigneur qu'on oncle de Cléopâtre avoit offencé, & qui n'avoit pu obtenir juſtice. Telle fut la fin de Philippe, après un règne de vingt-quatre ans. On lui reproche des vices honteux, l'intempérance, la débauche, la perfidie. Il y joignoit des qualités rares, ſans leſquelles il n'auroit pu réuſſir, un génie profond, une prudence conſommée, un courage invincible, & pluſieurs traits de ſa vie méritent d'être cités pour modèles.

Son caractère.

On le preſſoit de chaſſer un honnête homme qui lui faiſoit des reproches:

Voyons

Voyons auparavant, dit-il, *ſi nous ne lui en avons pas donné ſujet.* Ce hardi cenſeur étoit pauvre ; il le ſecourut, & les reproches ſe changèrent en louanges. Philippe obſerva qu'*il dépend des princes de ſe faire aimer ou haïr.* Un priſonnier qui alloit être vendu, l'ayant de même blâmé hautement, il lui fit rendre la liberté, en diſant : *J'ignorois que cet homme fût de mes amis.* Il avoit condamné une femme au ſortir d'un grand feſtin. Elle s'écria : *J'en appelle à Philippe à jeun.* Il examina de nouveau l'affaire, connut qu'il avoit tort, & répara ſon injuſtice. L'éducation de ſon fils Alexandre lui parut ne devoir être confiée qu'au plus grand philoſophe de ſon ſiècle. Il écrivit donc à Ariſtote : *J'ai un fils ; je remercie moins les dieux de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître du temps d'Ariſtote. Je me flatte que vous le rendrez digne de me ſuccéder & de gouverner la Macédoine.* Avec de pareils ſentiments, Philippe devoit être cher à ſes ſujets. Avec ſes talents militaires & politiques, il devoit fonder une puiſſance formidable. Il prouva qu'un royaume bien gouverné, eſt fort ſupérieur à de mauvaiſes républiques.

CHAPITRE XVII.

Regne d'Alexandre juſqu'à la bataille d'Arbelles.

Caractère d'Alexandre.

LA jeuneſſe d'Alexandre annonçoit de grandes choſes. Il avoit appris de ſon père & d'Ariſtote tout ce qui pouvoit élever ſon ame & ſon génie, naturellement portés à la gloire. Il montra bientôt ſa paſſion pour celle des armes. L'Iliade d'Homère faiſoit ſes délices, parce qu'il y trouvoit les combats des anciens héros. On le vit quelquefois ſoupirer, au récit des exploits de Philippe: *Mon père prendra tout*, diſoit il à un de ſes amis, *& ne nous laiſſera rien à faire.* Entretenant un jour des ambaſſadeurs du roi de Perſe, il ne penſa point à s'informer des magnificences, ni des plaiſirs de l'Aſie ; il s'informa de la diſtance des lieux, des forces de la nation, de la nature du gouvernement, de la conduite du monarque. Les ambaſſadeurs, tout étonnés, ſe diſoient entr'eux: *Ce jeune prince eſt grand; le nôtre eſt riche.* Le courage, l'ambition, la politique, le gout des entrepriſes périlleuſes, pouvoient déjà ſe démêler dans ſon caractère. Il s'étoit ſignalé plus d'une fois ſous les drapeaux de Philippe. Agé de vingt ans, lorſqu'il monta

ſur le trône, il étoit en état de ſe faire craindre & admirer.

Athènes ſe livra indécemment à des excès de joie, en apprenant la mort de Philippe ; & Démoſthène, en particulier, n'eut pas honte d'en donner l'exemple. Il fit remercier ſolemnellement les dieux ; il fit décerner une couronne à Pauſanias, le meurtrier de ce roi. Enſuite, il anima les Grecs contre un *enfant*, un *imbécille*; (c'eſt ainſi qu'il appelloit Alexandre) dont le royaume menaçoit ruine. Les peuples, ſoumis par le père, ſoit Grecs, ſoit Barbares, crurent s'affranchir aiſément de la domination du fils. Ils prirent les armes. Sentiment d'Athènes à la mort de Philippe.

Les Macédoniens, effrayés de leurs mouvements, conſeilloient au jeune prince d'employer les voies de négociation & de douceur. Mais il ſentoit ſes forces ; il réſolut de diſſiper ſes ennemis par les armes. Les Thraces, les Illyriens & autres barbares, furent bientôt punis de leur révolte. Alexandre parut enſuite devant Thèbes, qui avoit maſſacré en partie la garniſon macédonienne. Il offrit le pardon aux Thébains, pourvu qu'on lui livrât les coupables. Les Thébains refusèrent, voulurent combattre, & furent vaincus. Le vainqueur abandonna la ville au pillage, ne laiſſa la liberté qu'aux prêtres & aux deſcendants du poëte Pindare : il l'accorda auſſi à une femme qui s'étoit vengée, par la mort d'un Alexandre diſſipe ſes ennemis. Avant J. C. 335.

de ſes officiers, d'une violence qu'elle en avoit reçue.

Conduite des Athéniens après la priſe de Thèbes.

Les Athéniens, tremblant à cette nouvelle, lui envoyèrent demander la paix. Démoſthène fut de l'ambaſſade. La peur le ſaiſit en chemin, au point qu'il ſe ſépara de ſes collegues. Tant les plus hardis en paroles ſont quelquefois réellement les plus timides ! Alexandre ne vouloit pas détruire Athènes, ſi célèbre par ſes grands hommes & par les monuments du génie. Il lui pardonna, ſans exiger autre choſe que le banniſſement d'un factieux, nommé Charidème.

Celle d'Alexandre à la fin de cette campagne.

Cette ſeule campagne l'ayant rendu auſſi puiſſant que ſon père, il aſſembla, à Corinthe, les députés de toutes les républiques ; il leur propoſa le grand deſſein de ſubjuguer l'empire des Perſes ; il ſe fit nommer le chef de l'expédition. Les principaux citoyens, & même les philoſophes, vinrent alors le féliciter. Diogène le Cynique, fameux par ſon mépris des richeſſes & des bienſéances, fut le ſeul qui ne parut point. Alexandre alla le voir. Témoin de la fière indépendance de cet homme, il dit, ſelon quelques hiſtoriens : *Si je n'étois pas Alexandre, je voudrois être Diogene.* Un tel ſentiment auroit dû paroître déraiſonnable ; car la philoſophie eſt fauſſe ou ridicule, quand elle brave les principes & les devoirs de la ſociété.

Alexandre retourna dans ſon royaume pour faire les préparatifs. Il refuſa de ſe marier, craignant de perdre le temps à des noces. Il prodigua les largeſſes à ſes officiers. Un d'eux lui demanda ce qu'il ſe réſervoit donc? *L'eſpérance*, répondit-il. Antipater fut chargé de garder la Macédoine avec treize mille hommes. Le roi n'en avoit que trente-cinq mille dans ſon armée, mais excellentes troupes, ſous les ordres de vieux capitaines. Il partit ſans autres fonds que ſoixante & dix talents, & des vivres pour un mois. Il comptoit ſur ſa fortune & ſur la foibleſſe de l'ennemi.

Ses préparatifs pour la conquête d'Aſie.

Depuis long-temps, en effet, l'empire des Perſes menaçoit ruine. Son exceſſive étendue, les vices du gouvernement, l'eſclavage des peuples, la dépravation des princes, devoient faciliter ſa deſtruction. Les ſatrapes, trop éloignés ce la cour, étoient preſque des ſouverains indépendants. La cour étoit un théatre de crimes & de révolutions. Ochus, ſucceſſeur d'Artaxerxès, avoit fait couler le ſang de ſes propres frères & de ſa ſœur. L'eunuque Bagoas l'aſſaſſina, mit à ſa place Arsès, qu'il aſſaſſina de même; &, à la place d'Arsès, il mit Darius-Codoman, qu'il auroit auſſi aſſaſſiné, ſi ce prince ne l'avoit prévenu. Darius régnoit lorſqu'Alexandre paſſa en Aſie.

Etat de l'empire des Perſes.

Ce héros, après avoir honoré en Phry-

334. gie le tombeau d'Achille, paſſa le Granique en préſence des ennemis, & les mit en fuite. C'étoit une action très haſardeuſe, mais qu'il jugea néceſſaire pour inſpirer la terreur : le ſuccès juſtifia ſa témérité.

Comment Alexandre commença cette guerre.

Conſeils de Memnon de Rhodes.

Memnon de Rhodes, le meilleur général de Darius avoit conſeillé inutilement d'éviter le combat & de ruiner le pays, afin que les Grecs manquaſſent de ſubſiſtances. Si le ſatrape de Phrygie avoit voulu le croire, l'armée d'Alexandre devoit ſe détruire d'elle-même. Il conſeilla enſuite de porter la guerre en Macédoine, pour obliger le vainqueur d'aller défendre ſes propres états. Darius y conſentit, & chargea Memnon d'exécuter le projet. Mais ce général périt dans un ſiège : ſa mort fit abandonner le ſeul moyen de ſalut.

Ce qui arriva à Alexandre à Tarſe.

L'Aſie-mineure fut ſoumiſe en peu de temps. On franchit les défilés de Cilicie, où les Perſes n'osèrent ſe montrer ; on s'empara des richeſſes de Tarſe, ville opulente, où ils commençoient à mettre le feu. C'eſt là qu'Alexandre, couverte de ſueur, ſe baigna imprudemment dans le Cydnus. Il en ſortit avec une maladie aiguë qui fit trembler pour ſes jours. On lui avoit écrit fauſſement que Philippe, ſon médecin, vouloit l'empoiſonner. Il lui montra la lettre, & avala une potion que Phi-

lippe lui préſentoit. Cette fermeté d'ame contribua beaucoup à ſa guériſon.

Darius s'avançoit pour combattre. Au lieu d'attendre les Grecs dans les plaines d'Aſſyrie, où il auroit pu déployer contre eux toutes ſes troupes, il s'engagea dans un défilé où elles ne pouvoient agir. Sa confiance aveugle lui fit rejetter les bons conſeils. A quels malheurs ne l'expoſoit-elle pas? La bataille d'Iſſus lui apprit qu'une armée innombrable, mal diſciplinée & mal conduite, n'eſt rien contre de bons ſoldats, commadés par un héros & par d'excellents capitaines. Trente mille Grecs qu'il avoit à ſa ſolde, diſputèrent ſeuls la victoire. Alexandre les enfonça, après avoir diſſipé le reſte. Conduite de Darius. 333.

Darius montra du moins de la valeur; il ne prit la fuite que lorſque les chevaux de ſon char eurent été percés de coups. Sa perte fut, dit-on, de cent dix mille hommes. Sa mère, ſa femme, ſes enfants, furent priſonniers. Alexandre alla les conſoler, & les traita généreuſement. Siſygambis, mère de Darius, le voyant entrer avec Epheſtion, ſon favori, ſe jetta aux pieds de cet officier, qu'elle prenoit pour le roi. Avertie de ſa mépriſe, elle craignit de l'avoir offenſé: *Non, ma mere,* lui dit ce prince, *vous ne vous êtes pas trompée, car il eſt auſſi Alexandre.* Ce que fit Alexandre après ſa victoire.

L'hiſtorien Quinte-Curce rapporte plu-

Suite de la bataille d'Iſſus.

ſieurs traits pareils, qu'on doit révoquer en doute, parce qu'il eſt peu véridique. Craignons de mêler la fable à l'hiſtoire, & ſuivons la marche du conquérant. Après la bataille d'Iſſus, il paſſe en Sprie. Un de ſes généraux prend Damas, où les tréſors de Darius étoient renfermés. Il y avoit, dit-on, plus de trois cents femmes, & plus de quatre cents officiers deſtinés à ſes plaiſirs & à ſon luxe ; il y avoit dequoi charger de butin ſept mille bêtes de ſomme. Voila ce qui rendoit les rois de Perſe auſſi foibles qu'orgueilleux.

Alexandre ne pourſuit pas Darius.

Darius écrivit au vainqueur une lettre pleine de fierté, par laquelle il l'exhortoit à finir une guerre injuſte, en lui redemandant ſa mère, ſa femme & ſes enfants. Alexandre répondit en maître de l'Aſie, qu'il vouloit être reconnu pour tel. Cependant il ne pourſuivit pas alors les Perſes. Il marcha vers Tyr, peut-être dans la vue de s'aſſurer l'empire de la mer & de contenir les Grecs : car il avoit lieu de les ſoupçonner de mauvais deſſeins, puiſqu'on avoit trouvé, à Damas, des ambaſſadeurs d'Athènes, de Sparte & de Thèbes. Il ſe préſenta comme pour faire un ſacrifice à Hercule. Les Tyriens lui fermèrent leurs portes, & il entreprit de les forcer.

Il s'empare de Tyr.

L'ancienne Tyr, cette ville célèbre de Phénicie, n'exiſtoit plus. La nouvelle étoit bâtie dans une iſle, vis-à-vis des ruines de

l'ancienne. Elle paroiſſoit imprenable ſans flotte. Alexandre, qu'aucun obſtacle ne rebutoit, voulut joindre l'iſle au continent par une chauſſée qui la rendît acceſſible. A force de travaux, l'ouvrage avançoit. Les Tyriens & les flots le détruiſirent. On recommença ſans perdre courage. Quelques peuples de la côte, ſur-tout les Sidoniens, qu'Alexandre avoit traités favorablement, lui fournirent enfin des vaiſſeaux. Il preſſa le ſiège. Toutes ſortes de machines de guerre y furent employées de part & d'autre. Après ſept mois de réſiſtance opiniâtre, la ville fut priſe d'aſſaut. 332. On maſſacra environ huit mille Tyriens; les priſonniers, au nombre de trente mille, furent vendus; & le conquérant, ſouillé de carnage, fit ſon ſacrifice à Hercule.

Renonce au projet d'aſſiéger Jéruſalem.

Selon Joſephe, hiſtorien juif, il alloit traiter de même Jéruſalem; mais, à la vue du grand-prêtre qui lui étoit autrefois apparu en ſonge, & lui avoit promis la conquête de l'Aſie, il ſe proſterna pour adorer le nom de Dieu, écrit ſur ſes ornements pontificaux. L'écriture, ni les autres hiſtoires ne confirment point ce récit.

Hiſtoire d'Abdolonyme.

L'hiſtoire d'Abdolonyme, racontée par Quinte-Curce, n'eſt pas moins douteuſe. Cet Abdolonyme, ſelon lui, né du ſang royal de Sidon, étoit réduit à vivre de ſon travail, en cultivant un jardin. Le roi Straton ayant été détrôné, comme partiſan de

Darius, la couronne lui fut offerte. Il ne l'accepta qu'avec répugnance. Alexandre lui demanda comment il avoit ſupporté la misère. *Plaiſe aux dieux*, répondit-il, *que je puiſſe ſoutenir la royauté avec la même force ! Ces mains ont fourni à tous mes déſirs. Sans rien avoir, rien ne m'a manqué.* C'eſt du moins un trait de morale inſtructif.

Siège de Gaza. Alexandre prit la ville de Gaza, courageuſement défendue par Bétis. Soit colère, ſoit orgueil, ou cruelle politique, il s'y vengea encore d'une manière atroce. Dix mille hommes furent paſſés au fil de l'épée, tout le reſte vendu, même les femmes & les enfants ; & le brave Bétis attaché par les talons à un char, traîné autour de la ville, juſqu'à ce qu'il expirât. Alexandre ſe glorifioit d'imiter Achille par une telle atrocité.

Ce qu'il fit en Egypte. Il paſſa en Egypte. Les Perſes s'y étoient rendus odieux, ſur-tout en mépriſant la religion du pays. Il fut reçu en libérateur ; &, pour faire aimer ſa domination, il permit aux Egyptiens de ſuivre leurs loix & leurs coutumes.

Temple de Jupiter-Ammon. Une folle vanité le conduiſit au temple de Jupiter-Ammon, à travers des ſables brûlants, où l'armée de Cambyſe avoit autrefois péri preſque toute entiere. Les hiſtoriens aſſurent qu'il s'en tira par une eſpece de miracle. Il vouloit ſe faire dé-

clarer fils de Jupiter. L'oracle lui en donna le titre. Sa mère Olympias lui écrivit en plaiſantant *de ne point la brouiller avec Junon.* C'étoit lui faire entendre combien ſa prétendue divinité étoit ridicule; mais il croyoit ſans doute qu'elle feroit illuſion au vulgaire.

Fondation d'Alexandrie. 331.

Il fonda en Egypte la ville d'Alexandrie, qui devint une des plus floriſſantes du monde. Par-là il ſe montroit véritablement un grand homme. Des monuments utiles & durables procurent autant de gloire, que des conquêtes deſtructives doivent inſpirer d'horreur.

CHAPITRE XVIII.

Fin du règne d'Alexandre.

Comment Alexandre reçut les propoſitions faites par Darius.

DARIUS avoit envoyé de nouveaux ambaſſadeurs, pour offrir à Alexandre ſa fille en mariage, avec toutes les provinces ſituées entre l'Euphrate & l'Helleſpont. Il ſemble que la ſageſſe ne permettoit pas de refuſer. Parménion dit qu'il accepteroit s'il étoit Alexandre. *Et moi auſſi,* repliqua le roi, *ſi j'étois Parménion.* Il rejetta ces offres avec dédain, voulant tout avoir, & s'expoſant ainſi à tout perdre. Darius eut le temps de raſſembler ſept à huit cents mille hommes.

331. Bataille d'Arbelles. Son ennemi paſſa l'Euphrate & le Tigre ſans obſtacle. Les deux armées combattirent à Arbelles. L'aile gauche des Macedoniens fut en péril. La cavalerie des Perſes pilloit même déja le camp. Alexandre, victorieux à l'aile droite, envoya ordre de ne point s'inquiéter du bagage, & de ne penſer qu'à vaincre. En conſéquence, on redoubla les efforts, on les dirigea au point eſſentiel. La victoire fut bientôt complete & couta moins de douze cents hommes. Darius en perdit près de trois cents mille. Il fut entraîné par la fuite de ſes troupes; il fut aſſaſſiné par Beſſus, un de ſes ſatrapes. Terrible ſort d'un monarque ſi puiſſant, & plus eſtimable qu'aucun de ſes prédéceſſeurs! En lui finit l'empire des Perſes.

Alexandre corrompu par la fortune. Le conquérant, maître des principales villes, y trouva des richeſſes immenſes, qui corrompirent les Macédoniens, comme elles avoient corrompu leurs ennemis. Il éprouva lui-même le poiſon de la fortune; il ſe livra aux excès de la débauche, du faſte & de l'ingratitude. Le palais des
330. rois à Perſépolis fut réduit en flammes. On prétend qu'il ordonna cette barbarie dans une partie de débauche. Les Macédoniens le virent, avec indignation, quitter leur habillement, pour ſe revêtir de la pompe aſiatique; ils le virent s'oublier, juſqu'à prétendre aux adorations de ſes ſujets,

Une conſpiration ſe forme dans le camp. Philotas, fils de Parménion, en eſt averti ; mais la croyant fauſſe, il néglige d'en parler. Le roi le fait exécuter, comme un traître. Parménion, qui avoit eu l'eſtime de Philippe, Parménion, à qui Alexandre étoit redevable d'une partie de ſes ſuccès, eſt enſuite aſſaſſiné par ſes ordres. Il conſerve cependant un tel empire ſur ſes ſoldats, qu'il déſarme d'une parole les ſéditieux. Beſſus avoit pris le titre de roi dans la Bactriane & dans la Sogdiane, provinces du nord. Alexandre l'y pourſuit ; & ce meurtrier de Darius périt à ſon tour. Les Scythes même ſont vaincus. Les détails de tant d'expéditions ſeroient inutiles.

Mort de Philotas & de Parménion.

329.

Une grande leçon pour les hommes, c'eſt l'horreur qui accompagne le meurtre de Clitus. Ce vieux officier avoit ſauvé Alexandre dans un combat : il en étoit chéri ; mais il conſervoit la liberté des anciennes mœurs. Un feſtin, où il la pouſſa trop loin, fut l'occaſion de ſa mort Le roi, échauffé par le vin, s'étant mis à vanter ſes propres exploits, & à rabaiſſer ceux de ſon père Philippe, Clitus ne put contenir ſon indignation, & l'offenſa par des traits de mépris. Alexandre ſe lève furieux, ſaiſit une javeline, le pourſuit, le tue. Le remords & le déſeſpoir ſuivirent cette action. Enfermé dans ſa tente, il ne pouvoit plus ſe ſouffrir lui-même. Mais les courti-

Meurtre de Clitus.

ſans vinrent à bout de le calmer. On porta la baſſeſſe juſqu'à décider par un décret, que le meurtre de Clitus étoit un acte de juſtice. Dès-lors il ne reſta preſque, ni juſtice, ni liberté.

Calliſthène accuſé.

Le philoſophe Calliſthène, ayant combattu la propoſition, faite par un lâche courtiſan, de rendre au roi les honneurs divins, devint un rebelle aux yeux de ce prince. On le ſuppoſa complice d'une conſpiration ; on le jeta dans un cachot ſans aucune preuve, il y mourut. Les Macédoniens ſembloient tomber ſous le joug du deſpotiſme.

Succès de l'expédition d'Alexandre dans les Indes.

Si Alexandre avoit eu la prudence de ſon père, il auroit cherché moins à étendre ſes conquêtes qu'à les affermir. Mais, plus la fortune le favoriſoit, plus il ſe laiſſoit aveugler par l'orgueil. Il s'imagina devoir marcher ſur les pas d'Hercule & de

328. Bacchus : il voulut ſubjuguer l'Inde ; il y pénétra en ſurmontant tous les périls. Un des rois du pays, Taxile, vint lui offrir des préſents, & obtint ſon amitié.

Défaite de Porus.

Porus, autre prince, plus fier & plus courageux, ſe diſpoſoit à le repouſſer. Alexandre paſſe l'Indus, arrive au bord de l'Hydaſpe, au-delà duquel étoit Porus avec une armée nombreuſe. Il trompe l'ennemi par un ſtratagême, & traverſe le fleuve ſans être apperçu. Il défait les Indiens, malgré le courage de leur roi, malgré la terreur

que devoient cauſer leurs éléphants, ces monſtrueux animaux, chargés de guerriers & exercès au combat. Porus lui eſt amené priſonnier. Le vainqueur lui demande 327.
comment il veut qu'on le traite ? *En roi*, répondit-il, *J'y conſens pour l'amour de moi-même*, dit Alexandre. En effet, il ſe l'attacha par un traitement généreux.

Fin de ſes conquêtes.

Après des fatigues & des exploits incroyables, il fut obligé de revenir ſur ſes pas, les troupes ne voulant plus le ſuivre dans ces pays inconnus. Il s'embarqua ſur l'Indus pour voir l'Océan. Le flux & le reflux épouvanta ſes pilotes grecs ; car ils n'avoient pas d'idée d'un phénomène, ſi étonnant, quoique naturel. Il viſita néanmoins deux petites iſles pour ſatisfaire ſa curioſité. C'eſt tout ce que lui valut ſon entrepriſe ſur l'Inde.

Ce qu'il dit en paſſant l'Hydaſpe.

On raconte qu'il avoit dit en paſſent l'Hydaſpe : *O Athéniens ! croiriez-vous que je m'expoſaſſe à tant de périls pour mériter vos louanges ?* On aſſure qu'il déſiroit de pouvoir être témoin de l'impreſſion que feroit après ſa mort la lecture de ſon hiſtoire. La paſſion de la gloire l'animoit certainement, & le ſoutenoit dans des entrepriſes ſi prodigieuſes. Mais il oublioit que la véritable gloire conſiſte à s'immortaliſer par des choſes louables, & par des entrepriſes utiles. Un furieux, nommé Eroſtrate, avoit brûlé le temple

d'Ephèſe, une des merveilles du monde, pour rendre ſon nom immortel. Un conquérant, qui ne feroit que ravager & détruire, mériteroit la célébrité de cet Eroſtrate.

Son retour à Babylone.

Tandis qu'Alexandre parcouroit l'Inde, les déſordres ſe multiplioient dans la Perſe. A ſon retour, il fallut punir des gouverneurs corrompus, & réprimer des ſéditions de troupes. Il épouſa deux princeſſes du ſang royal, dont l'une étoit Roxane. Pour unir les deux peuples, il engagea les Macédoniens à de pareilles alliances. Cette politique étoit néceſſaire. Il conçut de grands projets de marine & de commerce. Il vouloit creuſer à Babylone un baſſin pour une flotte nombreuſe. Il deſcendit encore à l'Océan par le fleuve Eulée. Mais il touchoit au terme fatal.

523. Sa mort.

Des excès de table avoient cauſé la mort d'Epheſtion. Cet exemple ne l'ayant pas rendu plus ſobre, il mourut, de la même manière, à Babylone, âgé de trente-trois ans. Sa maladie fut longue, & lui laiſſa le temps de montrer une foibleſſe ſuperſtitieuſe. Il ſe livra en quelque manière aux prêtres aſtrologues, dont il avoit mépriſé auparavant les prédictions. Il ne voulut point déſigner ſon ſucceſſeur; il dit qu'il laiſſoit l'empire *au plus digne*, ajoutant qu'on lui feroit des funérailles ſanglantes. Les guerres civiles & le démembrement

de ſes états, devoient être le fruit de tant de conquêtes.

CHAPITRE XIX.

Affaires d'Athènes & de Macédoine.

Ce qui ſe paſſa en Grèce pendant l'abſence d'Alexandre. Avant J. C. 330.

PENDANT les expéditions d'Alexandre, la Grèce fit quelques mouvements pour reprendre ſon ancienne liberté. Sparte ſouleva le Péloponèſe ; mais Antipater diſſipa bientôt cette ligue par une grande victoire. Harpale, gouverneur de Babylone, qui s'étoit rendu coupable d'injuſtices & de concuſſions, ſe réfugia enſuite à Athènes avec d'immenſes tréſors, lorſqu'Alexandre revenoit de l'Inde. Il tâcha de gagner, à force d'argent, les orateurs qui pouvoient lui concilier le peuple. Il trouva Phocion incorruptible. Démoſthène, au contraire, ſe laiſſa corrompre ; & ſa prévarication fut telle, que l'aréopage le condamna. Cependant les Athéniens ne chaſsèrent Harpale, que par la crainte qu'Alexandre ne vînt les punir de l'avoir reçu.

Comment la nouvelle de ſa mort fut reçue à Athènes. 323.

Au premier bruit de la mort de ce monarque, ils font éclater leur joie ; ils ne reſpirent que la guerre. En vain Phocion les exhort à délibérer mûrement. Ils députent à tous les peuples de la Grèce, pour les inviter à une ligue. Démoſthène, alors

exilé, y entraîne ceux de Péloponèſe. On le rappelle glorieuſement de ſon exil ; on le comble d'honneurs ; on prend les armes contre les Macédoniens. On eut d'abord quelques ſuccès qui augmentèrent la confiance ; Phocion en prévoyoit les ſuites, & diſoit : *Quand ceſſerons-nous de vaincre ?*

Fin de Démoſthène

Les alliés ayant eſſuyé un revers, firent la paix ſans Athénes ; elle ſubit bientôt la loi. Antipater fit payer les frais de la guerre, abolit la démocratie, mit garniſon dans le port. Démoſthène devoit lui être livré ; mais il prit la fuite, & s'empoiſonna, de peur de tomber entre ſes mains. Les Athéniens lui érigèrent une ſtatue, dont l'inſcription portoit : *Démoſthène, ſi tu avois eu autant de force que de jugement, jamais le Mars macédonien n'auroit dominé la Grèce.* L'audace imprudente de cet orateur avoit cependant attiré en grande partie les malheurs publics. Se on avoit eu la ſageſſe d'attendre les occaſions, on en auroit trouvé de favorables.

322.

Déſunion des capitaines d'Alexandre.

Les capitaines d'Alexandre, gouverneurs de grandes provinces, ne reſtèrent pas long-temps unis. Ils avoient reconnu, pour ſes ſucceſſeurs, un enfant, qui venoit de naître de Roxane, & une frère d'Alexandre, incapables du gouvernement. Perdiccas, dépoſitaire de l'anneau royal, devoit gouverner au nom de ces deux princes. La jalouſie arma contre lui ſes anciens collè-

gues. La régence paſſa d'une main à l'autre, ſans que l'autorité du régent fût capable de réprimer l'indépendance. Polyſperchon, qui en fut revêtu après Perdiccas & Antipater, voulant s'attacher les Grecs, rétablit le gouvernement de leurs villes, la démocratie d'Athènes en particulier. Son décret donna lieu aux Athéniens de renouveller leurs injuſtices. 320.

Cauſe de la haine des Athéniens contre Phocion.

Perſonne n'etoit auſſi reſpectable que Phocion. Sa vertu, ſa vieilleſſe, ſes ſervices, tout parloit en ſa faveur; mais il étoit partiſan de l'ariſtocratie, parce qu'il la croyoit néceſſaire, pour prévenir les excès & les égarements du peuple. Ariſtide avoit penſé de même: l'expérience prouvoit aſſez qu'il falloit ce frein à la fougue populaire. On n'en fut pas moins irrité contre Phocion. Des harangueurs impudents ſe déchaînent contre lui, le rendent ſuſpect, lui font ôter le commandement de l'armée.

Sa mort. 318.

On l'accuſe de trahiſon; on le condamne dans une aſſemblée tumultueuſe, on lui donne, ſelon la coutume, le choix de la peine qu'il doit ſubir. Il demande la mort, pourvu qu'on épargne d'autres innocents accuſés de même. Tous ſont condamnés à la ciguë. Phocion, avant de la boire, donna un ordre pour ſon fils; ce fut d'oublier l'injuſtice des Athéniens. Ceux-ci lui érigèrent enſuite une ſtatue; car la honte

& le repentir ſuivoient toujours des jugements ſi odieux. Voici un trait de la probité de Phocion. Son gendre ayant été accuſé d'avoir reçu de l'argent d'Harpale, il refuſa de ſolliciter pour lui : *Je t'ai fait mon gendre*, lui dit-il, *mais pour les choſes honnêtes*. Ce grand homme, dans la pauvreté, faiſant lui-même avec ſa femme les fonctions ordinaires des domeſtiques, avoit refuſé cent talents qu'Alexandre lui fit offrir. *Il vous chérit comme le ſeul homme de bien*, lui dirent les envoyés du monarque. *Qu'il me laiſſe donc être tel & le paroître*, répondit Phocion.

Démétrius de Phalère parvenu au gouvernement d'Athènes.

Athènes ſe livroit à la diſcorde, ſans rien prévoir, ſans prendre aucune précaution. Caſſandre, rival de Polyſperchon, profita de cette imprudence ; il s'empara du port ; il impoſa les loix qu'il voulut ;

318. il rétablit l'ariſtocratie ; il mit à la tête du gouvernement Démétrius de Phalère, homme ſavant & ſage, dont l'adminiſtration auroit fait le bonheur des Athéniens, s'ils avoient pu changer de caractère. Il les gouverna dix ans.

Sa fin.

Mais Démétrius-Poliocerte, fils de l'ambitieux Antigone, qui poſſédoit une partie

308. de l'Aſie-mineure, ſe préſenta au port d'Athènes, annonçant que ſon père l'envoyoit rétablir la démocratie. On le reçut avec tranſport, on l'appella un *dieu ſauveur*. On fit un crime à Démétrius de Pha-

lère d'avoir ſouffert dans la citadelle une garniſon macédonienne, comme s'il avoit pu & dû l'empêcher. Les ſtatues, qu'on lui avoit érigées en grand nombre, furent détruites. Il fut condamné à mort par contumace ; car Poliocerte avoit favoriſé ſon évaſion. En apprenant l'outrage fait à ſes ſtatues : *Au moins ils ne pourront pas*, dit-il, *détruire les vertus qui me les ont procurées.* Il ſe retira en Egypte auprès de Ptolémée, & ſe conſola par des travaux littéraires de l'injuſtice des hommes.

CHAPITRE XX.

Partage de l'empire d'Alexandre. Irruption des Gaulois.

Ce qui ſe paſſa entre les capitaines d'Alexandre. Avant J. C. 323.

LES principaux capitaines d'Alexandre avoient trop d'ambition, étoient trop jaloux les uns des autres, pour reſter tranquilles dans leurs divers gouvernements. Un roi, digne du trône, auroit eu beaucoup de peine à les contenir, & deux fantômes de rois ne pouvoient qu'augmenter les troubles avec la licence. Il y eut des guerres d'autant plus affreuſes, qu'elles étouffèrent les ſentiments de la nature : les details en ſeroient inutiles & très fatiguants. Il ſuffit de ſavoir que la mère, le frère, le fils, en un mot toute la famille d'Alexandre, pé-

rirent par des meurtres, & que ſon vaſte empire, le fruit de ſes victoires, fut déchiré en lambeaux. C'eſt ce que l'ambition des conquérants a preſque toujours produit. La bataille d'Ipſus, en Phrygie, dé-
301. cida du ſort des généraux & des provinces. Antigone, contre qui les autres s'étoient ligués, y perdit la vie.

Partage de ſon empire.

Les vainqueurs firent un partage: Ptolémée eut l'Egypte, l'Arabie, la Paleſtine, &c.; Caſſandre, la Macédoine & la Grèce; Lyſimaque, la Thrace, la Bithynie, & quelques autres contrées; Séleucus, le reſte de l'Aſie juſqu'au fleuve Indus. Ce dernier royaume fut le plus puiſſant des quatre. On l'appella le royaume de Syrie, parce qu'Antioche, la capitale, bâtie par Séleucus, étoit dans cette province.

Conduite des Athéniens à l'égard de Démétrius-Poliocerte.

Après la mort d'Antigone, Démétrius-Poliocerte, ſon fils, dépouillé preſqu'entièrement, ſe flatta de trouver une reſſource dans la reconnoiſſance des Athéniens; mais ils fermèrent leurs portes à celui qu'ils avoient appelé un *dieu ſauveur*, pour qu'ils avoient eu des complaiſances d'eſclaves: on défendit même, ſous peine
297. de mort, de propoſer un accommodement avec lui. On fut cependant obligé enſuite de le recevoir, & il ſe fit du moins honheur par ſa modération envers ce peuple ingrat & infidèle.

294. Caſſandre étant mort, ſes deux fils ſe

diſputèrent le trône de Macédoine. Un d'eux appella Démétrius à ſon ſecours; Démétrius l'aſſaſſina, & ſe fit proclamer roi. Il fut détrôné enſuite par Lyſimaque, & mourut, comme il le méritoit, fort malheureux. Cependant il avoit acquis de la gloire par quelques belles actions: il s'étoit rendu célèbre par le ſiège de Rhodes, qui dura un an. Le peintre Protogène, logé dans un fauxbourg de cette ville, travailla ſans inquiétude pendant le ſiège. Démétrius lui en témoignant ſa ſurpriſe: *Je ſavois*, dit-il, *que vous aviez déclaré la guerre aux Rhodiens, & non aux arts.* Ce guerrier l'admira & le protégea.

Ce qu'il devient enſuite.

286.

Au milieu des crimes de l'ambition & des horreurs de la guerre, les lettres, les ſciences, les beaux arts pouvoient adoucir les maux du genre humain. Ptolémée-Soter, les plus eſtimable de tous les ſucceſſeurs d'Alexandre, procura cet avantage à ſes peuples. Il établit le *muſeum* d'Alexandrie, eſpèce d'académie ſavante, qui répandit les lumières en Egypte. Il fonda cette fameuſe bibliotheque, qui s'accrut juſqu'au nombre de ſept cents mille volumes. Il conſtruiſit la ſuperbe tour de Pharos, où des fanaux éclairoient de nuit les navigateurs. Cet ouvrage méritoit bien plus d'admiration que les inutiles pyramides des Egyptiens. Les Grecs avoient tiré d'eux leurs premières connoiſſances; ils

Ptolémée-Soter.

283.

285.

leur en portèrent de nouvelles qui perfectionnèrent les anciennes.

Ptolémée-Philadelphe

Ptolémée Philadelphe, fils & ſucceſſeur de Soter, ſuivit les traces de ſon père. Ainſi le commerce & les lumières eurent des progrès rapides; mais les crimes & les révolutions ſe renouvellèrent dans les autres monarchies. Lyſimaque ſe rendit

281. exécrable; ſes propres officiers engagèrent Séleucus à prendre les armes contre lui, & il fut tué dans un combat. Sé-

280. leucus fut enſuite aſſaſſiné par Céraunus, qu'il avoit comblé de bienfaits. L'ambition de régner, l'abus du pouvoir, les vices des cours, étoient le principe de tous ces maux.

278. Un déluge de Gaulois qui vint fondre ſur la Grèce, pouvoit mettre le comble aux

Irruption des Gaulois

calamités publiques. Ce peuple barbare & vaillant, ſembloit entraîné loin de ſon pays par une inquiétude naturelle, ou par la paſſion des conquêtes. On verra, dans l'hiſtoire romaine, les entrepriſes qu'il avoit déjà faites en Italie. Brennus, un de ſes chefs, s'étoit emparé de Rome. Un autre Brennus paſſa les Thermopyles, & marcha à Delphes pour piller le temple d'Apollon. *Il eſt juſte*, diſoit-il, *que les dieux faſſent part de leurs richeſſes aux hommes, qui en ont plus beſoin qu'eux, & en font un meilleur uſage.* En inſultant ainſi Apollon, il avoit dequoi faire trembler

ſes adorateurs. Heureuſement le ciel parut combattre pour eux.

Un orage affreux & un tremblement de terre firent tant d'impreſſion ſur les Gaulois, que, frappés d'une terreur panique, ils ſe tuoient les uns les autres dans les ténèbres de la nuit. Les Grecs ſaiſirent l'occaſion, & les taillèrent en pièces. Tous périrent, ſelon des hiſtoriens crédules, qui font monter leur nombre à cent ſoixante-cinq mille hommes. Une autre armée de Gaulois paſſa l'Helleſpont, & s'engagea au ſervice de Nicomède, roi de Bythinie: ce prince leur donna le pays qu'on a appelé de leur nom Galatie ou Gallo-Grèce.

Suites de cette irruption.

CHAPITRE XXI.

Ligue des Achéens. Agis & Cléomène.

LA Grèce devoit être bientôt engloutie dans l'empire romain. Voici les derniers efforts de patriotiſme & de courage que nous préſente ſon hiſtoire. Douze villes obſcures de l'Achaïe, dans le Péloponèſe, avoient formé tres anciennement une ligue pour leur ſûreté commune. Un ſénat régloit les affaires; deux préteurs annuels y préſidoient & commandoient les troupes, ayant un conſeil de dix perſon-

Ce qu'étoit la ligue des Achéens.

nes, ſans lequel ils ne pouvoient rien entreprendre. Cette ligue s'étoit maintenue ſans trouble juſqu'au temps où les rois de Macédoine, ſucceſſeurs d'Alexandre, changèrent la conſtitution de preſque toute la Grèce. Alors chaque ville eut un tyran ou une garniſon étrangère. Mais l'amour de la liberté ſe réveilla ; on tenta de renouer l'alliance ; les Achéens ſecouèrent le joug, & un chef habile, augmentant leurs forces, les rendit bientôt reſpectables.

Avant J. C. 244. Aratus, jeune homme zèle & magnanime, qui venoit de délivrer Sicyone, ſa patrie, de la tyrannie de Nicoclès, fit entrer cette ville importante dans la confédération. Les confédérés le jugèrent digne du gouvernement. On l'élut ſeul préteur, & il conſerva toujours l'autorité. Il forma le deſſein d'affranchir tout le Péloponèſe, d'y rétablir l'ancienne liberté de la Grèce, d'y braver même la puiſſance des Macédoniens. Il étoit lent & timide à la tête d'une armée, autant il étoit admirable pour les coups de main : ſans ce défaut il auroit eu de plus grands ſuccès.

Aratus chargé du gouvernement.

Antigone-Gonatas, fils de Démétrius-Poliocerte, étoit devenu roi de Macédoine. Il poſſédoit la citadelle de Corinthe, qui dominoit, en quelque ſorte, les deux côtés de l'Iſtme. Avec cette place, il ſembloit toujours menacer la Grèce entière. Aratus veut la lui enlever ; entrepriſe

Enlève aux Macédoniens la citadelle de Corinthe.

extrêmement hardie, mais dont les difficultés n'étonnent point ſon courage. Un homme s'offre à le conduire au pied de la citadelle par un ſentier détourné, pourvu qu'on dépoſe ſoixante talents, qui devoient être la récompenſe du ſervice. Pour ſuppléer au défaut d'une ſomme ſi conſidérable, Aratus engage ſa vaiſſelle, les joyaux de ſa femme, tout ce qu'il a de précieux. Il achète, dit Plutarque, le plus grand péril aux dépens de toute ſa fortune, ſans que perſonne ſache le ſecret, ſans autre gage que l'eſpérance de ſervir ſa patrie. Un roc eſcarpé, ſur lequel étoit ſituée la citadelle, paroiſſoit inacceſſible. Il y monte cependant, il ſurprend & chaſſe la garniſon. Les Corinthiens l'honorent comme leur libérateur, & s'aſſocient à la ligue des Achéens. Aratus s'efforça en vain d'y attirer la ville d'Argos ; mais il perſuada au tyran de Mégalopolis de ſe démettre volontairement, & d'unir ſon peuple à cette confédération. 243.

Agis veu réformer Sparte.

Une révolution de Sparte changea les affaires du Péloponèſe. Il ne reſtoit preſque plus de veſtiges des loix de Lycurgue. Les richeſſes avoient entièrement corrompu les mœurs. Chacun pouvoit diſpoſer de ſes biens. L'ancien partage des terres n'ayant plus lieu ayant diſparu, l'avarice ne connoiſſoit point de bornes ; le peuple gémiſſoit dans la mi-

sère, & les travaux mécaniques, devenus néceſſaires pour la ſubſiſtance, avoient fait abandonner les exercices qui entretenoient le courage & la diſcipline. Le roi Agis, jeune prince animé de l'enthouſiaſme de la vertu, entreprit une réforme totale. Voulant rétablir les loix de Lycurgue, il commença par les pratiquer.

Ses premiers ſuccès.

241. La jeuneſſe ardente, ou pour le bien, ou pour le mal, entra dans ſes vues ; mais ceux qu'une longue habitude avoit endurcis, frémiſſoient à la ſeule idée d'un changement contraire à leurs paſſions. Quelques uns des principaux furent cependant gagnés. On dépoſa l'autre roi, Léonidas, qui s'oppoſoit à la réforme. Agis demandoit qu'on ordonnât le partage des terres. Un éphore intéreſſé le trompa, en lui perſuadant de faire abolir les dettes avant tout. Cet éphore étoit lui-même obéré. Quand les contrats furent brûlés dans la place publique, il dit en riant, qu'*il n'avoit jamais vu de feu ſi beau.* Il trouva enſuite des prétextes pour retarder le partage.

Sa fin tragique.

Sur ces entrefaites, les Achéens, alliés de Sparte, demandent des ſecours contre les Étoliens. Agis part avec les troupes ; il fait admirer l'ancienne diſcipline de ſa patrie : mais on profite de ſon abſence pour cabaler contre lui. A ſon retour, les factieux étoient les maîtres, Léonidas étant rétabli ; on le traîne en priſon comme un criminel. Les éphores vont l'interroger ſur

les innovations qu'il a voulu faire, ſur le repentir qu'il doit en avoir. Il répond que l'appareil même de la mort ne le feroit pas repentir d'une ſi belle entrepriſe. Alors, 240.
ſans reſpect pour la royauté, on le condamne au ſupplice. Un des exécuteurs verſoit des larmes. *Ceſſe de me plaindre*, lui dit Agis ; *en ſouffrant une mort injuſte, je ſuis plus heureux que mes meurtriers.* Sa mère & ſon aïeule étoient venues pour le voir dans la priſon ; ces barbares les font entrer, & on les étrangle ſur ſon cadavre. Sparte, ſouillée de telles horreurs, ne paroît plus qu'une caverne de brigands. Léonidas mourut peu après.

Cléomène, ſon fils, avoit épouſé la veuve d'Agis. Cette princeſſe qu'il aimoit, l'excita vivement à exécuter la réforme. Il l'entreprit, quoiqu'il eût moins de vertu que d'ambition. Peut-être ne vit-il que ce moyen d'acquérir de la gloire & de la puiſſance. Cléomène fils de Léonidas ſuit ſon projet.

Pour arriver à ſon but, il avoit beſoin d'employer la force ; car les eſprits n'étoient nullement diſpoſés à la perſuaſion. Quelques hoſtilités des Achéens, qui vouloient obliger Sparte d'entrer dans leur ligue, lui fournirent un prétexte de prendre les armes. Avec cinq mille hommes ſeulement, il leur preſente la bataille. Aratus ſe retira, quoiqu'il en eût vingt mille. Fier de ce premier ſuccès, Cléomène répétoit l'an- Ce qu'il fit contre les Achéens.

cien mot d'un roi de Sparte : *Les Spartiates ne demandent point quel eſt le nombre des ennemis, mais où ils ſont.* Il remporta enſuite une victoire, qui augmenta ſa confiance.

Réforme qu'il exécute à ſon retour.

A ſon retour, il employa la violence contre ceux dont les oppoſitions étoient à craindre. Les éphores furent maſſacrés ; quatre-vingt citoyens furent bannis. On pouvoit dès-lors dominer ſur les ſuffrages ; mais des voies ſi odieuſes pouvoient-elles inſpirer l'amour des loix & du bien public ? Cléomène mit le premier ſes biens en commun ; ſes amis l'imitèrent, & l'on fit le même partage des terres qu'autrefois. Il rétablit les exercices, les repas, tels que du temps de Lycurgue. Il prit pour collègue ſon frère Euclidas, quoique les deux rois euſſent toujours été de deux branches différentes des Héraclides. Par-là il fortifioit ſon autorité.

225.

Aratus s'unit au roi de Macédoine.

Le grand objet de Cléomène étoit de reprendre la ſupériorité, dont Sparte avoit joui pluſieurs ſiècles. Il demanda aux Achéens le commandement de leur ligue. Aratus l'auroit eu pour maître, & étoit d'autant plus éloigné d'y conſentir, que ce prince paroiſſoit moins modéré. Prévoyant que les Spartiates l'attaqueroient, & ne ſe croyant pas aſſez fort contre eux, il eut recours au roi de Macédoine, dont il s'étoit montré l'ennemi implacable. C'é-

toit en quelque ſorte détruire ſon propre ouvrage. Mais la ligue Achéenne étoit prête à ſe diſſoudre s'il eût pris un autre parti, tant elle haïſſoit les Spartiates. Aratus céda donc au temps.

Cléomène s'étoit déjà emparé de Corinthe, lorſque le roi de Macédoine, Antigone-Doſon, fut appelé au ſecours du Péloponèſe. On lui remit en gage la citadelle de cette ville, qu'Aratus avoit enlevée glorieuſement à ſa couronne. Quelque redoutable que fût cet ennemi, Cléomène s'empara de Mégalopolis, preſque ſous ſes yeux. Cependant il avoit peu de reſſources ; elles furent bientôt épuiſées. Il ſe vit réduit à défendre la Laconie ; & manquant de vivres & d'argent, il voulut haſarder une bataille décisive à Sélaſie : il fut vaincu par Antigone. 222.

Cléomène ne peut ſe ſoutenir.

Philopémen de Mégalopolis, jeûne homme né pour de grandes actions, contribua beaucoup à la victoire, en attaquant un corps de Spartiates contre l'avis des officiers ſupérieurs, contre les ordres même du roi. Antigone affecta d'en faires des reproches au chef de la troupe. Comme celui-ci rejettoit la faute ſur Philopémen : *Ce jeune homme*, lui dit-il, *s'eſt conduit en grand Capitaine, parce qu'il a ſaiſi l'occaſion ; & vous, capitaine, vous avez agi en jeune homme.* Philopémen avoit donc interprété les intentions du général.

Comment Philopémen ſe fit connoître.

Le ſuccès pouvoit ſeul le juſtifier aux yeux d'Antigone.

Ce que devint Cléomène après ſa défaite.

Cléomène, après ſa défaite, conſeilla aux Spartiates de recevoir Antigone, à qui l'on ne pouvoit réſiſter. Mais ne voulant pas lui-même ſubir la loi, il s'embarqua pour l'Egypte. Un de ſes amis l'exhortoit à mourir plutôt volontairement. Il répondit que c'étoit lâcheté de ſe tuer, par la crainte d'une fauſſe honte, ou par le déſir d'une fauſſe gloire ; qu'il ſe croyoit obligé de ſe réſerver pour le ſervice de la patrie, & qu'il lui ſeroit facile de mourir quand il auroit perdu toute eſpérance. Le courage ne lui manqua jamais ; la modération & la prudence lui manquèrent preſque toujours.

Sa mort en Egypte.

Il eſpéroit des ſecours de Ptolémée-Evergète, roi d'Egypte. Ce prince, touché de ſa grandeur d'ame, vouloit réellement le ſecourir ; mais la mort prévint l'exécution de ſes deſſeins. Ptolémée-Philopator, ſon ſucceſſeur, ſe livra aux plaiſirs, & Cléomène fut abandonné ; il fut même maltraité & gardé à vue. Alors, avec un petit nombre d'amis, il tenta un coup de déſeſpoir, trompa ſes gardes, courut dans les rues d'Alexandrie, excita le peuple à la révolte. On ne remua point. Les Spartiates, au nombre de treize, ne pouvoient échapper au ſupplice que par une mort violente : ils ſe tuèrent les uns les autres.

219.

Le corps de Cléomène fut attaché à une croix.

Tout ce qu'il avoit exécuté à Sparte étoit détruit. Antigone n'exerça dans cette ville aucun acte de rigueur, & permit aux citoyens de ſe gouverner ſelon leurs loix. On rétablit les éphores. La race des Héraclides s'éteignit bientôt après. Les Spartiates eurent leurs tyrans particuliers, comme pluſieurs peuples de la Grèce, & leur ancienne gloire n'exiſta plus que dans les livres. Le projet d'Agis & de Cléomène, de rétablir la légiſlation de Lycurgue, étoit chimérique, dans un temps où la contagion du vice avoit fait tant de progrès. Etat de Sparte.

La ligue des Achéens ſe ſoutint par la prudence d'Aratus. Il eut toute la confiance d'Antigone-Doſon. Il eut, au commencement, celle de Philippe, ſucceſſeur de ce prince. Mais la flatterie corrompit bientôt Philippe; la probité d'Aratus lui devint ſuſpecte, & il le fit empoiſonner. 214. Fin d'Aratus.

Philopémen, meilleur général qui lui, & comparable aux plus grands hommes de la Grèce, devint le héros de la république. Elle conſerva l'amour de la liberté, même lorſque Rome commençoit à dominer dans la Grèce. Mummius ayant pris Corinthe, ce coup fatal annonça la révolution qui devoit rendre tous les Grecs ſujets des Romains. Mais la Grèce exerça 146. Fin de la ligue des Achéens & de la liberté de la Grèce.

ſur les conquérants du monde une ſorte d'empire, plus glorieux que les conquêtes, l'empire de l'eſprit & de la littérature. Elle leur fit connoître les vrais beautés de la poéſie, de l'éloquence, de l'hiſtoire, de la morale; elle forma les Térence, les Cicéron, les Virgile, les Horace, & ces grands hommes qui ſe diſtinguèrent par l'urbanité & la ſcience, ainſi que par de ſublimes actions. Nous devons nous-mêmes beaucoup aux Grecs, puiſqu'ils nous offrent des modèles dans tous les genres de mérite.

CHAPITRE XXII.

Sur les arts, la littérature & les ſciences de la Grèce.

I.

Agriculture

LES Grecs, en acquérant des lumières, connurent bientôt tous les avantages de l'agriculture, pour laquelle ils avoient eu au commencement une extrême averſion. Sans les productions de la terre, les autres biens ſeroient inutiles, comme on le voit par la fable de Midas. Auſſi de grands princes, de grands philoſophes ont-ils fait de l'agriculture un objet particulier de leurs ſoins & de leurs études.

Le commerce peut ſeul ſuppléer à la fertilité du ſol, en facilitant les échanges. C'eſt par-là que les Phéniciens jouirent de tous les avantages de la vie. Les Athéniens cultivèrent ſur-tout l'olivier, parce que le ſol de l'Attique ſe refuſoit à d'autres productions ; mais leurs colonies, & particulièrement Byzance, leur fourniſſoient des grains. Xénophon les exhorte dans un ouvrage politique à favoriſer les commerçants, citoyens ou étrangers, à leur faire des avances, à leur fournir des vaiſſeaux, en prenant les ſuretés convenables. La richeſſe des particuliers, comme il l'obſerve, fait la richeſſe de l'état. Corinthe & Syracuſe floriſſoient par le commerce. Alexandrie, ſous les Ptolémées, devint encore plus floriſſante. Un canal de communication, depuis Coptus juſqu'à la mer rouge, bordé d'hôtelleries, attira toutes les marchandiſes de l'Aſie méridionale. Commerce.

Périclès avoit encouragé tous les beaux-arts. Ils continuèrent pendant deux ſiècles à produire des chef-d'œuvres. Les trois ordres d'architecture grecque, le dorique, l'ionique & le corinthien, ſubſiſtent comme des règles immuables. Plus le goût ſe perfectionne, plus il ſe rapproche de la noble ſimplicité des anciens. Une loi d'Ephèſe prévenoit dé grands abus pour la dépenſe des édifices publics. L'architecte, avant d'entreprendre quelque ouvrage, devoit en Architecture.

déclarer le prix & engager tous ſes biens. Si la dépenſe n'excédoit pas le marché, on le récompenſoit : ſi elle étoit plus forte d'un quart, on payoit le ſurplus : ſi elle montoit au-delà, c'étoit ſur le compte de l'architecte.

Sculpture. Avant Phidias, les ſtatues des Grecs, comme celles des Egyptiens, avoient les bras collés ſur le corps, les jambes & les pieds joints l'un contre l'autre, ſans geſte, ſans attitude & ſans graces. Il perfectionna la ſculpture par ſa ſcience, autant que par ſon talent. Il avoit fait une ſtatue pour être placée ſur une colonne. Alcamène, ſon rival, en avoit fait une autre. Quand on les examina de près, la première parut hideuſe, & la ſeconde admirable. *Placez-les où elles doivent être*, dit Phidias. Il ſavoit l'effet que l'élévation devoit produire. On fut bientôt détrompé.

Statuaires. Myron, Lyſippe, Praxitèle, & quelques autres ſculpteurs, s'immortalisèrent par leurs ouvrages. Deux Vénus de Praxitèle excitoient l'admiration. Il en donna le choix pour le même prix aux habitants de Cos, qui préférèrent la moins belle, parce qu'elle étoit voilée & l'autre nue. Cet exemple auroit été digne des Spartiates.

Peinture. Les prodiges que l'on raconte de la peinture grecque, paroiſſent d'autant moins croyables, que les Grecs employoient ſeulement quatre couleurs. Les peintres célè-

bres, Polygnote, Apollodore, Zeuxis, Parrhaſius, Timante, Apelle, Protogène, &c. furent en général très-conſidérés, & quelques-uns ridiculement orgueilleux. Les Athéniens auroient été plus louables d'exciter & de récompenſer les talents, ſi les talents agréables n'avoient pas eu la préférence ſur ceux qui la méritoient par l'utilité & par les ſervices.

Les talents agréables favoriſés.

La corruption des mœurs, l'oubli des principes & des devoirs, venoient en partie de cet abus. Dans le temps qu'on ne s'occupoit que de tableaux, de ſtatues & de ſpectacles, la courtiſane Phryné, maîtreſſe de Praxitèle, eut l'effronterie de s'engager à rebâtir Thèbes, pourvu qu'une inſcription portât : *Alexandre a détruit Thèbes, & Phryne l'a rétablie.* Zeuxis, couvert de pourpre & d'or, éblouiſſoit les yeux par ſon faſte ; aux jeux olympiques, Parrhaſius ſe montroit avec inſolence, une couronne d'or ſur la tête, vers le même temps où Socrate & Phocion burent la ciguë.

Muſique.

Une choſe bien remarquable dans les coutumes des Grecs, c'eſt l'importance qu'ils attachoient à la muſique. L'harmonie faiſoit la plus vive impreſſion ſur leurs organes : elle avoit adouci leurs mœurs ; elle excitoit leur courage dans les combats ; elle élevoit leur ame par les louanges des grands hommes : car le chant,

les inſtruments & la poëſie, tendoient à ce but. Tout cela étoit compris dans le mot *muſique*. On en faiſoit une partie eſſentielle de l'éducation. Les loix de Sparte défendoient toute innovation en muſique, de peur qu'il n'en réſultât d'autres changements pernicieux. Cet art ſemble avoir été conſidérablement perfectionné par les modernes, quoiqu'il ne produiſe plus les mêmes effets.

Art militaire.

Du temps d'Homère, les Grecs ignoroient encore l'art militaire; car on n'en voit preſqu'aucune trace dans ſes deſcriptions de ſièges & de combats. Ils devinrent très habiles par l'expérience & la réflexion. Les campements avantageux, les ſavantes diſpoſitions de bataille, les belles manœuvres, tous les moyens d'attaque & de défenſe, furent connus & pratiqués. Il ne faut que lire les ſièges de Syracuſe & de Tyr, pour juger des reſſources que procuroit la ſcience, ainſi que le courage. L'infanterie faiſoit la force des armées. La cavalerie peu nombreuſe, faute de chevaux, combattoit en bon ordre, ſans que l'on connût l'uſage des ètriers, ni des ſelles. On avoit abandonné les chars, beaucoup plus dangereux qu'utiles.

Comment on formoit les guerriers.

On ne négligeoit rien pour former d'excellents ſoldats. Les Spartiates, quoique accoutumés dès l'enfance à braver la mort, portoient à la guerre des habits rouges,

afin que le ſang des bleſſés ne parût point. La diſcipline, les récompenſes & les peines, la paſſion de la gloire & la crainte de l'infamie, donnèrent, ſur-tout aux Grecs, un grand avantage ſur leurs ennemis. Chaque citoyen étoit ſoldat, & devoit porter les armes juſqu'à ſoixante ans. Des hommes qui combattent pour leurs biens, pour leur famille, pour leur liberté, paroiſſent infiniment ſupérieurs à des guerriers ordinaires. Cependant que ne peut pas faire adjourd'hui la diſcipline & même l'honneur?

II.

Ce qu'il faut penſer des Grecs en fait de littérature.

Un goût délicat, une imagination vive, une langue riche & harmonieuſe, ont rendu les Grecs, en matière de littérature, les maîtres & les modèles de tous les peuples éclairés. Leur langue incomparable embelliſſoit tout. Dans Homère, elle réuniſſoit déjà les graces, les forces & la majeſté. C'eſt une preuve qu'il y avoit eu avant lui de bons écrivains; car les langues ſe forment avec lenteur, & ne peuvent ſe perfectionner que par les travaux littéraires.

Poëſie cultivée la première.

La poëſie a preſque toujours devancé les autres genres. Une eſpèce d'inſtinct porte les hommes ſenſibles à chanter leurs plaiſirs, les dieux qu'ils adorent, les héros qu'ils admirent, les faits qu'ils veulent

graver dans la mémoire. Auſſi trouve-t-on des vers chez les ſauvages. Ce bel art devroit être conſacré au bien public. Le but de l'Iliade d'Homère eſt d'étouffer la diſcorde parmi les Grecs, & d'exciter en eux l'héroïſme. Les vertus pacifiques étoient peu connues alors, puiſqu'il ne les a point célébrées.

A qui eſt due l'idée de la Tragédie.

Ses poëmes firent naître la tragédie. En repréſentant ſur le théatre des actions qui plaiſoient à la lecture, on augmenta le plaiſir & l'utilité. Les pièces d'Eſchyle, contemporain de Xerxès, inſpiroient la haine de la tyrannie. Sophocle fut témoin de ſes ſuccès & les ſurpaſſa. Euripide, rival de Sophocle, rendit la tragédie plus touchante & plus morale. C'eſt ainſi que l'émulation donnoit du reſſort aux talents. Dès le temps de Solon, Theſpis avoit inventé l'art dramatique, ou les repréſentations théatrales; mais ſes pièces étoient de mauvaiſes farces, qui ſervirent ſeulement à préparer les voies au génie.

Ce qu'étoit la Comédie chez les Athéniens.

On ne conçoit pas comment les Athéniens, après avoir goûté la morale de leurs poëtes tragiques, pouvoient applaudir aux bouffonneries indécentes d'Ariſtophane, ni comment ils lui permettoient de jouer les dieux, le gouvernement, les magiſtrats, les ſocrates. Telle fut la licence de l'*ancienne* comédie; elle immoloit tout à la ſatyre, & ce peuple n'avoit pas honte de

l'approuver. La comédie *moyenne*, qui commença ſous les trente tyrans, déguiſa les noms, mais outragea également les perſonnes. Alexandre en réprima l'abus. La *nouvelle* comédie peignit les mœurs ſans bleſſer les citoyens. Ménandre y excella; & nous devons d'autant plus regretter la perte de ſes ouvrages, qu'ils ont ſervi de modèle à Térence.

Autres genres de poëſies.

Héſiode, Alcée, Sapho, Pindare, Simonide, Anacréon, Théocrite, &c. ſe ſont immortaliſés par d'autres genres de poëſie. L'ode, l'élégie, l'idylle, la poëſie didactique, l'épigramme, nous ſont venues de la Grèce. La plupart de ces genres ont été perfectionnés par les Romains. Il eſt dans l'ordre de la nature, que le génie profite des anciens modèles, en obſerve les défauts, pour les éviter avec goût, & les beautés, pour en créer lui-même de nouvelles.

Hérodote & les principaux hiſtoriens.

Hérodote d'Halycarnaſſe eſt regardé comme le père de l'hiſtoire. Il naquit peu d'années après l'expédition de Xerxès dans la Grèce. On lui reproche, avec raiſon, d'avoir trop aimé le merveilleux, & d'avoir adopté des fables. Pour plaire aux Grecs, il flatta leur vanité crédule. La lecture qu'il fit de ſon ouvrage aux jeux olympiques, & enſuite dans une fête d'Athènes, lui attira de grands applaudiſſements.

Thucydide, encore très-jeune, y verſa

des larmes comme à une tragédie. Hérodote s'en apperçut, augura que ce jeune homme étoit né avec les plus heureuſes diſpoſitions, exhorta ſon père à les cultiver avec ſoin. Thucydide ſe livra donc à l'étude. Pendant la guerre du Péloponèſe, où il fut employé, il examina tout ; il fit des mémoires exacts, dont il compoſa enſuite ſon hiſtoire de cette guerre ; excellent ouvrage, où la vérité ſe montre ſans fard. Xénophon ſe diſtingua peu de temps après dans cette carrière. Mais il ne faut pas lire ſa *Cyropédie* comme une hiſtoire : c'eſt plutôt une eſpèce de roman moral & politique, fondé en partie ſur des faits. Polybe, Denys d'Halycarnaſſe, Diodore de Sicile, Plutarque, ſont les hiſtoriens grecs les plus célèbres qui aient paru enſuite.

Orateurs grecs.

On attribue à Périclès l'origine de la véritable éloquence, qui joint la force des raiſons à celle du ſentiment. Il y avoit eu auparavant des harangueurs, & non des orateurs. Nous avons vu Démoſthène régner ſur les eſprits par ce talent admirable. Eſchine, ſon rival, ne pouvoit lui réſiſter. Il triompha même ſouvent de la ſageſſe de Phocion. Dans une république, où l'homme le plus éloquent devenoit auſſi le plus puiſſant, & entraînoit les ſuffrages du peuple, tout excitoit à cultiver l'éloquence. Des maîtres l'enſeignèrent. Iſocrate fut un habile rhéteur.

Démoſthène prit des leçons d'un autre, parce qu'il n'étoit pas aſſez riche, dit-on, pour payer celles d'Iſocrate. La plupart des rhéteurs furent des ſophiſtes, qui apprenoient à ſoutenir le pour & le contre, à donner au faux les couleurs du vrai, & dont les préceptes ne valoient pas la lecture d'une philippique de Démoſthène. Le talent, l'exercice, l'étude des grands modèles, c'eſt ce qui fait les orateurs.

III.

Premiers philoſophes.

Dès que la curioſité, l'émulation & d'autres motifs, portèrent les Grecs à la méditation ou à l'étude, la philoſophie s'introduiſit parmi eux. Les premiers philoſophes furent des ſages, principalement occupés des principes de la politique & des devoirs de la ſociété. Ils ne connurent, ni les ſubtilités, ni les diſputes de mots; ils ne formèrent point de ſectes ennemies les unes des autres; ils ne s'égarèrent pas dans de chimériques opinions. On voulut enſuite raiſonner ſur l'origine du monde, ſur la cauſe première, ſur les choſes que l'eſprit humain peut le moins connoître. Thalès de Milet, contemporain de Solon, fut le chef d'une ſecte de philoſophes, nommée l'*Ionique*. Un jour qu'il ſe laiſſa tomber en conſidérant les aſtres, une bonne femme lui dit: *Comment connoîtriez-vous le ciel, puiſque vous ne voyez*

pas à vos pieds? Quoique le cours des aſtres puiſſe être connu, le mot de cette femme eſt très-ſenſé, en l'entendant de ce qui paſſe notre intelligence.

Philoſophie de Pythagore.

Pythagore, chef de la ſecte *Italique*, travailla du moins utilement ſur les mœurs. Il s'étoit inſtruit en Egypte, en Phénicie, en Chaldée, peut-être même dans l'Inde. Il étoit aſtronome & géomètre ; mais il regarda la ſageſſe comme la première des ſciences, & ſe crut né pour lui faire des proſélytes. Il paſſa dans cette partie de l'Italie qu'on appelloit la *grande Grèce*, à cauſe des colonies grecques dont elle étoit peuplée. Il y réforma les mœurs publiques par ſes exhortations, ſur tout à Crotone, ville très-corrompue.

Sa vie.

Il vivoit en communauté avec ſes diſciples, & leur faiſoit ſubir une eſpèce de noviciat de deux ans, quelquefois de cinq, pendant lequel ils devoient s'inſtruire en ſilence, ſans pouvoir demander raiſon des enſeignements. Sa doctrine ſur la divinité étoit admirable. Il vouloit que toutes les actions, toutes les études, tendiſſent à nous rendre ſemblables à Dieu par l'acquiſition de la vérité ; il ajoutoit que pour acquérir la vérité, il faut la chercher avec une ame pure, maîtreſſe des paſſions.

Son principal dogme.

Il enſeignoit la métempſycoſe, & il tiroit de cette erreur des conſéquences utiles, puiſqu'il annonçoit des récompen-

ſes pour la vertu & des peines pour le vice après la mort. Zaleucus & Charondas, deux de ſes diſciples, furent deux légiſlateurs; l'un des Sybarites, célèbres auparavant par leur molleſſe; l'autre des Locriens d'Italie.

Philoſophie d'Anaxagore.

Nous avons déjà parlé d'Anaxagore, le maître de Périclès. Il enſeigna que l'arrangement du monde eſt l'ouvrage d'un eſprit infini. Il ne parut qu'un impie aux yeux des Athéniens, parce qu'il définiſſoit le ſoleil, *en matière enflammée*. Tels ſont les jugements de l'ignorance ſuperſtitieuſe. Socrate, ſon diſciple, conſacra la philoſophie aux mœurs & au bien public. La ciguë fut ſa récompenſe.

Platon & Ariſtote.

Platon & Ariſtote brillèrent après Socrate. Leurs opinions ont eu des ſectateurs innombrables. On appeloit, *académie*, la ſecte de Platon, &, *péripatéticiens*, ceux qui compoſaient celle d'Ariſtote. Les péripatéticiens modernes, qui ont dominé dans les écoles, à la faveur de l'ignorance, n'entendoient pas même la doctrine de ce philoſophe grec, dont ils faiſoient un oracle. Dans le même temps, Antiſthène fonda la ſecte des cyniques. Un manteau, une beſace, un bâton, c'eſt tout ce qu'ils vouloient poſſéder. Ils s'imaginoient, dans leur pauvreté orgueilleuſe, avoir droit d'inſulter le genre humain. Le fameux Diogène, banni pour crime de fauſſe monnoie, devint le diſciple d'An-

tiſthène. En déclamant contre les vices, il n'épargnoit pas les perſonnes. On lui jettoit des os comme à un chien, & il n'en étoit que plus hardi. Cratès, autre cynique, vendit un riche patrimoine, en jetta l'argent à la mer, & s'écria, *Je ſuis libre.* De tels excès ne ſont point de la vertu.

Zénon. Zénon, chef des ſtoïciens, enſeigna que la vertu rend heureux dans tous les maux, & même, que les ſouffrances ne ſont point un mal. Il faiſoit du ſage un homme ſans paſſions, inſenſible même à la pitié, quoique fidèle à tous les devoirs de l'humanité. Sa doctrine étoit ſans doute exagérée ; mais elle fit de grands hommes par les ſentiments ſublimes qu'elle inſpiroit.

Epicure. Epicure, au contraire, plaçoit le bonheur dans la volupté. On a lieu de croire qu'il l'entendoit des plaiſirs qu'accompagne la vertu, & qui ſuppoſent la tempérance. Mais il étoit aiſé d'abuſer de cette doctrine. Auſſi, la ſecte dégénéra-t-elle bientôt. Les épicuriens préférèrent les plaiſirs des ſens à tout le reſte ; ils ſe livrèrent aux excès du libertinage.

Pyrrhon. Pyrrhon & les pyrrhoniens pouſsèrent l'extravagance juſqu'à ne reconnoître aucune eſpèce de vérité. D'autres philoſophes nièrent l'exiſtence de Dieu : leur impiété n'inſpira que de l'horreur. La philoſophie devint une ſource intariſſable de

faux ſyſtêmes, de diſputes dangereuſes, dès qu'elle négligea l'obſervation de la nature & des principes de la morale.

Les Grecs cultivèrent avec ſuccès la géométrie, l'aſtronomie, la géographie, ſciences dont nous ne devons pas encore parler. Hippocrate doit être regardé comme le père de la vraie médecine, fondée ſur l'obſervation & l'expérience. C'eſt un grand malheur que les médecins, comme les philoſophes, ſe ſoient diviſés en pluſieurs ſectes rivales. La différence de principes les conduiſoit à des pratiques contraires ; & la vie des hommes étoit ſouvent ſacrifiée à l'eſprit de ſyſtême. Sciences des Grecs.

Les modernes doivent beaucoup aux Grecs dans tous les genres, mais ils les ont ſurpaſſés dans preſque tous, par de meilleures méthodes & par de grandes découvertes.

Fin de l'Hiſtoire Grecque.

APPENDICE

SUR LES DIEUX ET LES HÉROS

DE LA FABLE.

ON a placé à la ſuite de l'Abrégé de l'Hiſtoire Grecque, ce morceau du P. Jouvency, dont l'objet appartient ſpécialement à l'Hiſtoire des Grecs, puiſqu'il n'y eſt queſtion que des dieux & des héros de la Grèce. Il peut ſuffire pour l'intelligence de la plupart des poëtes grecs & latins.

On a cru devoir y ajouter quelques deſcriptions tirées des poëtes françois, afin de fixer plus facilement les faits dans la mémoire des jeunes gens.

ABRÉGÉ

ABRÉGÉ DE LA FABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Dieux du premier & du ſecond ordre.

I. Saturne.

LE Ciel paſſoit pour le plus ancien des dieux. Deux de ſes fils, dont l'un s'appeloit le Temps ou Saturne, & l'autre Titan, ſont célèbres dans les écrits des poëtes. Titan étoit l'ainé, & par conſéquent celui à qui l'empire du monde devoit appartenir; mais il céda ſon droit à Saturne, à la ſollicitation de ſa mère Veſta: ce ne fut qu'à condition que ſon frère Saturne n'élèveroit aucun enfant mâle. En conſéquence de cette convention, Saturne dévoroit ſes propres fils dès qu'ils étoient venus au monde. Sa femme en étoit au déſeſpoir. Un jour qu'elle accoucha de deux enfants, dont l'un étoit Jupiter & l'autre Junon, elle cacha Jupiter, & ne montra que Junon à Saturne. Titan découvrit cette fourberie: il fit la guerre à Saturne, le défit dans un combat, & le mit aux fers. Saturne en fut délivré dans la ſuite par ſon fils Jupiter; car les Titans ayant renouvellé la guerre, pour venger

Ciel. Titan. Veſta. Jupiter. Junon.

de nouveau leur père, ils furent vaincus par Jupiter.

Ils ſont enſévelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſoient pour attaquer les cieux:
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante;
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage mourante.
Jupiter eſt victorieux,
Et tout cède à l'effort de ſa main foudroyante.
QUINAULT.

Saturne avoit appris du Deſtin, qu'un jour ce même Jupiter lui ôteroit le royaume: ainſi, dès qu'il fut en liberté, il dreſſa des embuches à ſon fils, & enſuite lui déclara une guerre ouverte. Jupiter fut victorieux; & non content d'avoir vaincu ſon père, il le chaſſa du ciel. Saturne, après avoir perdu le ciel, ſe retira dans cette partie de l'Italie, où, dans la ſuite, Rome fut bâtie. Cette contrée fut appelée *Latium*, du mot latin *latere*, qui ſignifie *être caché*, parce qu'en effet Saturne, étoit venu s'y cacher & y chercher un aſyle. Janus, qui étoit alors roi du Latium, reçut favorablement ce Dieu chaſſé du ciel, & l'aſſocia même à ſon règne. Saturne par reconnoiſſance, lui donna une intelligence ſingulière, par le moyen de laquelle il ſe reſſouvenoit des choſes paſſées, & prévoyoit celles qui devoient arriver; c'eſt pourquoi on a dit que Janus avoit deux

Latium.

Janus.

têtes ou deux viſages, dont l'un regardoit le paſſé, & l'autre, l'avenir.

Dans le temps de Saturne, les mœurs étoient pures, & les beaux arts floriſſoient; ce qui a fait donner à ce temps heureux le nom d'âge d'or. Age d'or.

La terre, féconde & parée,
Marioit l'automne au printemps:
L'ardent Phœbus, le froid Borée,
Reſpectoient l'honneur de ſes champs:
Par-tout, les dons brilliants de Flore
Sous ſes pas s'empreſſoient d'éclore
Au gré du Zéphyre amoureux:
Les moiſſons, inondant les plaines,
N'étoient, ni le fruit de nos peines,
Ni le prix tardif de nos vœux.
Mais, pour le bonheur de la vie,
C'étoit peu que tant de faveurs;
Tréſors bien plus dignes d'envie,
Les vertus habitoient les cœurs.
Pères, enfants, époux ſenſibles,
Nos devoirs, depuis ſi pénibles,
Faiſoient nos plaiſirs les plus doux;
Et l'égalité naturelle
Mère de l'amitié fidelle,
Sous ſes loix nous uniſſoit tous. LAMOTTE.

Pendant la courte durée
De cet âge radieux,
Qui vit la terre honorée
De la préſence des dieux,
L'homme, inſtruit par l'habitude,
Marchant avec certitude
Dans leurs ſentiers lumineux,

Imitoit, ſans autre étude,
Ce qu'il admiroit en eux.

ROUSSEAU.

Saturnales. Les fêtes de Saturne étoient appelées *les Saturnales*, & tomboient dans le mois de décembre; elles furent célébrées d'abord pendant trois jours, enſuite pendant quatre, enfin pendant cinq & davantage. Pendant ces jours-là le ſénat ne tenoit point ſes aſſemblées; les écoles publiques étoient fermées, & les amis s'envoyoient des préſents les uns aux autres: il n'étoit pas permis d'exécuter aucun jugement contre les criminels, ni de déclarer la guerre. Les maîtres ſervoient à table leurs eſclaves, & en faiſoient les fonctions, pour rappeler le ſouvenir de l'ancienne liberté dont les hommes jouiſſoient dans le temps
Janus. de Saturne, où tous étoient égaux. Janus, dont nous venons de parler, étoit repréſenté tenant une clef d'une main, & de l'autre un bâton. Il portoit un bâton, parce qu'il préſidoit aux chemins. Le bâton eſt le ſymbole du voyageur; & il avoit une clef, parce qu'on le croyoit l'inventeur des portes & des ſerrures. C'eſt de lui que le mois
Janvier. de janvier a pris ſon nom. On dreſſoit douze autels en l'honneur de Janus, pour repréſenter les douze mois de l'année; &, comme il y a quatre ſaiſons dans l'année, on a ſouvent repréſenté Janus avec quatre viſages. Janus étoit invoqué le premier dans

tous les ſacrifices, parce que c'étoit lui qui, le premier, a dreſſé des autels, & établi les cérémonies des ſacrifices. A Rome, le temple de Janus étoit fermé en temps de paix, & il étoit ouvert en temps de guerre.

II. Cybèle.

CYBÈLE, femme de Saturne, a pluſieurs noms dans les poëtes : elle eſt appelée Dindymène, Bérécynthie & Idée ; ces noms ſont tirés de trois montagnes de Phrygie, Dindyme, Ida & Bérécynthe, où elle étoit principalement honorée. Elle étoit auſſi appelée la *grande Mère*, parce qu'elle eſt la mère de la plupart des dieux, & ſurtout des dieux du premier ordre. On la nommoit auſſi *Ops* & *Tellus* : *tellus* veut dire *la terre* ; parce que, comme Saturne avoit préſidé au ciel, elle préſidoit à la terre, & procuroit toutes ſortes de ſecours aux mortels ; car *ops* veut dire *ſecours, richeſſe*.

Grande mère.

Ops, Tellus.

Prodigue en ſes largeſſes,
Cybèle à pleines mains *(nous)* répand ſes richeſſes ;
De ſes bienfaits nouveaux les arbres ſont parés,
D'une herbe verdoyante elle couvre nos prés.

ROUSSEAU.

On lui donnoit encore le nom de *Rhéa*, du grec ῥεω, qui veut dire *je coule*, parce que toutes choſes coulent, pour

Rhéa.

ainſi dire, de la terre, & en ſont produites.

Veſta. On la nommoit auſſi *Veſta*. Cependant, communément, Veſta eſt le nom de la mère de Saturne, & non pas celui de ſa femme; c'eſt pourquoi quelques ſavants croient qu'il y a eu deux Veſta; l'une femme du Ciel & mere de Saturne, & l'autre moins ancienne, & fille de Saturne; & ils ſont perſuadés que l'ancienne Veſta eſt la même que Cybèle & que la Terre. Celle-ci étoit repréſentée aſſiſe, parce que la terre, ſoutenue par ſon propre poids, demeure toujours dans une ſituation uniforme. Elle tenoit un tambour à la main, parce que, comme le tambour eſt rempli d'air, de même la terre renferme dans ſon ſein les vents, qui en ſortent avec bruit. On peignoit auſſi des bêtes à ſes côtés. Elle étoit portée ſur en char traîné par des lions; elle étoit quelquefois couronnée de fleurs & de plantes, & plus ſouvent on lui donnoit une couronne de tours & de créneaux de murailles.

L'autre Veſta, moins ancienne, préſidoit au feu. Numa Pompilius, roi de Rome, lui conſacra un autel, ſur lequel il or-

Veſtales. donna que des vierges appelées *Veſtales*, entretiendroient un feu perpétuel. Si par haſard ce feu venoit à s'éteindre, on pu-

Juſtitium. blioit le *juſtitium*, c'eſt-à-dire, l'interruption de l'adminiſtration de la juſtice. Ce mot vient de *jus*, le droit, & de *ſtare*,

s'arrêter ; car alors les affaires publiques & particulières étoient interrompues, juſqu'à ce que ce prodige funeſte eût été expié par des cérémonies particulières. Si ce malheur arrivoit par la faute des veſtales, on les puniſſoit ſévérement. On renouvelloit ce feu tous les ans aux calendes de mars, c'eſt-à-dire, au premier jour de mars, & on ſe ſervoit pour le rallumer, non du feu ordinaire, mais uniquement des rayons du ſoleil. Les fêtes de Cybèle s'appeloient les fêtes Mégaléſiennes, ou les jeux Mégaléſiens : ce mot vient de l'adjectif grec μεγαλη, qui ſignifie *grande*, parce que c'étoient les fêtes de la grande déeſſe. Les prêtres de Veſta étoient nommée en latin *Galli* de *Gallus*, fleuve de Phrygie : quand ces prêtres avoient bu de l'eau de ce fleuve, ils devenoient furieux, & ſe déchiroient à coups de couteaux : ils tournoient la tête en rond, en avançant les uns contre les autres, & ſe heurtoient comme des béliers ; c'eſt pourquoi ils furent auſſi appelés *Coribantes*, du grec κορυς, qui ſignifie *caſque*. Ces prêtres ſe coupoient les cheveux ſur le devant de la tête ; ils portoient une longue robe comme les femmes. Ils avoient élevé Jupiter dans l'iſle de Crète ; ce qui fut cauſe qu'on les appella *Curètes*, nom des peuples qui vinrent habiter l'iſle de Crète, adjourd'hui Candie. On appelle auſſi ces prêtres Dactyles Idéens : dacty-

Fêtes Mégaléſiennes.

Prêtres de Veſta.

Coribantes.

Curètes.

Dactyles Idéens.

les, du mot grec δάκτυλος, qui ſignifie *un doigt*, parce qu'ils étoient au nombre de dix, & par conſéquent autant qu'il y a de doigts aux deux mains; ou parce que, comme les doigts ſe prêtent aux mouvements de la main, ils devoient toujours être prêts pour les fonctions de leur miniſtère & pour le culte de la déeſſe; & ils étoient appelés *Idéens*, parce qu'ils demeuroient ſur le mont Ida, montagne de Phrygie. Il y avoit auſſi une montagne de ce nom dans l'iſle de Crète. Ces prêtres célébroient les fêtes de Cybèle avec des cris confus, au bruit des tambours, des fifres, des flûtes & d'autres pareils inſtruments. A Rome, les fêtes de Cybèle étoient célébrées par les dames romaines dans un temple qui étoit un lieu retiré, qu'on appeloit *Opertum*; c'eſt-à-dire, *lieu caché*: il n'étoit pas permis aux hommes d'y entrer.

III. CÉRÈS ET LE DIEU TERME.

CÉRÈS fut fille de Saturne & d'Ops, ou Cybèle. Elle étoit la déeſſe des productions de la terre, & c'eſt elle qui a trouvé l'uſage du bled; c'eſt pour cela qu'on la peint avec une couronne d'épis & avec de groſſes mamelles; d'où lui eſt venu le nom de *Mammoſa*, c'eſt-à-dire,

mamelue, & d'*Alma*, c'eſt-à-dire, *celle qui nourrit*, parce qu'avec le bled elle nourrit tous les hommes.

Elle portoit un flambeau à la main, parce qu'elle chercha long-temps ſa fille Proſerpine, que Pluton avoit enlevée. On dit que, comme le chagrin qu'elle conçut de cet enlèvement, lui avoit fait perdre l'uſage du ſommeil, Jupiter lui fit manger des pavots. Le pavot eſt une plante qui a la propriété de faire dormir; c'eſt pour cela qu'on la peint auſſi avec des pavots à la main. Elle ſe ſervit de Triptolême pour montrer aux hommes l'art de ſemer. Ce Triptolême étoit fils du roi d'Eléuſis, chez qui Cérès s'étoit arrêtée quelque temps, lorſqu'elle cherchoit ſa fille Proſerpine. C'eſt dans cette ville d'Eléuſis qu'on a célébré pour la première fois certaines fêtes en l'honneur de Cérès; elles étoient appelées *Eleuſines*. On y gardoit un ſilence incroyable & un grand ſecret; & c'eût été un crime des plus grands, que de rapporter un mot de ce qui s'y étoit paſſé. On trouve dans les anciens auteurs deux autres fêtes en l'honneur de Cérès: premièrement, les *Theſmophores*, ainſi appelées de deux mots grecs, θεσμὸς, *loi* & φέρω, *je porte*: ces fêtes étoient ainſi nommées, parce que Cérès donna des loix aux Athéniens. Secondement, les *Ambarvales*, établies pour obtenir du ciel la

Proſerpine.

Triptolême.

Fêtes Eleuſines.

Theſmophores.

Ambarvales.

fertilité des campagnes & l'abondance des fruits. Ce mot vient de l'ancienne prépoſition *am*, qui veut dire *autour*; & *arva*, qui ſignifie *les terres labourées*. En effet, pendant ces fêtes on faiſoit des proceſſions autour des champs. Le vin étoit banni des autels de Cérès. On lui immoloit un porc, parce que cet animal déracine les herbes & détruit les ſemences.

Dieu Terme

Le dieu Terme préſidoit aux limites des campagnes. Ses fêtes s'appeloient *les Terminales*. Saint Auguſtin dit que Cérès a été une reine de Grèce, & qu'elle a appris à ſes ſujets l'art de cultiver la terre; que, par ce moyen, il eſt arrivé que les Grecs ſe ſont nourris des grains qui croiſſoient dans leur propre territoire, au lieu qu'auparavant ils ne vivoient que de ceux qu'on apportoit d'ailleurs.

IV. JUPITER.

JUPITER étoit fils de Saturne & de Cybèle. Après qu'il eut chaſſé ſon père du ciel, il partagea l'empire du monde avec ſes frères; il garda le ceil pour lui, il donna l'empire des eaux à Neptune, & celui des enfers à Pluton. Son règne fut bientôt troublé; car la Terre, femme de Titan, au déſeſpoir de ce que Jupiter avoit fait mourir les Titans, ſes fils, produiſit les

Géants: c'étoient des hommes d'une grandeur énorme & d'une force extraordinaire. Ils entaſsèrent montagnes ſur montagnes pour eſcalader le ciel, & pour en chaſſer Jupiter; mais ayant été renverſés à coups de foudre, & écraſés par ces mêmes montagnes, ils furent la victime de leur préſomption. Comme Jupiter ne croyoit pas pouvoir réſiſter tout ſeul à tant d'ennemis, il appela à ſon ſecours les autres dieux pour combattre, & pour partager le péril avec lui; mais les Dieux furent ſi épouvantés à la vue des Géants, qu'ils s'enfuirent tous en Egypte, où ils ſe cachèrent ſous diverſes formes d'animaux; c'eſt pour cela que, dans la ſuite, les Egyptiens rendirent aux bêtes des honneurs divins. Géants.

Mais Bacchus eut plus de courage que les autres dieux; car ayant pris la figure d'un lion, il combattit avec fermeté pendant quelque temps, animé par Jupiter qui lui crioit ſans ceſſe, *evohe, eu, uie*, mots grecs qui ſignifient, *courage, courage, mon fils*. Bacchus.

C'eſt lui qui, des fils de la Terre
Châtiant la rebellion,
Sous la forme d'un fier lion,
Vengea le maître du tonnerre:
Et par lui les os de Rhécus
Furent briſés comme le verre,
Aux yeux de ſes frères vaincus.

ROUSSEAU.

Jupiter ſe trouvant paiſible poſſeſſeur de l'empire du monde, s'appliqua à former
Prométhée. l'homme. Prométhée, petit-fils du Ciel, ayant voulu imiter Jupiter, fit avec de la terre quelques ſtatues d'hommes, & les anima avec un feu qu'il prit du char du ſoleil.

Faiſons de leur repos rougir les immortels.
Du feu des cieux je me ſuis rendu maître ;
C'eſt par moi que l'homme va naître,
C'eſt à moi ſeul qu'il devra des autels.
Eſprits ſoumis à mon empire,
Que ce peuple impuiſſant s'anime par vos feux,
Qu'aujourd'hui l'argile reſpire,
Soyez auſſi prompts que mes vœux.

LAMOTTE.

Jupiter irrité de cette audace de Pro-
Vulcain. méthée, chargea Vulcain de l'attacher ſur le mont Caucaſe, & mit auprès de lui un vautour pour lui déchirer les entrailles : il s'en formoit toujours de nouvelles, qui ne faiſoient que ſervir de matière à de nouveaux tourments pour le malheureux Prométhée ; car à meſure qu'elles revenoient, le vautour ne manquoit pas de les déchirer. Les autres dieux furent offenſés de cette ſévérité de Jupiter, & ils virent avec douleur qu'il vouloit s'attribuer à lui ſeul le droit de former des hommes. C'eſt pourquoi, de concert entr'eux, ils formèrent une femme, & chacun d'eux contribua de quelque choſe à cette formation. Ils l'ap-

pelèrent *Pandore*, c'eſt-à-dire, formée des préſents de tous. Ce mot *pandore* vient de deux mots grecs, πᾶν, qui veut dire *tout*, & δωρον, qui ſignifie *don*, *préſent*. Jupiter pour punir l'orgueil de ces dieux, donna à cette femme une boîte, préſent funeſte ; car tous les maux de la nature y étoient renfermés. Pandore porta cette boîte à Epiméthée, frère de Prométhée. Epiméthée, par une fatale curioſité, ou plutôt ſa femme, comme d'autres le diſent, ouvrit la boîte ; & d'abord que cette boîte fut ouverte, les maux de toute eſpèce qui y étoient renfermés en ſortirent, & ſe répandirent ſur toute la face de la terre. Pandore. Epiméthée.

Ignores-tu donc encore
Que tous les fléaux tirés
De la boîte de Pandore,
Se ſont du monde emparés ?
Que l'ordre de la nature
Soumet la pourpre & la bure
Aux mêmes ſujets de pleurs ?
Et que, tous fiers que nous ſommes,
Nous naiſſons tous foibles hommes,
Tributaires des douleurs ?

ROUSSEAU.

La ſeule eſpérance demeura au fond de la boîte : de-là l'âge de fer, tous les crimes & tous les autres maux de la nature.

D'où peut venir ce mélange adultère
D'adverſités, dont l'influence altère
Les plus beaux dons de la terre & des cieux ?

L'antiquité nous mit devant les yeux
De ce torrent la ſource emblématique,
En nous peignant cette femme myſtique,
Fille des dieux, chef-d'œuvre de Vulcain,
A qui le Ciel, prodiguant par leur main,
Tous les préſents dont l'olympe s'honore,
Fit mériter le beau nom de Pandore,
L'urne fatale, où les afflictions,
Les durs travaux, les malédictions,
Juſqu'à ce temps des humains ignorées,
Avoient été par les dieux reſſerrées,
Pour le malheur des mortels douloureux,
Fut confiée à des ſoins dangereux.
Fatal déſir de voir & de connoître!
Elle l'ouvrit; & la terre en vit naître,
Dans un inſtant, tous les fléaux divers
Qui depuis lors inondent l'univers.
Quelle que ſoit, ou vraie, ou figurée
De ce revers l'hiſtoire aventurée,
N'en doutons point, la curioſité
Fut le canal de notre adverſité. ROUSSEAU.

Ceux qui diſent que ce fut la femme d'Epiméthée qui ouvrit la boîte, prétendent que c'étoit elle qui s'appelloit *Pandore*.

Noms de Jupiter.

Les ſavants croient que parmi les rois de Crète, il y en a eu pluſieurs qui ont porté le nom de Jupiter. Le plus célèbre de tous, ſelon Eusèbe, étoit contemporain d'Abraham. Ce Jupiter, roi de Crète, dépouilla ſon père du royaume, qu'il partagea enſuite avec ſes frères, Neptune & Pluton, de telle ſorte qu'il garda pour lui le côté de l'orient; il donna à Pluton la

partie occidentale de l'iſle, & à Neptune le rivage de la mer & le ſoin de la marine. De-là on a dit que Jupiter étoit le dieu du ciel, Neptune le dieu de la mer, & Pluton celui des enfers. Car ce mot *enfer* veut dire *lieu inférieur:* la partie occidentale étoit regardée comme la partie inférieure de l'iſle. Par le nom de Jupiter, on entend ſouvent dans les anciens poëtes, l'air ou le ciel, & par celui de Junon, femme de Jupiter, on entend auſſi quelquefois la terre, parce que c'eſt du ciel, ou de l'air & de la terre, que toutes choſes ſont produites.

Le même Jupiter a différents noms dans les auteurs profanes; voici les plus ordinaires: *Dieſpiter*, c'eſt-à-dire, *diei pater*, père du jour: *Feretrius*, du latin *ferire*, frapper, parce qu'il avoit aidé les Romains à vaincre leurs ennemis; ou du latin *ferre*, porter, parce qu'on portoit dans ſon temple les dépouilles opimes. *Opimus* eſt un mot latin qui veut dire *gras*, *abondant*, *fertile*. C'eſt le nom que Romulus donna aux dépouilles qu'un général romain remporteroit ſur les ennemis, après en avoir tué le général dans un combat, comme il fit en combattant contre les Céniniens: il tua leur roi, & conſacra les armes & les dépouilles de ce roi au temple de Jupiter: ce fut alors qu'il donna à ce dieu le nom de *Feretrius*. Tite Live, lib. 1. n°. 10.

Jupiter fut encore appelé *Stator* par Romulus : ce mot vient du latin *ſtare*, ou *ſiſtere*, arrêter. Romulus l'appela ainſi, parce qu'il avoit arrêté les Romains, & leur avoit fait tenir ferme, lorſqu'ils commençoient à prendre la fuite en combattant contre les Sabins.

On appeloit auſſi Jupiter *Xenius*, c'eſt-à-dire, *hoſpitalier*, parce qu'il étoit regardé comme le protecteur des hôtes, & le dieu particulier de l'hoſpitalité. *Xenius* vient du grec ξένος, qui veut dire *hoſpes*, hôte. On lui donnoit encore le nom de *Vejovis* & celui de *Vedius*, lorſqu'on le ſupplioit de ne point faire de mal, & qu'on le mettoit au nombre des dieux funeſtes & nuiſibles. Ces mots ſont formés de l'interjection *væ*, qui eſt un terme d'imprécation, & de deux génitifs, un latin, ſavoir *Jovis*, & l'autre grecs, *Dios*, Διὸς, qui répond à *Jovis*.

V. JUNON.

JUNON, ſœur & femme de Jupiter, préſidoit aux mariages & aux accouchements, & alors elle étoit appelée *Pronuba*, *Lucina*, *Ilithya*. Sa fille Hébé, déeſſe de la jeuneſſe, fut chargée de verſer le nectar à Jupiter, juſqu'à ce que Ganimède fût mis en ſa place. Ganimède étoit fils de

Hébé.

Ganimède.

Tros, troiſieme roi de Troye: Jupiter, transformé en aigle, l'avoit enlevé. Junon fut auſſi la mère de Mars, dieu de la guerre & des armes. Elle eut auſſi pour fille Bellone ou Enyo, ſœur de Mars. Enfin elle mit au monde Vulcain, mais mal fait & difforme. Jupiter prit en averſion ce fils, qui ne lui parut pas digne de lui, & d'un coup de pied il le précipita du ciel en terre. Vulcain ſe caſſa une jambe en tombant, & en demeura toujours boiteux. Jupiter, pour le conſoler de ce malheur, le fit chef des forgerons qui travailloient aux foudres.

Mars. Bellone. Vulcain.

Les forges de Vulcain étoient à Lemnos, iſle de l'Archipel; à Lipare, iſle auprès de la Sicile; enfin, au mont Ethna dans la Sicile. Les compagnons de Vulcain étoient les Cyclopes, ainſi appelés, parce qu'ils n'avoient qu'un œil au milieu du front. Ce mot *Cyclopes* vient de deux mots grecs, κύκλος, *cercle*, & ὤψ, qui veut dire *œil*. Au reſte, Jupiter aigri de l'humeur hautaine de Junon & de la difformité de ſon dernier enfant, prit du dégout pour elle, & s'attacha à d'autres femmes. Bien plus, il mit au monde Pallas, qu'il fit ſortir de ſa tête féconde, & il voulut qu'elle préſidât également à la guerre & aux lettres. Cependant quand on regarde Pallas comme ayant l'intendance ſur les

Cyclopes. Pallas.

ſciences, on lui donne ordinairement le
Minerve. nom de *Minerve*.

De la vertu qui nous conſerve,
C'eſt le ſymbolique tableau :
Chaque mortel a ſa Minerve,
Qui doit lui ſervir de flambeau.
Mais cette déité propice
Marchoit toujours devant Ulyſſe,
Lui ſervant de guide ou d'appui ;
Au lieu que, par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à ſa ſuite,
Et ſe précipite avec lui. ROUSSEAU.

L'olivier lui étoit conſacré, c'eſt le ſymbole de la paix ; car les lettres aiment la paix, & la paix doit être l'objet & le prix de la guerre. Pallas fut principalement honorée par les Athéniens : mais revenons à Junon. Cette déeſſe voyant ſon mari livré honteuſement à l'amour des femmes, le fit obſerver par un eſpion qui avoit cent
Argus. yeux, & qui s'appeloit *Argus*. Jupiter, par le moyen de Mercure, ſe défit de cet obſervateur incommode, qui épioit toutes ſes actions. Junon plaça les yeux d'Argus à la queue du paon, ou, comme d'autres le prétendent, elle changea Argus lui-même en paon.

L'orgueil de cette déeſſe impérieuſe eſt bien exprimé dans ces vers :

Moi, l'épouſe & la ſœur du maître du tonnerre !
Moi, la reine des dieux du ciel & de la terre !

Ah! périſſe ma gloire; & faiſons voir à tous,
Que ces dieux ſi puiſſants ne ſont rien près de nous.
Qu'ils viennent à mes dons comparer leurs largeſſes!
Je veux lui prodiguer mes grandeurs, mes richeſſes:
Je veux que ſon pouvoir, dans les terreſtres lieux,
Soit égal au pouvoir de Junon dans les cieux.

ROUSSEAU.

Iris. Iris étoit à la ſuite de Junon; elle en étoit la meſſagère, quoiqu'elle rendît quelquefois le même ſervice à Jupiter & aux autres dieux.

Mars. A l'égard du dieu Mars, on le ſurnommoit quelquefois *Gradivus*, ſurtout quand il entroit en fureur; car en latin, *gradior* ſe dit proprement des ſoldats qui marchent en bataille pour combattre. On l'appeloit, au contraire, *Quirinus*, lorſqu'il étoit tranquille & paiſible. Ce dernier nom vient du mot Sabin *Curis* ou *Quiris*, qui ſignifie *une haſte, un javelot*. On a auſſi donné ce nom à Romulus, fils de Mars.

Saliens. Les Saliens, prêtres de Mars, couroient en certains jours par la ville en ſautant, & c'eſt pour cela qu'ils furent appellés *Saliens*, du latin *ſalire*, ſauter; ils portoient alors de petits boucliers échancrés des deux côtés.

Anciliæ. On appeloit ces boucliers *anciliæ, ab anciſu*; c'eſt-à-dire, à cauſe de leur échancrure.

VI. APOLLON.

Latone. JUPITER, dégoûté de Junon, aima Latone, dont il eut Apollon & Diane. Avant qu'ils fuſſent venus au monde, Junon, jalouſe, pria la Terre de ne donner à Latone aucune retraite où elle pût s'arrêter pour faire ſes couches. La Terre lui promit de ne l'admettre dans aucun lieu de ſa dépendance; mais elle ajouta qu'elle n'étoit pas la maîtreſſe de l'iſle de Délos, qui dans ce temps-là, flottoit au milieu de la mer, & étoit preſque toujours couverte de flots; c'étoit donc le dieu de la mer qui en étoit le maître.

Neptune, touché de la triſte ſituation de Latone, affermit l'iſle de Délos, & la fit paroître ſur l'eau. Elle ſervit de retraite à Latone, qui accoucha d'Apollon & de Diane. C'eſt de-là qu'Apollon a été ſurnommé *Délien*, du nom de l'iſle où il avoit pris naiſſance.

Eſculape. Son fils Eſculape ayant appris de ſon père & du centaure Chiron l'art de la médecine, il y fit de ſi grands progrès, qu'il
Hippolyte. rendit la vie à Hippolyte, fils de Théſée, que des monſtres marins avoient mis en pièces. Jupiter regardant cette réſurrection comme un attentat à ſon autorité, il frappa Eſculape d'un coup de foudre. Apollon

ne pouvant ſe venger contre Jupiter même, tua à ſon tour les Cyclopes, parce qu'ils avoient forgé la foudre. Jupiter en fut extrêmement irrité ; il chaſſa Apollon du ciel, & le priva pendant quelque temps de la divinité. Cyclopes.

Apollon en cet état fut réduit à une extrême miſère ; & pour ne point mourir de faim, il ſe mit au ſervice d'Admete, roi de Theſſalie, & il fut chargé de mener paître les troupeaux de ce roi : c'eſt ce qui l'a fait paſſer pour le dieu des paſteurs ; en cette qualité on lui immoloit un loup, qui eſt la terreur des brebis. Un jour qu'il menoit paître des troupeaux, Mercure l'apperçut, & lui déroba adroitement une vache, enſuite il lui enleva ſubtilement le carquois de deſſus ſes épaules. Admete.

Apollon changea Daphné en laurier, après l'avoir inutilement pourſuivie. Ayant tué par mégarde le jeune Hyacinthe, avec qui il jouoit au palet, il le changea en une fleur qui porte adjourd'hui le nom de ce jeune homme. Mais le père & la mère d'Hyacinthe ayant pourſuivi Apollon pour venger la mort de leur fils, furent cauſe qu'il ſe retira dans la Troade, où il trouva Neptune qui étoit auſſi exilé du ciel, parce qu'il avoit conſpiré contre Jupiter avec quelques autres dieux. Ils ſe réfugièrent l'un & l'autre auprès de Laomédon, qui alors faiſoit bâtir la ville de Troye ; & Daphné. Hyacinthe. Neptune. Laomédon.

après être convenus avec ce roi d'un certain ſalaire, ils travaillèrent à conſtruire les murailles de cette ville. Mais, parce que Laomédon refuſa enſuite de leur payer le ſalaire convenu, ils conſpirèrent contre ce roi parjure. Neptune ayant fait déborder les eaux de la mer, renverſa la plus grande partie de la ville; & Apollon, de ſon côté, déſola toute cette contrée par la peſte. Laomédon chercha un remède à tant de maux; il conſulta l'oracle, qui lui répondit qu'il devoit appaiſer Apollon & Neptune, en expoſant toutes les années une fille troyenne à des monſtres marins. Héſione. Le ſort tomba ſur Héſione, propre fille du Hercule. roi. Hercule s'engagea à la ſauver, à condition que Laomédon lui donneroit certains chevaux ſinguliers. Le roi le lui promit; mais quand ſa fille fut délivrée, & que les monſtres marins furent tués ou chaſſés, il renvoya Hercule ſans lui donner la récompenſe qu'il lui avoit promiſe, & il ajouta la moquerie à la perfidie. Hercule, outré d'une juſte fureur, aſſiégea la ville, la prit, & fit mourir ce roi perfide. Cependant la colère de Jupiter s'étant appaiſée, il rappela Apollon dans le ciel, & lui rendit la divinité. Apollon ne recouvra pas ſeulement ſon premier rang, mais il en augmenta de beaucoup la gloire; car il fut chargé dans le ciel de diſtribuer la lumière à l'univers, ce qu'il faiſoit déjà

auparavant, quoique, quelques poëtes donnent cet emploi à l'un des Titans, qu'ils ont appelé *Titan* & *Hypérion.* D'autres diſent qu'Hypérion eſt le père du ſoleil. Les Egyptiens appeloient le ſoleil *Horus*, & c'eſt de-là que nous vient le mot d'*heures* ; les Perſes l'appeloient *Mithra.* Tel fut l'emploi d'Apollon dans le ciel ; mais ſur la terre il commença à rendre des oracles, ſurtout à Delphes, où une prêtreſſe rendoit ſes réponſes, aſſiſe ſur la cortine, ou table à trois pieds, couverte de la peau du ſerpent Python, qu'Apollon avoit tué autrefois. Python.

Chez les filles de mémoire
Allez apprendre l'hiſtoire
De ce ſerpent abhorré,
Dont l'haleine déteſtée,
De ſa vapeur empeſtée
Souilla leur ſéjour ſacré.

Lorſque la terreſtre maſſe
Du déluge eut bu les eaux,
Il effraya le Parnaſſe
Par des prodiges nouveaux.
Le ciel vit ce monſtre impie,
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler ſon infecte rage
Contre le naiſſant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais le bras ſûr & terrible
Du dieu qui donne le jour,
Lava dans ſon ſang horrible
L'honneur du docte ſéjour.

Bientôt de la Theſſalie,
Par ſa dépouille ennoblie,
Les champs en furent baignés ;
Et du Céphiſe rapide
Son corps affreux & livide
Groſſit les flots indignés. ROUSSEAU.

De plus, il fut l'inventeur de la muſique ; & ayant eu l'avantage dans le chant ſur le ſatyre Marſias, qui avoit eu la témérité de lui faire un défi ſur ce point, il l'écorcha tout vif. Il apprit aux Muſes la muſique & la poëſie. Les Muſes étoient filles de Jupiter & de Mnémoſine, déeſſe de la mémoire. *Μνεμοσυνή* en grec ſignifie *mémoire*.

Marſias.

Muſes.

Les Muſes étoient au nombre de neuf, à ſavoir, Calliope, Clio, Erato, Thalie, Polymnie, Uranie, Melpomène, Terpſichore, Euterpe : elles habitoient avec Apollon ſur le mont Parnaſſe.

Dans ſon rapide eſſor, Uranie à nos yeux
Dévoile la nature & les ſecrets des dieux.

Des empires divers Clio chante la gloire,
Des rois, des conquérants, aſſure la mémoire.

Calliope, accordant la lyre avec la voix,
Eterniſe en ſes vers d'héroïques exploits.

D'un ſpectacle agréable employant l'artifice,
Thalie, en badinant, fait démaſquer le vice.

Melpomène avec pompe étalant ſes douleurs,
Nous charme, en nous forçant de répandre des pleurs.

Erato des Amours célèbre les conquêtes,
Se couronne de myrte, & préſide à leurs fêtes.

Euterpe

Euterpe a de la flûte animé les doux ſons,
Aux plaiſirs innocents conſacré ſes chanſons.

Polymnie a du geſte enſeigné le langage,
Et l'art de s'exprimer des yeux & du viſage.

Terpſichore, excitée au bruit des inſtruments,
Joint à des pas légers de juſtes mouvements.

De l'eſprit d'Apollon une vive étincelle,
Des filles de memoire anime les concerts:
Et chef de leur troupe immortelle,
Il raſſemble en lui ſeul tous les talents divers.

DANCHET.

Phaëton. Parmi les enfants d'Apollon, Phaëton eſt un des plus célèbres. Il eut la témérité de vouloir conduire le char du ſoleil, ſon père; mais, comme il le menoit mal, Jupiter le frappa d'un coup de foudre, qui le précipita dans l'Eridan, adjourd'hui le Pô, fleuve d'Italie.

Le ſort de Phaëton ſe découvre à mes yeux.
Dieux! je frémis! que vois-je? ô dieux!
Tremblez pour votre fils, ambitieuſe mère!
Où vas-tu, jeune téméraire?
Tu dois trouver la mort dans la gloire où tu cœurs.
En vain le dieu qui nous éclaire,
En pâliſſant pour toi, ſe déclare ton père:
Il doit ſervir à terminer tes jours.

QUINAULT.

Héliades. Ses ſœurs, les Héliades, furent changées en peupliers. Elles ſont appelées les *Héliades*, parce qu'elles étoient filles du Soleil; car ἥλιος en grec ſignifie *le Soleil*.

Aurore. Quelques uns mettent l'Aurore au nombre des enfants d'Apollon. Celle ci eut
Titon. pour mari Titon, fils de Laomédon, roi de Troye. Elle obtint pour lui, de Jupiter, l'immortalité; mais elle ne put en obtenir, ou plutôt elle ne ſongea point à demander qu'il eût le privilège de demeurer toujours jeune. De ſorte que, ſe voyant accablé par ſon grand âge, il ſouhaita, & obtint, d'être changé en cigale. L'Aurore
Memnon. fut mère de Memnon, qui, dans la guerre de Troye, vint au ſecours de Priam. Il fut tué par Achille; ſa mère le pleura longtemps, & ce ſont ſes larmes qui ont fait la roſée. Du bucher de Memnon ſortirent les oiſeaux Memnonides. Les Egyptiens lui dreſsèrent une ſtatue fameuſe. On dit que, lorſqu'elle étoit frappée des premiers rayons du ſoleil levant, elle rendoit un ſon ſemblable à celui d'une voix harmonieuſe.

VII. DIANE.

DIANE étoit ſœur d'Apollon. On la nommoit *Lune* dans le ciel, *Diane* ſur la terre, & *Hécate* dans les enfers, & ſous ces trois différents noms, elle n'étoit qu'une même divinité; c'eſt pourquoi les poëtes l'appellent *Déeſſe à trois formes*, & *triple Hécate*.

Brilliant aſtre des nuits, vous réparez l'abſence
Du dieu qui nous donne le jour;
Votre char, lorſqu'il fait ſon tour,
Impoſe à l'univers un auguſte ſilence,
Et tous les feux du ciel compoſent votre cour.
En deſcendant des cieux, vous venez ſur la terre
Régner dans les vaſtes forêts;
Votre noble loiſir ſait imiter la guerre:
Les monſtres dans vos jeux, ſuccombent ſous vos traits.
Juſques dans les enfers votre pouvoir éclate;
Les mânes en tremblant écoutent votre voix.
Au redoutable nom d'Hécate,
Le ſévère Pluton rompt lui-même ſes loix.

FONTENELLE.

Comme elle aimoit beaucoup la chaſſe, elle étoit la déeſſe des chaſſeurs. Elle garda toujours ſa virginité, & changea en cerf le chaſſeur Actéon, pour être venu, quoique ſans deſſein, dans un endroit où elle ſe baignoit avec ſes Nymphes. Elle eut à Ephèſe un temple fameux, qui a été mis au nombre des ſept merveilles du monde, & qui fut brûlé par Eroſtrate le même jour qu'Alexandre le grand vint au monde, pendant que Diane étoit occupée, dit-on, aux couches d'Olympias. Eroſtrate mit le feu à ce temple, dans la ſeule vue de rendre ſon nom célèbre. Les Ephéſiens défendirent en vain que l'on prononçât ſon nom.

Actéon.

Temple de Diane.

Diane avoit auſſi un autel dans la Cherſonèſe Taurique, vers le Pont-Euxin. On immoloit ſur cet autel des victimes humaines, ſur-tout ceux qui avoient le mal-

heur de faire naufrage ſur ces côtes funeſtes.

VIII. BACCHUS.

Sémélé. JUPITER eut Bacchus de Sémélé, fille de Cadmus, roi de Thèbes. On dit que Bacchus étant venu au monde avant terme, il fut enfermé dans la cuiſſe de Jupiter, juſqu'à ce que le reſte du temps qu'il auroit paſſé dans le ſein de ſa mère, fût accompli.

Pour bien entendre cette aventure, il faut ſavoir que Junon, jalouſe des viſites que Jupiter rendoit à Sémélé, ſe tranſforma en vieille, & lui perſuada de demander à Jupiter de venir la voir avec le même appareil qui'il prenoit lorſqu'il alloit rendre viſite à Junon. Sémélé entra dans ce ſentiment ſans peine; elle fit promettre à Jupiter de lui accorder la grace qu'elle alloit lui demander. Jupiter jura par le Styx de l'accorder. Sémélé s'expliqua, & Jupiter fut contraint, malgré lui, de tenir parole. Sémélé fut brûlée par la foudre. Jupiter prit l'enfant dont elle étoit groſſe, & le mit dans ſa cuiſſe, où il le garda auſſi long-temps que Sélémé l'auroit porté, ſi elle fut accouchée à terme. *Ovid. Met. lib.* 3.

Quand Bacchus eut un certain âge, il

parcourut le monde, & ſe rendit maître de l'Inde.

On dit qu'il a trouvé l'uſage du vin. On lui immoloit un bouc, parce que cet animal ronge les bourgeons des vignes.

Prends part à la juſte louange
De ce dieu ſi cher aux guerriers,
Qui, couvert de mille lauriers
Moiſſonnés juſqu'au bord du Gange,
A trouvé mille fois plus grand
D'être le dieu de la vendange,
Que de n'être qu'un conquérant. ROUSSEAU.

On dit encore que Bacchus eſt le premier qui ait attelé des bœufs à la charrue, & c'eſt pour cela qu'on le peint avec des cornes à la tête, qui marquent auſſi la force & la hardieſſe ordinaire à ceux qui ſont ivres. Le lierre lui eſt conſacré, parce qu'on croit que cette plante, par ſa froideur naturelle, diſſipe les fumées du vin. Il portoit une javeline entourée de lierre & de pampres. Cette javeline s'appelle *thyrſe*. Ce moſt eſt grec, θύρσος, & ſignifie proprement *la tige d'une plante*. Des femmes appelées *Bacchantes*, portoient auſſi un thyrſe à la main : lorſqu'elles célébroient les fêtes de Bacchus, elles avoient les cheveux épars, & faiſoient des hurlements extraordinaires. Ces fêtes s'appeloient *Triétériques*, parce qu'elles étoient célébrées tous les trois ans. τριετηρικὸς eſt un mot qui

Thyrſe.

Bacchantes.

Fêtes Triétériques.

veut dire *triennal*, de τρία *trois*, & d'ἔτεα nominatif pluriel d'ἔτος, neutre, *année*.

Orgies. Ces fêtes étoient auſſi appelées *Orgies*, à cauſe de la fureur des Bacchantes. Ce mot *Orgies*, eſt purement grec ὄργια, & vient de ὀργὴ, *impétuoſité*, *fureur*. On le diſoit d'abord de toutes ſortes de fêtes ; mais on l'a reſtreint aux fêtes de Bacchus. Les Bacchantes, couvertes de peaux de tigres & de panthères, & quelquefois ayant des flambeaux à la main, erroient par les montagnes ; ce qui ſe pratiquoit ſur-tout dans la Thrace. Elles étoient auſſi appe-

Ménades. leés *Ménades*, du grec μαινὰς, μαινὰδος, qui vient de μαινομαι, *furo*, je ſuis en fureur.

Noms de Bacchus. Outre les noms que nous venons de donner à Bacchus, on l'appeloit encore *Dionyſius* ou *Dionius*, mot tiré de Διὸς, nom de Jupiter, ſon père, & de la ville de Nyſa, où il régna, ou bien des Nymphes de la ville de Nyſa, par leſquelles il fut élevé. Les Latins l'appeloient ordinairement *Liber*, parce qu'il n'y a rien de plus libre qu'un homme ivre, ni perſonne plus exempt de ſouci. Les Grecs le nommoient *Lyæus*, ce qui répond au *Liber* des Latins. *Lyæus* en grec λυαῖος, vient de λὺω *ſolvo*, parce qu'en effet le vin délie, pour ainſi dire, l'eſprit de tout ſoin & de tout chagrin, & fait dire librement tout ce qui vient dans la penſée.

Les fêtes de Bacchus s'appeloient auſſi *Dionyſia* parmi les Grecs ; les Latins les appeloient *Liberalia* ou *Bacchanalia*. On en célébroit de ſingulières dans les villages de l'Attique, on les appeloit *Aſcolies*, du grec ἀσκὸς, qui ſignifie *outre* ; c'eſt-à-dire, *peau de bouc* ou *de chèvre*. Après avoir enflé de vent ces peaux de bouc, comme on enfle un ballon ou une veſſie, & après les avoir frottées d'huile, on alloit dans une prairie, où les habitants du lieu ſautoient ſur ces peaux d'un ſeul pied, tenant l'autre plié & ſuſpendu en l'air ; ceux qui ſe laiſſoient tomber, faiſoient rire toute cette aſſemblée champêtre. Fêtes de Bacchus.

Les Romains célébrèrent dans la ſuite de pareilles fêtes. *Virg. Georg. lib.* 2, *v.* 384. Ils ſe ſervirent du mot de *cernuare*, pour marquer l'action de ceux qui ſe laiſſoient tomber dans ces jeux-là. *Cernuus*, courbé, proſterné.

Il y a des ſavants qui prétendent que Bacchus eſt le *Nembrod* de l'écriture-ſainte ; car en hébreu, *Nembrod* eſt appelé *Bacchus* ; c'eſt-à-dire, fils de *Chus*. D'autres diſent que c'eſt Moïſe qui a donné lieu aux païens d'imaginer Bacchus, & trouvent pluſieurs rapports entre ce qui eſt écrit de Moïſe, & ce que les poëtes diſent de Bacchus. Preſque tous les auteurs croient que Bacchus eſt une copie de Noé, qui a planté la vigne, & qui a montré à faire le vin,

ou qui en a rétabli l'uſage. C'eſt dans cet eſprit qu'ils expliquent ce que les poëtes racontent de Bacchus ; mais il n'eſt pas étonnant que les païens qui avoient une divinité pour le bled, une autre pour l'huile, une autre pour les fleurs, &c. aient inventé d'eux-mêmes un dieu pour le vin.

Les poëtes diſent que Bacchus a été élevé par des Naïades, nymphes qui préſident aux fontaines. C'eſt une leçon qui nous apprend à mettre de l'eau dans notre vin.

On peint toujours Bacchus avec un viſage d'enfant : en effet, le vin fait tomber dans une eſpèce d'enfance. On le peint nud, parce qu'un homme ivre découvre aiſément ſa penſée, & ne ſauroit garder de ſecret. On lui donne des furieux pour compagnons, & on attele des tigres à ſon char, parce que le vin, faiſant ſecouer le joug de la raiſon à ceux qui uſent ſans modération de cette liqueur, excite en eux la colère & la fureur, & les rend ſemblables à des bêtes féroces.

IX. Mercure.

MERCURE, fils de Maïa, fille d'Atlas, fut l'interprète & le meſſager de Jupiter & des autres dieux; c'eſt pour cela qu'il avoit des ailes à la tête & aux pieds, afin qu'il pût exécuter plus promptement les ordres des dieux. Il tenoit un caducée à la main, & voici pourquoi. On dit que Mercure vit un jour deux ſerpents qui ſe battoient; il les ſépara, en mettant entre deux le bâton qu'il tenoit à la main: delà vient qu'il portoit un grand bâton entouré de deux ſerpents; c'eſt ce qu'on appelle ſon caducée, qui étoit le ſymbole de la paix & de l'alliance.

A ſes pieds il attache
Ces ailes dont il s'ouvre un chemin dans les airs,
Qui le portent d'un vol de l'olympe aux enfers;
Il arme auſſi ſon bras du divin caducée,
Dont la double puiſſance à ſon choix exercée,
Telle qu'un bruit perçant, ou que les froids pavots,
Impoſe aux yeux mortels ou ravit le repos.

Lamotte.

Comme Mercure étoit le miniſtre & le meſſager des dieux, on lui donna auſſi le nom de Camile, nom que les anciens donnoient aux jeunes gens qui les ſervoient, & ſur-tout aux jeunes miniſtres des ſacrifices.

Le nom de Mercure vient du latin *merx*, marchandiſe, ou *mercatura*, négoce, commerce. Mercure préſidoit au commerce. Un autre emploi de Mercure étoit de conduire les ames des morts aux enfers, & de les en faire ſortir quand il le falloit. Une troiſieme fonction de ce dieu étoit de favoriſer les voleurs. Il excelloit auſſi à la lutte & dans l'éloquence, & ſouvent on le repréſentoit avec des chaînes d'or qui ſortoient de ſa bouche, avec leſquelles il attachoit ceux qui l'écoutoient. Delà vient
Hermès, que les Grecs l'ont appelé *Hermès*, Ἑρμῆς, car en grec, Ἑρμεὺς veut dire *interprète*. Parmi les Romains, les ſtatues de Mercure étoient placées dans les carrefours, & autres endroits où pluſieurs chemins aboutiſſent, & elles ſervoient à montrer le chemin. Elles n'avoient, ni pieds, ni mains, & on les appelloit *Hermæ*, Hermes. Les Romains avoient auſſi coutume de placer enſemble les ſtatues de Mercure & de Minerve, & de les metre ſur un même piédeſtal. Ces doubles ſtatues s'appeloient *Hermathenes*. *Hermathena*, Ἑρμαθήνη, eſt un mot compoſé de *Hermès*, Ἑρμῆς, *Mercure*, & de *Athéné*, Αθήνη, ſurnom de Minerve, Il y avoit d'autres doubles ſtatues de Cupidon & de Mercure; on les appeloit *Hermérotes*. Ce mot eſt compoſé de *Hermès*, Ἑρμῆς, *Mercure*, & de *eros*, ἔρως, *amor*, l'amour.

X. Vénus.

LE paganiſme n'ayant point été renfermé dans une ſeule contrée, il n'eſt point étonnant qu'il ſe trouve tant de variété touchant le nom, l'origine & l'hiſtoire de la même divinité. Par-tout on reconnoiſſoit une divinité qui préſidoit à la propriété qu'ont preſque tous les êtres de ſe reproduire ; mais les Latins l'appeloient *Vénus*, & les Grecs *Aphrodité*. Ici elle étoit née de l'ecume de la mer, ailleurs elle étoit fille de Jupiter & de Dione. Il eſt même arrivé que les hiſtoires que l'on publioit de la Vénus d'un pays, ont été attribuées auſſi dans la ſuite à la divinité à qui on donnoit ailleurs les mêmes fonctions. Différents ſentiments

Cicéron, au troiſieme liv. de la Nat. des dieux, n. XXIII ou 59, dit que la Vénus la plus ancienne étoit fille du ciel & de la déeſſe du jour, *cælo & die nata*. " Il y a, " dit-il, en Elide un temple de cette Vé- " nus. La ſeconde Vénus, pourſuit-il, a été " formée de l'écume de la mer : c'eſt d'elle " & de Mercure qu'on dit que Cupidon " ſecond eſt né. La troiſieme eſt fille de " Jupiter & de Dione ; c'eſt celle qui fut " la femme de Vulcain, & c'eſt d'elle & " de Mars qu'eſt né Antéros. La qua- " trieme Vénus eſt fille de la déeſſe Syrie

" & de Tytus : elle eſt appelée *Aſtarte* ; " c'eſt celle qui épouſa Adonis."

Il y avoit auſſi une Vénus céleſte, déeſſe de l'amour pur, & une Vénus qu'on appeloit *Vénus la populaire*, déeſſe de l'amour charnel, & enfin Vénus *apoſtrophia*, du grec ἀποστρέφω, *averto*, parce qu'elle détournoit les cœurs de toute impureté. La Vénus née de l'écume de la mer, eſt appelée *Vénus marine*.

Au reſte, c'eſt une erreur de ne regarder Vénus que comme la déeſſe des ſales plaiſirs. Les païens la regardoient plutôt comme la déeſſe des reproductions ; c'eſt-à-dire, de cette propriété qu'ont preſque tous les êtres de produire leurs ſemblables, & qui ſe fait voir plus ſenſiblement dans les animaux & dans les plantes.

Voici ce que le P. Jouvenci dit de Véuus.

Vénus étoit fille de Jupiter & de Dione, & mère de Cupidon : elle eut auſſi pour fils Priape, dieu des jardins, & Hyménée, qui préſidoit aux noces. Elle fut auſſi mère d'Enée, quelle eut d'Anchiſe. Ses filles ſont les Carites ou les Graces. Elles étoient au nombre de trois, à ſavoir, Aglaïc, Thalie, Euphroſine. Ce mot *charites* vient du grec χάρις χάριτος, *gratia*. Vénus étoit principalement honorée à Amathonte, ville de Chypre ; à Cythère, iſle au midi du Péloponèſe, & à Paphos, ville de Chypre.

Charites ou Graces.

Noms de Vénus.

Vénus eſt appelée *Cypris*, c'eſt-à-dire, *Cyprienne*, parce qu'elle étoit honorée dans l'iſle de Chypre, où la ville & la montagne d'Idalie lui étoient principalement conſacrées. Elle étoit auſſi appelée *Cythérée*, parce que d'abord après que Vénus eut été produite de l'écume de la mer, elle fut portée à l'iſle de Cythère ſur une conque marine, & y fut particulièrement honorée.

Les ſavants croient qu'Aſtarte, déeſſe des Sidoniens, eſt la même divinité que Vénus; c'eſt-à-dire, que la déeſſe de l'amour étoit appelée *Aſtarte* chez les Sidoniens.

Pitho ou Suada.

Pitho au Suada, déeſſe de l'éloquence, eſt ſouvent regardée comme la compagne de Vénus. Pitho vient du grec πειθω, *perſuadeo*. Le char de Vénus étoit traîné par des colombes, par des cygnes, ou par des moineaux. Elle paſſoit pour la déeſſe de l'impureté; ce que les païens avoient imaginé, afin de ne point rougir de ce que, n'étant que de miſérables mortels, ils ſe plongeoient dans le bourbier des plaiſirs infames, puiſqu'ils avoient des dieux qui les portoient à ces déſordres par leurs exemples & par leurs inſpirations.

Vulcain.

Vénus eut Vulcain pour mari; mais elle n'eut de lui aucun enfant.

XI. NEPTUNE.

NEPTUNE, frère de Jupiter, eut l'empire de la mer en partage. Il avoit pour ſceptre un trident, pour char une coquille d'une grandeur extraordinaire, & pour chevaux des hippopotames, ou chevaux marins, qui n'avoient que les deux pieds de devant : la partie inférieure de leur corps ſe terminoit en queue de poiſſon. Il avoit pour garde les Tritons. Sa femme s'appeloit *Amphitrite*, & ſes filles, *les Harpies*. L'Océan, fils de Neptune, père des fleuves, épouſa Thétis dont il eut Nérée & Doris. De Nérée & de Doris vinrent les nymphes, dont les unes étoient appelées *Néréides*, c'étoient elles qui préſidoient à la mer : d'autres s'appeloient *Naïades*, & préſidoient aux fleuves & aux fontaines. Ce mot *naïades* vient du grec *naieïn*, ναίειν, qui ſignifie *couler, ſe répandre*.

Amphitrite
Harpies.
Océan.
Thétis.
Nymphes.

Il y avoit encore *les Napées*, *les Dryades* & *les Hamadryades*, qui préſidoient aux forêts & aux prairies. *Napée* vient de *napé*, ἄπη, forêt, deſcente ou vallée pleine de bois. *Dryade* vient de *drus*, δρῦς, chêne, arbre. *Les Hamadryades*, étoient des nymphes, qu'on croyoit naître & mourir avec les chênes ; ce mot vient de *ama*, ἅμα, enſemble, & de *drus*, δρῦς, chêne.

Il y avoit encore les *Oréades*; c'étoient les nymphes des montagnes : *oros*, ὄρος, ὄρεος, ſignifie *montagne*.

Thétis, femme de Pélée, fut célèbre parmi les Néréïdes. Protée, auſſi fils de l'Océan, étoit le paſteur de Neptune; il gardoit ſes veaux marins. Les Latins l'appeloient *Vertumnus* de *vertere*, changer, tourner, parce qu'il prenoit toutes ſortes de formes. Protée.

Tel que le vieux paſteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le ciel, père de la fortune,
Ne cache aucuns ſecrets,
Sous diverſe figure, arbre, flamme & fontaine,
S'efforce d'échapper à la veu incertaine
Des mortels indiſcrets.

ROUSSEAU.

Parmi les divinités de la mer, on compte auſſi Glaucus, Ino, & ſon fils Mélicerte.

Ovide raconte comment Glaucus devint dieu. Pour ce qui eſt d'Ino, elle étoit fille de Cadmus & ſœur de Sémélé : elle fut femme d'Athamas, roi de Thèbes. Junon, toujours irritée contre le ſang d'Agénor, père d'Europe & de Cadmus, fit entrer Athamas dans une telle fureur, qu'il voulut tuer Ino, ſa femme. Ino, pour éviter la fureur de ſon mari, ſe précipita dans la mer avec ſon fils Mélicerte. Neptune ayant compaſſion de l'un & de l'autre, les mit au nombre des dieux de la mer, & Glaucus, Ino. Mélicerte.

donna à Ino le nom de *Leucothée*, & à Mélicerte celui de *Palemon*.

Lorſque quelque mortel étoit ainſi déifié, on lui donnoit ordinairement un autre nom : Romulus fut appelé *Quirinus* ; Sélémé, *Thione* ; ainſi des autres.

Eole. Entre les dieux de la mer, on ne doit pas oublier Eole, qui eſt l'arbitre de la mer. Son palais, où eſt auſſi la priſon des vents, eſt auprès de la Sicile, dans les iſles Sylla. Eoliennes. Sylla & Charibde ſont deux Charibde. monſtres marins, que les poëtes placent dans un petit détroit qui ſépare la Sicile, de l'Italie.

L'une ſe cache ſous ſa roche,
Où tout nocher, qui s'en approche,
Trouve le trépas qui l'attend ;
L'autre, dans ſa ſoif renaiſſante,
Engloutit la mer mugiſſante,
Qu'elle revomit à l'inſtant. LAMOTTE.

Syrènes. Les Syrènes ſe tenoient auſſi dans le même endroit : elles attiroient vers elles les paſſagers par la douceur de leur chant, & enſuite, elles les faiſoient échouer contre des bancs de ſable & contre des écueils.

Nos chants harmonieux forcent tout à ſe rendre,
Nous diſpoſons des cœurs à notre gré ;
Dès que nos voix ſe font entendre,
Notre triomphe eſt aſſuré.
FONTENELLE.

Les peintres des derniers temps repré-

ſentent les Syrènes ſous la figure de femmes, qui, de la ceinture en bas, avoient la forme de poiſſon ; mais cette peinture convient aux Néréïdes, & non aux Syrènes. Les Syrènes, ſelon l'opinion des anciens, avoient la tête & le corps de femme, juſqu'à la ceinture, & la forme d'oiſeau, de la ceinture en bas : ou bien, elles avoient tout le corps d'oiſeau, & ſeulement la tête de femme. Au reſte, les Syrènes étoient filles de fleuve Achéloüs & de la muſe Terpſichore, ou, ſelon Servius, de Calliope. Elles étoient au nombre de trois ; quelques uns en comptent pourtant juſqu'à cinq. *Antiquité expliquée*, tom. 1, part 2, pag. 391. *Natalis Comes*, lib. vii. cap. 13.

XII. Pluton.

PLUTON, dieu des enfers, eut pour femme Proſerpine : elle étoit fille de Cérès, & Pluton fut contraint de l'enlever, parce qu'il ne trouvoit aucune déeſſe qui voulût être la femme du maître d'un royaume auſſi affreux que le ſien. Proſerpine.

Là, règne, en un morne ſilence,
Ce tyran aux ſévères traits,
Près de la beauté dont l'abſence
Couta tant de pleurs à Cérès.
La douleur, la faim, le carnage,

Le déſeſpoir, l'aveugle rage,
Sont ſes miniſtres odieux;
Et, pour plaire au loix du Ténare,
Se diſputent l'honneur barbare
De mieux peupler les ſombres lieux.

LAMOTTE.

Fleuves. Les fleuves des enfers étoient l'Achéron, le Cocyte & le Phlégéton. Il y avoit encore le Styx, qui étoit un marais & auſſi un fleuve des enfers. Le Styx eſt une fontaine d'Arcadie, dont l'eau eſt mortelle; elle forme un ruiſſeau qui demeure longtemps caché ſous terre. Platon, dans le *Phædon*, dit que quand ce fleuve entre dans les enfers, il forme d'abord un marais.

Cerbère. Cerbère étoit le portier des enfers: c'étoit un chien à trois têtes.

Caron. Caron étoit le nautonnier; c'étoit un vieillard inexorable.

Furies. Les trois furies faiſoient la fonction de bourreaux: elles s'appeloient *Alecto*, *Mégère* & *Tiſiphone*. Elles tenoient un fouet d'une main, & de l'autre un flambeau.

Monarque eſclave de Pluton,
Vas, tu changeras de langage,
Quand tes yeux verront Alecton
Qui veille en ce ſombre rivage.
Ajax la vit: il tremble encor;
Pâris la craint auprès d'Hector:
Elle eſt pire que les Chimères;
D'un flambeau toujours allumé
Son bras ſanguinaire eſt armé,
Et ſon front monſtrueux eſt orné de vipères.

ROUSSEAU.

Les trois parques, Clotho, Lachéſis, Atropos, étoient dans la dépendance de Pluton. Elles tenoient la quenouille fatalé, garnie tantôt de laine noire & tantôt de laine blanche, dont elles tiroient un fil, qui étoit la meſure de la vie de chaque homme; car on mouroit quand ce fil étoit une fois coupé. Les ames des morts que Caron paſſoit à l'autre bord, étoient conduites par Mercure devant les juges des enfers, Eacus, Minos & Rhadamante. Parques. Juges.

Tu paroîtras au tribunal
Où Minos, ce juge infernal,
Chef du Sénat le plus ſévère,
Minos ſoumet aux mêmes loix
Les vils eſclaves & les rois,
Les mene aux champs heureux, ou les livre à Mégère.

ROUSSEAU.

Après avoir examiné la vie de chacun, ils envoyoient dans l'Eliſée ceux qui avoient vécu en honnêtes gens. Eliſée.

Un ciel plus pur, des aſtres plus ſereins,
Furent créés pour ces champs ſouterreins.
Ils ont auſſi leurs ſoleils, leurs étoiles;
La nuit pour eux n'a point de triſtes voiles:
Dans des forêts de lauriers toujours verts,
Sur des gazons de fleurs toujours couverts,
Parmi les jeux, ces ombres fortunées
Coulent en paix leurs ſaintes diſtinées.

ROUSSEAU.

Hors des atteintes de l'envie,
Le ſort qu'on goûte en ces climats
N'eſt plus, ainſi que notre vie,
La triſte attente du trépas:

Jouiſſant de tout ce qu'il aime,
Chacun porte le plaiſir même
Peint ſur un viſage riant ;
Et les cœurs, fermés à la plainte,
Ignorent l'inquiète crainte,
Et le déſir impatient. LAMOTTE.

Tartare. Ils renfermoient dans le Tartare ceux qui avoient mené une vie déréglée. Ovide fait la deſcription de leurs ſupplices, & nous apprend les noms des plus fameux coupables.

Qu'entends-je ? le Tartare s'ouvre ;
Quels cris ! quels douloureux accents !
A mes yeux la flamme y découvre
Mille ſupplices renaiſſants.
Là, ſur une rapide roue,
Ixion, dont le ciel ſe joue,
Expie à jamais ſon amour :
Là, le cœur du géant rebelle
Fournit une proie éternelle
A l'avide faim du vautour. LAMOTTE.

Ixion. Ixion, roi des Lapites, étoit attaché avec des ſerpents à une roue qui tournoit ſans ceſſe.

Tithius. Tithius, géant d'une grandeur extraordinaire, en punition de l'inſulte qu'il avoit faite à Latone, fut tué par Apollon & Diane, & enſuite enchaîné aux enfers, où un vautour lui déchiroit le foie qui renaiſſoit toujours.

Danaïdes. Les Danaïdes étoient condamnées à remplir d'eau un tonneau percé, pour avoir

fait mourir leurs maris le premier jour de leurs noces. Elles étoient cinquante. Hypermeneſtre fut la ſeule qui refuſa d'obéir.

Tel qu'au ſéjour des Euménides
On nous peint ce fatal tonneau,
Des ſanguinaires Danaïdes
Châtiment à jamais nouveau :
En vain ces ſœurs veulent ſans ceſſe
Remplir la tonne vengereſſe ;
Mégère rit de leurs travaux :
Rien n'en peut combler la meſure :
Et, par l'une & l'autre ouverture,
L'onde entre & fuit à flots égaux.

Autour d'une tonne percée,
Se laſſent ces nombreuſes ſœurs
Qui ſur les frères de Lyncée
Vengèrent de folles terreurs.
Sur cette montagne gliſſante
Elevant ſa roche roulante,
Siſyphe gémit ſans ſecours ;
Et, plus loin, cette onde fatale
Inſulte à la ſoif de Tantale,
L'irrite & la trahit toujours. LAMOTTE.

Siſyphe, fils d'Eole, fameux brigand, fut tué par Théſée, & condamné à rouler au haut d'une montagne eſcarpée un rocher qui retomboit ſans ceſſe. Siſyphe.

Les ames qui avoient été envoyées dans les Champs-Eliſées, en étoient rappelées après un certain nombre d'années, & paſſoient dans d'autres corps pour commencer une nouvelle vie ; mais avant de

ſortir de cet heureux ſéjour, elles bouvoient
Léthé. de l'eau du fleuve Léthé, qui avoit la propriété de faire oublier tout le paſſé. Les ames de ceux dont les corps étoient privés de la ſépulture, erroient pendant cent ans ſur le rivage du Styx; mais après ce temps-là, Caron les paſſoit de l'autre côté.

La deſcription qu'un de nos poëtes a
Orphée. faite de la deſcente d'Orphée aux enfers, mérite de trouver place ici.

Un mortel, qui l'eût cru? juſqu'au ſombre rivage,
Par ſes divins accents, s'eſt ouvert un paſſage;
De tout ce qui l'entend il diſſipe l'horreur;
Cerbère, à ſon approche, a perdu ſa fureur;
Et Caron, enchanté ſur la rive infernale,
L'a reçu ſans effort dans la barque fatale.
. . . . . .
. . . . . .
J'ai vu de Danaüs les filles attentives,
Laiſſer l'onde tranquille & leurs urnes oiſives:
J'ai vu les fières ſœurs oublier leur devoir;
Juſqu'au fond de ſes eaux l'Achéron s'émouvoir:
Ixion & Siſyphe, à cette heureuſe approche,
S'aſſeoir, l'un ſur ſa roue & l'autre ſur ſa roche;
Titie à ſon vautour ceſſer d'être livré,
Et Tantale abreuver ſon goſier altéré.

LA GRANGE-CHANCEL.

Entre les différents noms de Pluton, il
Noms de Pluton. y en a trois de remarquables, *Orcus*, *Februus* & *Dis*. Il étoit appelé *Orcus*, comme qui diroit *Urgus* ou *Uragus*, du latin *ur-*

gere, preſſer, contraindre, parce que ce dieu force tous les hommes à mourir. Il s'appeloit auſſi *Februus*, de l'ancien verbe *februo*, qui ſignifie *purifier*, parce que dans les cérémonies funèbres on faiſoit beaucoup de luſtrations & de purifications. On faiſoit certains ſacrifices principaux en l'honneur de Pluton, qui, par la raiſon que nous venons de dire, s'appeloient *Februa*; c'eſt-à-dire, *ſacrifices expiatores*: & c'eſt delà que le mois de fevrier a pris ſon nom, parce que c'étoit dans ce temps-là que l'on faiſoit ces ſacrifices. Le nom de Pluton vient du mot grec *ploutos*, πλουτος, qui ſignifie les richeſſes, parce que la ſage prévoyance de la nature a enfermé dans les entrailles de la terre, l'or & les autres métaux, pour les cacher à la cupidité des hommes, en les approchant des enfers; ainſi elle les a mis ſous la puiſſance de Pluton, à ce que diſent les poëtes; c'eſt pour cela que les Latins l'appeloient *Dis*. Les poëtes ont pourtant encore imaginé un dieu particulier pour les richeſſes, nommé *Plutus*, miniſtre de Pluton, & fils de Cérès & de Jaſion. Théocrite & Ariſtophane diſent qu'il étoit aveugle. Suivant ce dernier, Plutus, au commencement, avoit la veu bonne, & ne s'attachoit qu'aux Juſtes; mais Jupiter lui ayant fait perdre la vue, les richeſſes devinrent indifféremment le partage des bons & des Plutus.

méchants. On a dit de Plutus qu'il étoit aveugle & très agile pour aller chez les méchants ; mais qu'il étoit boiteux pour aller chez les hommes vertueux.

XIII. PAN, FAUNE, LES SATYRES, &c.

COMME le ciel & les enfers avoient leurs divinités particulières, la terre avoit auſſi les ſiennes. Le dieu Pan & la déeſſe Palès, étoient les principales divinités terreſtres.

Pan. Palès.

Pan, fils de Mercure, avoit la tête, les pieds, la barbe & les cornes d'un bouc. Les Satyres, qui avoient auſſi la même figure, étoient ſes compagnons, auſſi-bien que le dieu Silvain, qui préſidoit aux forêts. Il étoit particulièrement honoré dans l'Arcadie. Les Romains célébroient les Lupercales en ſon honneur dans le mois de février. Pendant ces fêtes, les prêtres de Pan, appelés *Luperques*, couroient tout nuds par la ville.

Satyres. Silvain. Lupercales.

Ce mot *Lupercalia* vient de *Lupercal*, qui étoit une grotte ſur le mont Palatin, dans laquelle on croyoit à Rome qu'une louve avoit allaité Rémus & Romulus. Les lupercales ſe célébroient autour de cette grotte. D'autres diſent que ces fêtes étoient ainſi appelées, parce qu'elles ſe faiſoient en l'honneur du dieu Pan, qui garantit

rantit les troupeaux des inſultes du loup.

Pan, comme ce mot grec le marque, & comme Servius l'aſſure, étoit le ſymbole de l'Univers, dans lequel les hommes ſont mêlés avec les bêtes ; c'eſt pourquoi Pan avoit par en-haut la figure d'un homme, par en-bas celle d'une bête. Il portoit une ſorte de flûte à pluſieurs tuyaux, pour marquer l'harmonie des parties du monde unies enſemble dans un ordre & un concert admirables. Pauſanius raconte que, lorſque les Gaulois, qui parcoururent la Grece ſous la conduite de Brennus, ſe diſpoſoient à piller le temple de Delphes, Pan répandit tout d'un coup ſur eux une terreur imprévue, qui leur fit prendre la fuite. Delà vient que l'épouvante où l'on tombe quelquefois ſans ſujet, s'appelle *terreur panique*. Terreur. panique.

Palès. Palès étoit invoquée par les paſteurs. On la croyoit la même que Cybèle. Ses fêtes, appelées *Palilia*, étoient célébrées vers la fin d'avril.

Faune. Faune, fils de Picus, roi des Latins, étoit auſſi au nombre des Dieux champêtres; parce qu'il avoit donné aux hommes pluſieurs inſtructions ſur l'agriculture.

Pomona. Pomone étoit la déeſſe des fruits, Flore ou Cloris, celle des fleurs. Flore. Les jeux que l'on célébroit en ſon honneur, s'appeloient *les jeux Floraux:* on les publioit à ſon de trompe. De plus, les païens avoient imaginé une divinité par-

ticulière qui préſidoit à chaque fontaine, à chaque fleuve, à chaque maiſon, & une pour chaque homme. Les dieux domeſtiques s'appeloient *Lares* ou *Pénates*. Il y avoit auſſi des Lares qui préſidoient aux rues, aux carrefours, aux chemins, & c'étoit là qu'on leur rendoit un culte divin. Les fêtes que l'on célébroit en leur honneur s'appeloient *Compitales*, du latin *compita*, places où aboutiſſent pluſieurs rues ou pluſieurs chemins. Dans le temps de ces jeux, on ſuſpendoit dans les carrefours des hommes de laine ; c'étoient des effigies que l'on regardoit comme des victimes d'expiation, & on prioit les dieux Lares de tourner toute leur colère ſur ces figures, & de faire tomber ſur elles les peines que les hommes pourroient avoir méritées. Lorſque les enfants quittoient les bulles qu'ils portoient au cou, on conſacroit ces bulles aux dieux Lares. Les chiens, animaux domeſtiques & fidèles, leur étoient conſacrés. Les dieux Lares étoient même vêtus d'une peau de chien. L'appartement de la maiſon ou, étoient les ſtatues des dieux Lares, s'appeloit *Lararium*. On les appeloit auſſi *Præſtites*, c'eſt-a-dire, tutélaires ou bienfaiteurs, du latin *præſtare*, être debout, ou, procurer, parce qu'on les regardoit comme étant toujours prêts à procurer aux familles les avantages dont elles avoient beſoin.

Lares ou Pénates.

Fêtes compitales.

La divinité particulière à chaque homme s'appeloit *Génie*, & on croyoit que ce Génie naiſſoit & mouroit avec l'homme. Chacun avoit deux Génies, l'un blanc & favorable, l'autre noir & funeſte. Si celui-ci étoit plus fort que le blanc, il cauſoit toutes ſortes de maux au malheureux auquel il étoit attaché. Les génies des femmes s'appeloient *Junons*. Le ſerpent étoit conſacré aux génies. Génie.

La Fortune tenoit, pour ainſi dire, le gouvernail des choſes humaines: déeſſe aveugle, & qui n'eſt conſtante que dans ſon inconſtance. Fortune.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs?
Aux jeux de l'aveugle Fortune
Tout eſt ſoumis dans l'univers.

Ainſi, de douceurs en ſupplices
Elle nous promène à ſon gré:
Le ſeul remède à ſes caprices,
C'eſt de s'y tenir préparé.

ROUSSEAU.

On avoit une dévotion particulière pour cette déeſſe, & il paroît qu'on lui avoit élevé pluſieurs temples en différents endroits ſous différents noms. Néméſis châtioit ceux qui abuſoient des faveurs de la Fortune: elle puniſſoit auſſi ceux qui, par leur ingratitude, ſe rendoient indignes des bienfaits qu'ils avoient reçus. Ce nom lui vient du mot grec *nemeo*, νεμέω, qui ſigni- Néméſis.

fie *diſtribuer*, parce qu'elle partageoit à chacun, ſelon ſes mérites, les peines & les récompenſes; ou de *nemeſao*, νεμεσαω, *s'indigner*, *être en colère*. Elle a auſſi été appelée *Adraſtée*, ou d'Adraſte, roi d'Argos, qui, le premier, lui dreſſa un autel, ou parce que perſonne ne pouvoit lui échapper: c'eſt ce que ſignifie le mot Adraſtée, qu'on a fait venir de l'α privatif, & de *draſmos*, δρασμὸς, *fuite*.

Adraſtée.

Néméſis étoit ſur-tout honorée à Rhamnus, ville de l'Attique; c'eſt pourquoi les poëtes lui ont donné le nom de *Rhamnuſie*. On la peignoit avec des ailes, pour marquer que la peine ſuit de près le crime. Elle étoit aſſiſe ſur une roue, pour montrer la viciſſitude avec laquelle la punition ſuccède à la faute.

Néméſis vous obſerve, & frémit des blaſphèmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable Vérité:
N'attirez point ſur vous, trop épris de vous-mêmes,
Sa terrible équité.
C'eſt elle dont les yeux certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs inſenſés;
Et nous lui répondons des éloges coupables
Qui nous ſont adreſſés.

ROUSSEAU.

La nuit & le ſommeil, autrement Morphée, étoient auſſi au nombre des dieux. Momus, né de l'un & de l'autre, préſidoit aux jeux & aux ris.

Un avoit pouſſé la ſuperſtition juſqu'à

bâtir des temples aux crimes les plus monſtrueux, tels que l'Envie, la Fraude, la Calomnie, la Diſcorde, la Fureur.

Déſcription de l'Envie.

Envie.

Mais que vois-je ? la noire Envie,
Agitant ſes ſerpents affreux,
Pour ternir l'éclat de ma vie,
Sort de ſon antre ténébreux :
L'Avarice lui ſert de guide ;
La Malice au ſouris perfide,
L'impoſture aux yeux effrontés,
De l'enfer filles inflexibles,
Secouant leurs flambeaux horribles,
Marchent ſans ordre à ſes côtés.

ROUSSEAU.

Au pied du mont où le fils de Latone
Tient ſon empire, & du haut de ſon trône
Dicte à ſes ſœurs les ſavantes leçons
Qui de leurs voix régiſſent tous les ſons,
La main du Temps creuſa les voûtes ſombres
D'un antre noir, ſéjour des triſtes ombres,
Où l'œil du monde eſt ſans ceſſe éclipſé,
Et que les vents n'ont jamais careſſé,
Là de ſerpents nourrie & dévorée,
Veille l'Envie honteuſe & retirée,
Monſtre ennemi des mortels & du jour,
Qui de ſoi-même eſt l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavés, troubles & clignotants,
De feux obſcurs ſont chargés en tout temps.
Au lieu de ſang, dans ſes veines circule
Un froid poiſon qui les gèle & les brûle,
Et qui delà porté dans tout ſon corps,

En fait mouvoir les horribles reſſorts.
Son front jaloux, & ſes lèvres éteintes,
Sont le ſéjour des ſoucis & des craintes :
Sur ſon viſage habite la pâleur,
Et dans ſon ſein triomphe la douleur,
Qui ſans relâche à ſon ame infectée
Fait éprouver le ſort de Prométhée.

ROUSSEAU.

Deſcription de la Diſcorde.

Diſcorde.

Ce monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes propres ſujets eſt l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ſes deſſeins.
Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains.
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui même il punit les forfaits qu'il inſpire.
Son haleine en cent lieux répand l'aridité :
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté ;
Les épis renverſés ſur la terre languiſſent :
Le ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent ;
Et la foudre en éclat qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

VOLTAIRE.

On avoit auſſi érigé des temples aux Maladies, à la Fièvre, à la Peur, à la Pauvreté, à la Néceſſité ou Deſtin, à la Tempête.

Deſcription du Deſtin.

Deſtin.

Loin de la ſphère où grondent les orages,
Loin des ſoleils, par-delà tous les cieux,
S'eſt élevé cet édifice affreux
Qui ſe ſoutient ſur le gouffre des âges.
D'un triple airain tous les murs ſont couverts,
Et ſur leurs gonds quand leurs portes mugiſſent,

Du Temple alors les baſes retentiſſent ;
Le bruit pénètre & s'entend aux enfers.
Les vœux ſecrets, les prières, la plainte,
Et notre encens détrempé de nos pleurs,
Viennent, hélas ! comme autant de vapeurs,
Se diſſiper autour de cette enceinte.
Là, tout eſt ſourd à l'accent des douleurs.
Multipliés en échos formidables,
Nos cris en vain montent juſqu'à ce lieu ;
Ces cris perçants & ces voix lamentables
N'arrivent point aux oreilles du Dieu.
A ſes regards un bronze incorruptible
Offre en un point l'avenir ramaſſé ;
L'urne des ſorts eſt dans ſa main terrible ;
L'âge des temps pour lui ſeul eſt fixé.
Sous une voûte où l'acier étincelle,
Eſt enfoncé le trône du Deſtin ;
Triſte barrière & limite éternelle,
Inacceſſible à tout effort humain.
Morne, immobile, & dans ſoi recueille,
C'eſtd ans ce lieu que la néceſſité
Toujours ſévère, & obéie,
Lève ſur nous ſon ſceptre enſanglanté,
Ouvre l'abyme où diſparoît la vie,
D'un bras de fer courbe le front des rois,
Tient ſous ſes pieds la terre aſſujettie,
Et dit au Temps : " Exécute mes loix." DORAT.

Le Temps, d'une aile prompte & d'un vol inſenſible,
Fuit & revient ſans ceſſe à palais terrible ;
Et delà ſur la terre, il verſe à pleines mains,
Et les biens, & les maux deſtinés aux humains.
Sur un autel de fer, un livre inexplicable,
Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable. VOLTAIRE.

Ce qu'il y avoit d'un peu plus raiſonnable, c'eſt qu'ils avoient auſſi attribué les honneurs divins aux Vertus, à la Fidélité, à la Juſtice, autrement Aſtrée ou Thémis, à la Piété, à la Pudicité, à la Concorde, à la Vérité, à la Santé, à la Liberté, à la Paix.

Deſcription de Thémis.

Thémis. Je vois une auguſte déeſſe,
De qui la droite vengereſſe
Fait briller un glaive tranchant ;
Dans ſa gauche eſt une balance,
Que, ni fraude, ni violence
Ne forcent au moindre penchant.
C'eſt Thémis ; oui, c'eſt elle-même :
Orné de l'éclat le plus beau,
Son front porte ce diadême
Que l'erreur prend pour un bandeau.

LAMOTTE.

Silence. On rendoit les mêmes honneurs au Silence. Ce dieu du Silence étoit appelé Harpocrate chez les Egyptiens, & Sigalion, parmi les Grecs : l'un & l'autre étoient repréſentés tenant le doigt indice ſur les lèvres, comme pour impoſer ſilence. L'arbre Perſéa étoit conſacré à Harpocrate, parce que la feuille de cet arbre a la forme d'une langue, & ſon fruit, celle d'un cœur.

Parmi les Egyptiens, c'étoit Angéronie qui étoit la déeſſe du ſilence, & ſa ſtatue avoit la bouche conſue & cachetée.

SECONDE PARTIE.

Des Demi-Dieux & des Héros.

I. Origine de l'Idolatrie.

APRÈS que les hommes, emportés par l'ardeur de leurs paſſions, furent tombés dans les plus grands crimes, alors, ayant perdu le ſouvenir de leur origine & de leur créateur, ils ſe formèrent de nouvelles divinités. D'abord ils adorèrent le Soleil & la Lune, parce que rien de plus beau ne s'offroit à leurs ſens, qui, ſeuls, étoient la règle de leurs jugements. Dans la ſuite ils rendirent aux hommes mêmes le culte qu'ils ne devoient rendre qu'à Dieu ſeul. Quelques auteurs ont imaginé que Ninus fut le premier qui tomba dans un pareil égarement, vers l'an du monde mil neuf cent quarante-cinq, & qu'ayant expoſé publiquement la ſtatue de ſon père Bélus, il ordonna qu'on adreſſeroit des vœux & des prières à cette ſtatue. A ſon exemple, ſelon ces auteurs, les nations voiſines décernèrent des honneurs devins à leurs princes & à leurs héros, qui avoient bien mérité des hommes. Ninus.

Ce fut ainſi, diſent ces mêmes auteurs,

que Saturne, Jupiter, Neptune, Hercule & les autres, furent mis au nombre des habitants du ciel, & que dans la ſuite ils paſsèrent pour des divinités, à qui on rendoit des honneurs divins, par le ſuffrage unanime de toutes les nations, & ſur-tout des Grecs, qui paſſoient pour le peuple le plus ſage & le plus ſavant de l'univers.

Bientôt une foule d'idoles
Uſurpa l'encens des mortels ;
Dieux ſans force, ornements frivoles
De leurs ridicules autels.
Amoureux de ſon eſclavage,
Le monde offrit un fol hommage
Aux monſtres les plus odieux :
L'inſecte eut des demeures ſaintes ;
Et, par ſes déſirs & ſes craintes,
L'homme aveugle compta ſes dieux.

LAMOTTE.

Mais c'eſt peu connoître les hommes, que de penſer que l'idolâtrie ſe ſoit répandue ſur la terre par imitation & à l'exemple de Ninus : les hommes en trouvèrent la ſource dans la corruption de leur cœur, & ſur-tout dans la foibleſſe & le déréglement de leur imagination. On a trouvé l'idolâtrie établie dans l'Amérique, où il n'y a guère d'apparence qu'on eût jamais entendu parler de Ninus.

Ordres différents des dieux.

Quoique les païens euſſent pluſieurs dieux, ils établiſſoient cependant des ordres différents parmi les dieux : il y en avoit quelques-uns qui paſſoient, ſans contre-

dit, pour être les plus grands, comme Jupiter, Junon, Neptune, &c. D'autres étoient d'un ordre inférieur ; tels étoient Pan, Faune, les Satyres, les Nymphes, &c. Il y en avoit quelques uns qui n'étoient dieux qu'à demi : on les appeloit demi-dieux ; c'étoient ceux qui ne deſcendoient des dieux que du côté de leur père ou du côté de leur mère, comme Eſculape, Pollux & autres ſemblables. Enfin, les païens eurent la foibleſſe de placer dans le ciel, & de mettre au rang des dieux, les héros qui s'étoient diſtingués par leurs belles actions, & par les grands ſervices qu'ils avoient rendus aux hommes.

Nous avons parlé des deux premières ſortes de dieux dans la première Partie de cet Abrégé, nous allons traiter préſentement des demi-dieux & des héros.

II. Persée.

ACRISIUS, roi d'Argos, ayant appris de l'oracle qu'il périroit par la main d'un fils que Danaé, ſa fille, mettroit au monde, il enferma cette princeſſe dans une tour d'airain, & lui donna des gardes, afin qu'aucun homme ne pût en approcher, & qu'on ne pensât point à la lui demander en mariage. Cependant Jupiter, changé en pluie d'or, c'eſt-à-dire, après avoir cor- Acriſius. Danaé.

rompu les gardes de la princeſſe, trouva le ſecret d'entrer dans cette tour. Acriſius fit enfermer dans un coffre Perſée, qui naquit de cette entrevue clandeſtine, & le fit jetter dans la mer; mais il fut ſauvé par des pêcheurs. Dans la ſuite, Perſée étant parvenu à l'âge viril, ſe trouva à des jeux publics, & il y tua, par hazard, ſon grand-père, ſans le connoître.

Ovide, vers la fin du quatrieme livre de ſes Métamorphoſes, & au commencement du cinquieme, décrit les belles actions de Perſée. Pégaſe, dont le même Ovide fait mention, fut d'une grande utilité, d'abord à Perſée, enſuite à Bellérophon, fils de Glaucus, roi de Corinthe. Celui-ci étant allé voir Prétus, roi d'Argos, la reine Sténobée conçut de l'amour pour lui; mais, Bellérophon ne voulant point ſe rendre aux ſollicitations de cette princeſſe, elle l'accuſa auprès de ſon mari d'avoir voulu attenter à ſon honneur. Prétus, pour ne point violer le droit d'hoſpitalité, envoya Bellérophon chez ſon beau-père Iobate, roy de Lycie, avec des lettres qu'il lui donna comme des lettres de recommandation: mais au lieu de le recommander, il prioit Iobate de dreſſer quelque piège à Bellérophon, & de le faire périr adroitement. Ces ſortes de lettres furent appelées dans la ſuite *lettres de Bellérophon.* Iobate l'expoſa d'abord à

Pégaſe.

Prétus.
Sténobée.
Bellérophon

pluſieurs périls différents, ſur-tout à la Chimère, monſtre horrible de Lycie. Bellérophon vainquit ce monſtre avec le ſecours du cheval Pégaſe ; mais, lorſque monté ſur ce cheval ailé, il eut la témérité de vouloir voler au ciel, Jupiter le fit tomber de cheval, & le rendit aveugle. Perſée & Pégaſe eurent une deſtinée plus heureuſe ; car ils furent placés l'un & l'autre parmi les aſtres. A l'égard de Sténobée, elle ſe donna la mort. Chimère.

III. Hercule.

DE tous les héros que l'antiquité a vantés, Hercule eſt le plus fameux : il étoit fils de Jupiter & d'Alcmène, femme d'Amphitrion, roi de Thèbes. Jupiter prit la forme d'Amphitrion pour ſéduire Alcmène, à laquelle il annonça cette brillante deſtinée. Alcmène.

Chez toi doit naître un fils qui, ſous le nom d'Hercule,
Remplira de ſes faits tout le vaſte univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde,
Fera connoître à tous que je ſuis ſon ſupport ;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton ſort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces eſpérances données ;
C'eſt un crime que d'en douter.
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des deſtinées. Moliere.

Sthénélus. Dans ce temps-là Sthénélus étoit roi de Mycène, ville de Grèce, & les deſtinées réſervoient ſon royaume à Hercule. La jalouſe Junon inſtruite de cet arrêt du Deſtin, pour en détourner l'effet, prit ſes meſures dans le temps qu'Alcmène étoit enceinte, auſſi-bien que la femme de Sthénélus. D'abord elle obtint de Jupiter, que celui des deux qui viendroit au monde le premier, commanderoit à l'autre ; enſuite elle fit en ſorte qu'Euriſtée, fils de Sthénélus, naquît avant Hercule. Euriſtée traita Hercule avec beaucoup de dureté. Mais pour revenir à Junon, cette déeſſe ne put attendre que ces enfants fuſſent parvenus à l'adoleſcence ; elle eſſaya de perdre Hercule dans le berceau ; elle lui envoya deux ſerpents pour le faire périr ; mais cet enfant, qui ſembloit avoir appris à vaincre en commençant à vivre, prit ces deux ſerpents & les mit en pièces. Cependant, par l'entremiſe de Pallas, Junon parut s'adoucir à l'égard d'Hercule ; & un jour qu'elle lui donnoit à tetter, quelques gouttes de lait ſe répandirent dans cette partie du ciel, qui depuis a été appelée *la voie lactée*. Cette bonté de Junon ne fut pas de longue durée ; Euriſtée étant parvenu au trône de Mycène, elle l'engagea à expoſer Hercule à pluſieurs travaux, perſuadée qu'Hercule en feroit enfin accablé, & ne pourroit éviter d'y ſuccomber.

Euriſtée.

Voie lactée.

On dit ordinairement que ces travaux ſont au nombre de douze. 1. Premièrement, Euriſtée ordonna à Hercule de tuer le lion de la forêt Némée, qui ravageoit tout le pays. Hercule ayant attaqué cet animal, l'obligea d'entrer dans une caverne d'où il ne pouvoit s'échapper, & l'étrangla. Depuis ce temps-là, Hercule porta toujours la peau de ce lion, comme un monument de ſa première victoire. Travaux d'Hercule.

2. Il y avoit dans le marais de Lerne, près d'Argos, une hydre plus terrible que ce lion; c'étoit un ſerpent prodigieux qui avoit ſept têtes; & lorſqu'on en coupoit une, il en revenoit pluſieurs autres à la place: Hercule les coupa toutes d'un ſeul coup; d'autres diſent qu'il les brûla.

3. Un cruel ſanglier, qui faiſoit ſa demeure ſur le mont Erymante, ravageoit toute la campagne d'alentour: Hercule le prit tout en vie, & l'amena à Euriſtée.

4. Il y avoit auſſi ſur le mont Ménale une biche qui faiſoit de grands ravages; elle avoit les pieds d'airain & les cornes d'or: Hercule l'atteignit après un an entier de pourſuite, & la tua à coups de flèches.

5. Certains oiſeaux du lac Stymphale, dans l'Arcadie, faiſoient encore de plus grands dégâts; ils étoient d'une grandeur & d'une force extraordinaire, & déchiroient les paſſants à coups de griffes: Her-

cule s'acquit beaucoup de gloire en les chaſſant de ce pays-là.

6. La defaite des Amazones auprès du fleuve Thermodon, lui acquit encore plus d'honneur.

7. Il tua auſſi deux tyrans fameux, Diomède & Buſiris : ce dernier immoloit à Jupiter les voyageurs, & tous les étrangers qui venoient dans ſon royaume, ſans aucun égard pour le droit d'hoſpitalité ; l'autre, qui étoit roi de Thrace, les faiſoit fouler aux pieds & dévorer par des chevaux féroces.

8. Gérion, roi d'Eſpagne, ne cédoit en rien en cruauté à ces deux tyrans, & de plus il avoit trois corps : Hercule le tua auſſi.

9. Ce héros s'acquit encore la réputation d'homme fort ingénieux, par la manière dont il nettoya les écuries d'Augias, roi d'Elide : le fumier qui s'y étoit amaſſé depuis un grand nombre d'années, infectoit l'air d'une odeur peſtilentielle : Hercule détourna le fleuve Alphée, & le fit paſſer dans ces écuries ; ainſi les ordures en furent emportées par les eaux du fleuve.

10. Il fit voir une adreſſe égale, lorſqu'il dompta le taureau furieux que Neptune, dans ſa colère, avoit produit pour la perte entiere de la Grèce.

11. Auſſi comme lorſqu'il enleva les pommes d'or des Heſpérides, & qu'il en-

dormit le dragon toujours éveillé qui les gardoit. Ce jardin des Heſpérides étoit, ſelon Pline, auprès de la ville de Lixus, aujourd'hui Larache, dans le royaume de Fez. *Plin. hiſt. nat. liv. xix. ch.* 4. Atlas partagea avec Hercule la peine & la gloire de ce travail; il cueillit les pommes d'or, & pendant ce temps-là Hercule ſoutint le ciel ſur ſes épaules.

12. Le plus grand danger qu'Hercule ait jamais couru, ce fut lorſqu'il deſcendit aux enfers pour en tirer Cerbère, avec lequel il emmena auſſi Théſée, ſon ami, qui y étoit retenu.

Voilà l'opinion la plus ordinaire ſur les travaux d'Hercule: quelques auteurs les réduiſent à un moindre nombre; d'autres, au contraire, en comptent bien davantage.

Après qu'Hercule fut heureuſement ſorti de ces travaux, il parcourut le monde pour délivrer les hommes de différentes calamités dont ils étoient accablés. Il délivra l'Italie de Cacus, fils de Vulcain. Il rompit les chaînes qui tenoient Prométhée attaché ſur le mont Caucaſe. Il vainquit dans un combat ſingulier Antée, fils de la Terre. Il punit d'une juſte mort Licus, qui, après s'être emparé de la ville de Thèbes, avoit fait mourir le roi Créon, beau-père d'Hercule, dans le temps que ce héros étoit deſcendu dans les enfers. Il

Cacus.
Prométhée.
Antée.
Licus.

fit entrer l'Océan dans cette partie de la terre qui ſépare l'Europe de l'Afrique, ayant ouvert le détroit de Cadiz, appelé aujourd'hui le détroit de Gibraltar ; ce qu'il fit en ſéparant deux montagnes qui ſe joignoient, l'une appelée *Calpé*, du côté de l'Eſpagne, & l'autre *Abila*, du côté de l'Afrique, ſur leſquelles, comme ſur deux colonnes de triomphes, il mit cette inſcription : NON PLUS ULTRA, c'eſt-à-dire, *rien au-delà*. Tant de gloire ne ſervit qu'à redoubler les emportements de Junon contre Hercule : cette déeſſe, toujours tranſportée de jalouſie, excita dans ce héros un tel excès de fureur, qu'il tua ſa femme Mégare & ſes propres enfants ; & après qu'il fut revenu de cette fureur, il ſe ſeroit tué lui-même de déſeſpoir, ſi ſes amis ne l'euſſent retenu.

Colonnes d'Hercule.

Mégare.

Cependant l'amour, tout foible qu'il eſt, triompha du vainqueur de tant de monſtres, en lui faiſant changer ſa maſſue en quenouille, & les dépouilles du lion en habit du femme : il s'aſſujettit honteuſement à Omphale, reinde de Lydie.

Omphale.

Il fut auſſi amoureux de Déjanire, pour laquelle il combattit contre Achéloüs, fils de Thétis. Après qu'il leur vaincu, dans le temps qu'il emmenoit la princeſſe, prix de ſa victoire, le centaure Neſſus voulut la lui enlever ; mais Hercule le tua à coups de flèches. Neſſus avant d'expirer,

Déjanire.

Neſſus.

ſongeant à ſe venger, donna à Déjanire une robe teinte de ſon ſang, qui étoit un venin fort violent, & lui fit accroire que ſi Hercule mettoit une fois cette robe, il n'aimeroit jamais d'autre femme. Déjanire envoya cette robe à Hercule un jour qu'il faiſoit un ſacrifice ſur le mont Œta. A peine s'en fut il revêtu, qu'il ſe ſentit brûler d'un feu intérieur ſi violent, que, pour s'en délivrer, il ſe jeta dans le bûcher préparé pour ſon ſacrifice, & y fut conſumé. Avant ſa mort, il avoit donné à Philoctète, fils de Péan, ſes flèches teintes du ſang de l'hydre de Lerne, ſans leſquelles il étoit déterminé par les deſtinées, que Troye ne pourroit être priſe. Philoctète les apporta au ſiège de Troye, où il fut conduit par Ulyſſe.

Mort d'Hercule.

Philoctète.

Les ſavants ſont perſuadés que tant de grandes actions qu'on attribue à Hercule, n'ont pas été faites par un ſeul; ils ſoutiennent qu'il y a eu pluſieurs grands hommes qui ont porté le même nom, & qui ont vécu en divers lieux & en divers temps. Ils en remarquent ſur-tout deux principaux, l'un qu'on appelle Hercule de Libye, auquel on attribue le combat avec Antée, avec Gérion, avec le dragon des Heſpérides, comme auſſi la ſéparation de l'Afrique d'avec l'Eſpagne, par le moyen du détroit dont nous avons parlé, & quelques autres exploits mémorables qui ſe ſont

Ulyſſe.

Sentiments des ſavants.

paſſés en Afrique & en Eſpagne. L'autre Hercule, c'eſt celui de Thèbes, à qui on attribue les autres belles actions qui ſe ſont faites dans l'Arcadie, dans le Péloponèſe & dans la Phrygie.

IV. THÉSÉE.

THÉSÉE, fils d'Egée, roi des Athéniens, fut contemporain d'Hercule, & même ſon parant. Il fit éclater ſon courage à dompter les tyrans & les grands ſeigneurs, qui ne ſe croyoient puiſſants, qu'autant qu'ils faiſoient des malheureux : le malheur public étoit la règle de leur pouvoir. Sciron. Tel étoit Sciron, qui jetoit les paſſants dans Procuſte. la mer : tel étoit Procuſte, qui faiſoit étendre les étrangers dans ſon lit, & quand les pieds étoient plus longs que le lit, il leur en faiſoit couper ce qui paſſoit en dehors, ou bien il les faiſoit tirer à quatre chevaux. Théſée, après avoir vaincu ces tyrans, & quelques autres caractère de même, tourna ſa valeur contre les monſtres. Il délivra la terre de principaux trois, Taureau de Marathon. dont le premier étoit un taureau d'une énorme grandeur, qui faiſoit de grands ravages dans les campagnes de Marathon : Sanglier de Calidon. le ſecond fut le ſanglier de Calidon, que Diane, irritée de ce qu'on avoit négligé ſon culte, envoya en Etolie, auprès de la

ville de Calidon. Le troiſième monſtre que Théſée fit périr, fut le Minotaure, monſtre moitié homme & moitié taureau. Paſiphaé, fille du Soleil, femme de Minos, l'avoit mis au monde. Minos le tenoit dans le labyrinthe que Dédale avoit conſtruit pour y enfermer ce monſtre: il ne vivoit que de chair humaine. Les Athéniens étoient obligés d'envoyer tous les ans ſept jeunes garçons tirés ou ſort, pour ſervir de nourriture au Minotaure. C'étoit une peine que Minos, roi de Crète, avoit impoſée aux Athéniens, après les avoir vaincus dans un combat, qu'il leur livra pour venger ſon fils Androgée, que les Athéniens avoient fait mourir.

Minotaure. Paſiphaé. Minos. Dédale.

Théſée ayant formé le deſſein de tuer le Minotaure, alla en Crète, tua le monſtre, & enleva Arianc, fille de Minos. Cette princeſſe avoit donné à Théſée un peloton de fil, qui aida ce héros à ſortir du labyrinthe où il étoit entré pour tuer le Minotaure. Cependant, oubliant le ſervice qu'elle lui avoit rendu, il l'abandonna dans l'iſle de Naxos, où Bacchus l'épouſa.

Ariane. Bacchus.

Théſée avoit mis des voiles noires au vaiſſeau ſur lequel il s'étoit embarqué pour aller en Crète, & il devoit changer ces voiles noires en voiles blanches, pour ſignal du bon ſuccès de ſon entrepriſe; mais, charmé de ſa victoire, il oublia de faire ce changement; ce qui fut cauſe qu'Egée,

Egée.

ſon père, appercevant de loin les voiles noires, crut que ſon fils étoit mort, & ſe précipita dans la mer ; c'eſt delà que cette mer a été appelée *mer Egée*.

Pirithoüs. Pirithoüs, roi de Theſſalie, de Grèce royaume, jaloux des grands ſuccès de Théſée, vint avec une armée ravager le pays de ce prince, afin de l'attirer à un combat ſingulier. Théſée accepta le défi ; mais, quand ils furent en préſence, Pirithoüs fut ſi charmé de la bonne mine & de la douceur de Théſée, que l'amitié ſuccéda à la jalouſie, & qu'ils ſe jurèrent une union & une alliance éternelle. Ils trouvèrent bientôt l'occaſion de ſe donner des preuves réciproques de cette amitié.

Centaures. Les Centaures ayant été invités par les Lapithes, leurs voiſins, aux noces de Pirithoüs

Lapithes. & d'Hippodamie, ces étrangers, échauffés par le vin, prirent querelle avec les Lapithes, & en firent un grand carnage. Les Centaures étoient ſi bons cavaliers, que quand ils étoient ſur leurs chevaux, ils paroiſſoient ne faire qu'un ſeul corps avec le cheval. Pirithoüs ſecondé par Théſée, punit, comme il convenoit, leur inſolence & leur libertinage.

Théſée & Pirithoüs, vingt-quatre ans avant la ruine de Troye, enlevèrent en-

Hélène. ſemble Hélène, qui fut repriſe quelque

Caſtor & Pollux. temps après par ſes frères Caſtor & Pollux. Dans la ſuite, ces deux princes entrepriren[t]

encore d'enlever Proſerpine, fille du roi des Moloſſes. Elle étoit gardée par un chien très féroce, appellé Cerbère, qui mit en pièces Pirithoüs. Proſerpine.

Théſée fut d'abord mis en priſon ; mais le roi l'en fit ſortir quelque temps après, à la priere d'Hercule. C'eſt delà qu'eſt venue la fable de Théſée, qui deſcendit, dit-on, aux enfers avec Pirithoüs, pour enlever Proſerpine. Hercule.

On dit même, & ce bruit eſt par-tout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers deſcendu,
Il a vu le Cocyte & les rivages ſombres,
Et s'eſt montré vivant aux infernales ombres,
Mais qu'il n'a pu ſortir de ce triſte ſéjour,
Et repaſſer les bords qu'on paſſe ſans retour.

RACINE.

Pluton, diſent les poëtes, ayant découvert leur deſſein, les fit arrêter l'un & l'autre, & les chargea de fers. Pirithoüs n'en fut point délivré, ou, comme d'autres le prétendent, il fut dévoré par le chien Cerbère : mais Théſée fut délivré par Hercule, lorſque ce héros déſcendit aux enfers. Théſée accompagna Hercule dans la guerre contre les Amazones, dont il épouſa la reine, qui s'appeloit Hippolyte, ou, ſelon d'autres, Antiope. Théſée en eut un fils, appellé Hippolyte ; Phedre, fille de Minos, & que Théſée avoit épouſée en ſecondes noces, devint éperdument amoureuſe d'Hippolyte ; mais Hippolyte Hippolyte.

Phedre. ayant refuſé de conſentir à ſes déſirs, Phedre l'accuſa injuſtement d'avoir oſé entreprendre de ſouiller le lit nuptial de ſon père. Théſée trop crédule, fit des imprécations contre ſon fils, & implora la vengeance de Neptune. Un jour qu'Hippolyte ſe promenoit ſur ſon char au bord de la mer, Neptune envoya des monſtres marins qui renverſèrent ce jeune prince, & furent cauſe de ſa perte. Eſculape le reſſuſcita : Diane le tranſporta en Italie, & lui donna le nom de *Virbius*, c'eſt-à-dire, homme pour la deuxieme fois. Au reſte, Phedre avoua ſa calomnie, & ſe donna la mort.

Deſcription de la mort d'Hippolyte.

Sur le dos de la plaine liquide,
S'éleve à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, ſe briſe, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monſtre furieux.
Son front large eſt armé de cornes menaçantes ;
Tout ſon corps eſt couvert d'écailles jaunifſantes ;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugiſſements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monſtre ſauvage.
La terre s'en émeut, l'air en eſt infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit ; & ſans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voiſin chacun cherche un aſyle.
Hippolyte lui ſeul, digne fils d'un héros,
Arrête les courſiers, ſaiſit ſes javelots,
Pouſſe aumonſtre, &, d'un dard lancé d'une main ſure,
Il lui fait dans le flanc une large bleſſure.

De

De rage & de douleur le monſtre bondiſſant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugiſſant,
Se roule, & leur préſente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de ſang & de fumée.
La frayeur les emporte; &, ſourds à cette fois,
Ils ne connoiſſent plus, ni le frein, ni la voix.
En efforts impuiſſants leur maître ſe conſume.
Ils rougiſſent le mords d'une ſanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce déſordre affreux,
Un Dieu, qui d'aiguillons preſſoit leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'eſſieu crie & ſe rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout ſon char fracaſſé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarraſſé.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que ſa main a nourris.
Il veut les rappeler, & ſa voix les effraie.
Ils courent. Tout ſon corps n'eſt bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuſe enfin ſe ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des rois ſes aïeux ſont les froides reliques.
Je cours en ſoupirant, & ſa garde me ſuit.
De ſon généreux ſang la trace nous conduit:
Les rochers en ſont teints: les ronces dégouttantes
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes.
J'arrive, je l'appelle, & me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme ſoudain.

RACINE.

V. CASTOR ET POLLUX.

CASTOR, Pollux, Hélène & Clitemneſtre, eurent pour mère Léda, femme

de Tyndare, roi d'Œbalie en Grèce, avec cette différence pourtant, que, quoiqu'ils fuſſent tous enfants de la même mère, cependant Pollux & Hélène eurent pour père Jupiter : au lieu que Caſtor & Clitemneſtre eurent pour père Tyndare. Cependant Caſtor & Pollux ſont appelés communément *les Tyndarides* par les poëtes, qui ont extrêmement vanté leur amitié. Elle fut en effet portée juſqu'au point, que Pollux, qui étoit immortel, parce qu'il étoit fils de Jupiter, voulut partager ſon immortalité avec ſon frère. Jupiter y conſentit, & ordonna que, tour à tour, l'un vivroit & l'autre mourroit : il adopta même Caſtor pour l'amour de Pollux ; de ſorte qu'ils étoient appelés indifféremment l'un & l'autre *Dioſcores ;* c'eſt-à-dire, fils de Jupiter : ce mot vient du génitif grec Διὸς, *Jovis* ; & de κϖρὸς, ou κὸρος, *puer, juvenculus.*

Hélène.

Clitemneſtre

Tyndarides

Amitié de Caſtor & Pollux.

Caſtor & Pollux furent mis au nombre des ſignes céleſtes, parmi leſquels ils tiennent le troiſième lieu dans le Zodiaque, & ſont appelés *les Gémaux.* Ils n'ont pourtant obtenu cet honneur, qu'à cauſe des grands ſervices qu'ils ont rendus aux hommes, & ſur-tout en chaſſent les pirates de la mer : c'eſt pour cela que les matelots étoient dans l'uſage de leur faire des vœux, & de leur immoler des agneaux blancs, au lieu qu'ils ſacrifioient des brebis noires aux tempêtes.

Mis au nombre des ſignes céleſtes.

Caſtor & Pollux ont été honorés d'une manière plus particulière chez les Romains, parmi leſquels, communément, les hommes juroient par le temple de Pollux, & les femmes par celui de Caſtor. Cependant Térence met ſouvent *Ædepol* dans la bouche des femmes. *Terent Andr. Act. iv. 2. v. 9.* Leur culte.

VI. Jason et les Argonautes.

ATHAMAS, roi de Thèbes, gardoit dans ſon palais un bélier célèbre par ſa toiſon d'or ; les dieux lui en avoient fait préſent, & ce roi le conſervoit comme le palladium de ſa famille. Athamas.

Phrixus, fils d'Athamas, s'enfuyant de la maiſon paternelle pour ſe dérober aux mauvais traitements de Néphèle, ſa belle-mère, emporta avec lui ce bélier en Colchide, où il l'immola à Jupiter, & en donna la toiſon à Œta, roi de ce pays-là, qui la plaça dans un bois conſacré au dieu Mars, & la fit garder par un dragon qui ne dormoit jamais, & par des taureaux qui jetoient des flammes par les narines. Jaſon, fils d'Eſon, roi de Theſſalie, entreprit d'enlever ce tréſor à la Colchide : ce fut ſon oncle Pélias qui lui en inſpira le deſſein. Pélias étoit frère d'Eſon ; &, à cauſe de l'extrême vieilleſſe de celui-ci, il gouverna le royaume de Theſſalie, en atten- Phrixus. Toiſon d'or Pélias.

dant que Jaſon fût en âge de prendre lui-même les rênes du gouvernement. Pélias ne douta point que Jaſon ne périt dans cette entrepriſe.

Deux taureaux indomptés ſont les premiers remparts
Qui défendent le champ de Mars ;
La flamme qui ſe mêle à leur brûlante haleine,
Forme autour d'eux un affreux tourbillon :
Il faut forcer leur fureur inhumaine.
A tracer ſur la plaine un penible ſillon.
Auſſi-tôt, du ſein de la terre,
Tes yeux verront de toutes parts
Sortir des eſcadrons épars,
Qui ſe raſſembleront pour te livrer la guerre,
Ce n'eſt pas tout encor, un dragon furieux
Fait dans ce lieu terrible une garde conſtante ;
Jamais le doux ſommeil n'approcha de ſes yeux ;
Rien ne ſauroit tromper ſa fureur vigilante.

ROUSSEAU.

Jaſon invita Hercule, Théſée, Caſtor, Pollux, Orphée, Lyncée, Typhis, & pluſieurs autres fameux capitaines de la Grèce, à venir partager avec lui le péril & la gloire de cette expédition. Il fit faire un vaiſſeau, dont le bois fut tiré du mont Pélion, ou, comme d'autres le diſent, de la forêt de Dodone, dont les arbres rendoient des oracles.

Vaiſſeau de Jaſon.

Le vaiſſeau s'appeloit *Argo*, ſoit du nom de la ville d'Argos où il avoit été fait, ſoit du nom d'Argus qui l'avoit conſtruit, ſoit enfin, ſelon Bochard, d'un mot phénicien qui veut dire *long* ; parce

qu'à ce qu'on prétend, ce vaiſſeau fut le premier vaiſſeau long qui fut conſtruit. Quoi qu'il en ſoit, Typhis en étoit le pilote, il tenoit le gouvernail; Lyncée, qui avoit les yeux très perçants, découvroit de loin les bancs de ſable & les écueils cachés ſous les eaux. Orphée adouciſſoit par ſes chants l'ennui d'une longue navigation: les autres héros, qu'on appeloit communément les *Argonautes*, ne dédaignoient pas de ramer. Le ſeul Hercule retardoit un peu le voyage, tant par la peſanteur de ſon corps qui ſurchargeoit le vaiſſeau, que parce que, mangeant beaucoup plus que tous les autres, il falloit ſouvent ſe détourner pour ſe ravitailler. Hercule ayant épuiſé tout l'eau dont on avoit fait proviſion, il en envoya chercher par Hylas à une fontaine voiſine. Hylas étoit aimé d'Hercule. Il eut le malheur de ſe laiſſer tomber dans la fontaine, ou, ce qui plaît davantage aux poëtes, il fut enlevé par les nymphes, divinités des fontaines. Comme Hylas ne revenoit point, Hercule débarqua pour aller le chercher, & délivra ainſi les Argonautes d'un compagnon fort incommode. Le navire, déchargé d'un ſi peſant fardeau, paſſa les Simplégades, traverſa heureuſement le Pont-Euxin, & vint aborder dans la Colchide. Jaſon enleva la toiſon d'or par le ſecours de Médée, fille d'Œta, & elle ſe ſauva avec Ja-

Typhis. Lyncée. Orphée. Argonautes. Hercule. Hylas. Médée.

Œta. ſon; & pour arrêter ſon père Œta qui la pourſuivoit, elle tua ſon propre frère Abſyrte. Abſyrte, qu'elle avoit emmené avec elle dans cet horrible deſſein, & en diſperſa les membres dans le chemin par où ſon père devoit paſſer : ce père infortuné perdant le temps à ramaſſer les membres de ſon fils, donna à ſa fille le loiſir de ſe mettre hors de la portée de ſes pourſuites. Médée, arrivée dans le palais de Jaſon, Eſon. voyant Eſon, père de ce prince, accablé d'années & d'infirmités, elle le rétablit par ſon art magique dans la première fleur Pélias. de ſa jeuneſſe; mais elle fit égorger Pélias par ſes propres filles, leur ayant perſuadé qu'elles lui rendroient ſa première jeuneſſe; mais qu'il falloit auparavant couper ſon corps par morceaux, & en faire bouiller les membres avec certaines herbes.

Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
Du pouvoir de ſon art leur remplit les oreilles ;
Et, pour mieux leur montrer comme il eſt infini,
Leur étale ſur-tout mon père rajeuni.
Pour épreuve, elle égorge un bélier à leurs vues,
Le plonge en un bain d'eaux & d'herbes inconnues,
Lui forme un nouveau ſang avec cette liqueur,
Et lui rend d'un agneau la taille & la vigueur.
Les ſœurs crient miracle, & chacune ravie
Conçoit pour ſon vieux père une pareille envie,
Veut un effet pareil, le demande, & l'obtient ;
Mais chacune a ſon but. Cependant la nuit vient,
Médée, après le coup d'une ſi belle amorce,
Prépare de l'eau pure & des herbes ſans force,

Redouble le ſommeil des gardes & du roi :
La ſuite, au ſeul récit, me fait trembler d'effroi.

P. CORNEILLE.

Cependant Jaſon étant allé à Corinthe pour voir le roi Créon, il devint amoureux de ſa fille Créüſe. Médée fut outrée de ce mépris. Créüſe.

Quoi ! mon père trahi, les éléments forcés,
D'un frère dans la mer les membres diſperſés,
Lui font-ils préſumer mon audace épuiſée ?
Lui font-ils préſumer qu'à mon tour mépriſée,
Ma rage contre ſui n'ait par où s'aſſouvir,
Et que tout mon pouvoir ſe borne à le ſervir ?
Tu t'abuſes, Jaſon ; je ſuis encor la même.
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine, & je veux, pour le moins,
Qu'un forfait nous ſépare, ainſi qu'il nous a joints.

P. CORNEILLE.

Elle envoya à Créüſe une caſſette pleine de pierres précieuſes enſorcelées : le feu prit à la caſſette, & conſuma la princeſſe & le roi ſon père avec elle. Médée, après avoir reproché à Jaſon ſa perfidie, égorgea en ſa préſence les deux fils qu'elle avoit eus de lui, & ſe fit emporter à Athènes par des dragons ailés. Fureur de Médée.

Livrée à tes fureurs, impitoyable Amour,
Une mère à ſes fils a pu ravir le jour !
Méconnois-tu ton ſang dans ces chères victimes,
Implacable Médée ? Amour, violà tes crimes !
Si ſes fils ont péri par un coup inhumain,
Dans leur flanc innocent tu conduiſois ſa main. GRESSET.

Elle ſe réfugia en cette ville auprès du roi Egée, qui l'épouſa.

C'eſt peu que dans Corinthe, on ait vu mon courage
Des mépris d'un époux venger l'indigne outrage ;
C'eſt peu que d'une cour que je remplis d'horreur,
Ma fuite triomphante ait bravé la fureur ;
Pour mieux jouir encor d'une entière vengeance,
Je trouve une autre cour, un roi dont la puiſſance,
Pour m'attacher à lui, me rend avec éclat
Tout ce que je perdis en ſuivant un ingrat.

DE LA FOSSE.

Elle en eut un fils appelé *Médus*. Elle voulut empoiſonner Théſée, fils d'Egée ; mais, ce projet criminel ayant été découvert, elle ſe ſauva dans une contrée de l'Aſie, qui, du nom de ſon fils Médus, a été appelée *Médie*.

Epoque de l'expédition des Argonautes.

Les chronologiſtes fixent l'expédition des Argonautes en l'année ſoixante & quatrième après la fondation de Troye, & en l'année ſoixante & dix-neuvième avant la priſe de cette fameuſe ville.

Des Grecs une troupe vaillante
Enleva la toiſon brillante
Que gardoit le dragon de Mars :
En vain ſon haleine enflammée,
Et ſes dents, mères d'une armée,
En étoient les affreux remparts.

LAMOTTE.

VII. CADMUS.

JUPITER, transformé en taureau, avoit enlevé Europe, fille d'Agénor, roi des Phéniciens, & l'avoit emmenée en Crète. Ce père malheureux donna ordre à ſon fils Cadmus d'aller chercher ſa fille, & lui défendit de revenir dans ſon palais qu'il ne l'eût trouvée. Cadmus, après avoir parcouru inutilement diverſes contrées, vint conſulter l'oracle de Delphes, qui lui ordonna de s'arrêter dans un lieu de la Grèce où il rencontreroit un bœuf, & d'y bâtir une ville. Il appela cette contrée *Béotie*, & la ville, *Thèbes*. Europe. Agénor.

Il y régna pendant pluſieurs années; mais il fut affligé de pluſieurs malheurs domeſtiques: car, parmi ſes enfants, ſa fille Sémélé, mère de Bacchus, ayant voulu voir Jupiter la foudre à la main, elle fut conſumée par cette même foudre. Ino, auſſi ſa fille, fuyant ſon mari Athamas, devenu furieux, ſe précipita dans la mer. Agavé, autre fille de Cadmus, célébrant les orgies avec les Ménades, mit en pièces Penthée, ſon propre fils, qui ſe moquoit de ces fêtes. Cadmus lui-même, chaſſé de Thèbes par Amphion, ſe retira en Illyrie avec ſa femme Hermione. Ils y vécurent quelque temps accablés d'ennuis; mais Sémélé. Ino. Agavé. Penthée. Hermione.

les dieux, touchés de leurs malheurs, les changèrent en ſerpents.

Amphion. Amphion bâtit les murailles de Thèbes d'une manière particulière ; les pierres venoient ſe placer d'elles-mêmes au ſon de ſa lyre. Il y fit ſept portes.

Les poëtes ne parlent guère de ce prodige, ſans parler de celui qu'opéra auſſi la lyre d'Arion.

Songez par quel prodige on connoit Amphion,
Quel miracle la Grèce a chanté d'Arion :
Le premier, ſans autre art, voit au ſon de ſa lyre
Les pierres ſe mouvoir & Thèbes ſe conſtruire ;
L'autre, près de périr par la fureur des flots,
Sait trouver dans leur ſein la vie & le repos :
Un dauphin, traverſant les plaines de Neptune,
Attiré par ſes chants, prend ſoin de ſa fortune :
Il l'aborde ; il l'emporte ; il lui ſert de vaiſſeau ;
Et, donnant aux mortels un ſpectacle nouveau,
Il le fait à leurs yeux, ſans périls & ſans crainte,
Naviger ſur les mers de Crète & de Corinthe.

CAMPISTRON.

Thèbes. Dans la ſuite Thèbes fut ruinée par Alexandre le grand, qui n'en épargna que la maiſon & la famille de Pindare.

Viens ſervir l'ardeur qui m'inſpire,
Déeſſe, prête-moi ta lyre,
Ou celle de ce Grec vanté,
Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Reſpecta la poſtérité.

ROUSSEAU.

Il y a eu en Egypte une autre ville du

même nom qui avoit cent portes : le pays d'alentour s'appeloit Thébaïde. Il y a auſſi dans la Cilicie une autre Thèbes, patrie d'Andromaque : les Grecs paſſant dans cette ville pour aller faire le ſiège de Troye, la ſaccagèrent.

VIII. ŒDIPE.

LAÏUS, roi de Thèbes, ayant appris de l'oracle qu'il mourroit de la main de ſon propre fils, ordonna à ſa femme Jocaſte d'ôter la vie à l'enfant qu'elle mettroit au monde. Cette mère, ayant horreur d'un tel parricide, chargea un berger de tuer cet enfant : le berger à ſon tour touché des larmes de ce jeune prince & de la nobleſſe qui paroiſſoit ſur ſon viſage, lui perça les talons, & y ayant paſſé une corde ou de l'oſier, il le ſuſpendit par les pieds à un arbre. Le paſteur des troupeaux de Polybe, roi de Corinthe, apperçut cet enfant dans cette ſituation, il le prit & le préſenta ſecrètement à la reine, qui n'avoit point d'enfants. Cette princeſſe le fit paſſer pour ſon propre fils, & l'appela Œdipe, à cauſe de la tumeur de ſes pieds, qui lui demeurèrent toujours enflés.

Laïus. Jocaſte. Nom d'Œdipe.

Un Thébain qui ſe dit votre père,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas ;

La pitié me ſaiſit, je vous prends dans mes bras ;
Je ranime dans vous la chaleur preſque éteinte ;
Vous vivez, & bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous préſente au prince ; admirez votre ſort !
Le prince vous adopte au lieu de ſon fils mort ;
Et par ce coup adroit, ſa politique heureuſe.
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe.
Sous le nom de ſon fils vous futes élevé
Par cette même main qui vous avoit ſauvé.

VOLTAIRE.

Ce mot d'Œdipe eſt formé de οἰδέω, *tumeo, je ſuis enflé*, & de πῆς, qui veut dire *pied*.

Œdipe, dans un âge plus avancé, ayant découvert qu'il n'étoit point fils de Polybe, alla conſulter l'oracle pour apprendre qui étoit ſon père, & l'oracle lui répondit qu'il trouveroit ſon père dans la Phocide. Œdipe étant venu dans cette province, y tua Laïus ſans ſavoir qu'il tuoit ſon père. Ce fut dans le tumulte d'une ſédition populaire que Laïus vouloit appaiſer : enſuite Œdipe s'en retourna à Thèbes.

Sphinx. Non loin de cette ville étoit le Sphinx, monſtre ingénieux, qui avoit la tête d'une fille, le corps d'un chien, les ailes & la queue d'un dragon, les pieds & les griffes d'un lion. Il propoſoit une énigme aux paſſants, & les dévoroit s'ils ne pouvoient point la deviner, ce qui rendoit toute cette contrée déſerte : la ville étoit abandonnée, perſonne n'oſoit plus y venir.

Né parmi les rochers, au pied de Cithéron,
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion,
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſoit contre nous l'artifice à la rage.
Il n'étoit qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le monſtre, chaque jour, dans Thèbe épouvantée,
Propoſoit une énigme avec art concertée.

VOLTAIRE.

Créon. Créon, frère de Jocaſte, qui après la mort de Laïus s'étoit emparé du royaume de Thèbes, fit publier par des hérauts dans toute la Grèce, qu'il donneroit le royaume de Thèbes, & Jocaſte, veuve de Laïus, en mariage à celui que pourroit lui expliquer une énigme que le Sphinx, avoit propoſée : Enigme. *Quel eſt l'animal*, diſoit le Sphinx, *qui le matin marche à quatre pieds, à midi à deux, & le ſoir à trois ?*

Ne porter qu'un faux jour dans ſon obſcurité,
C'étoit de ce prodige enfler la cruauté ;
Et les membres épars des mauvais interpretes,
Ne laiſſoient dans ces murs que des bouches muettes.
Mais, comme aux grands périls le ſalaire enhardit,
Le peuple offre le ſceptre, & la reine ſon lit.
De cent cruelles morts cette offre eſt tôt ſuivie.
J'arrive ; je l'apprends ; j'y haſarde ma vie.
Au pied du roc affreux, ſemé d'os blanchiſſants,
Je demande l'énigme & j'en cherche le ſens ;
Et, ce qu'aucun mortel n'avoit encor pu faire,
J'en dévoile l'image, & perce le myſtère.

P. CORNEILLE.

Œdipe, animé par une ſi grande récom-

penſe, dit que cet animal étoit l'homme lui-même, qui dans ſon enfance ſe traîne ſur les pieds & ſur les mains ; enſuite, parvenu à un âge plus avancé, marche debout ſur les deux pieds ſeulement ; & enfin devenu vieux, s'appuie ſur un bâton comme ſur un troiſième pied. Le Sphinx, vaincu par cette explication, ſe précipita dans la mer : ainſi Œdipe devint paiſible poſſeſſeur du royaume de Thèbes, & épouſa Jocaſte.

Le monſtre, furieux de ſe voir entendu,
Venge auſſi-tôt ſur lui tant de ſang répandu ;
Du roc ſe lance en bas, & s'écraſe lui-même.
La reine tint parole, & j'eus le diadême.

P. CORNEILLE.

De ce mariage naquirent deux princes ; Etéocle & Polynice, & deux princeſſes, Antigone & Iſmène.

Œdipe ne reconnut que Jocaſte étoit ſa mère, qu'après que la peſte étant ſurvenue, les devins eurent déclaré que les dieux avoient envoyé ce fléau pour venger la mort de Laïus, & que ce mal ne ceſſeroit qu'après que le meurtrier de Laïus ſeroit exilé. Enfin on reconnut qu'Œdipe étoit l'auteur de la mort de Laïus, & que Jocaſte, qu'il avoit en mariage, étoit ſa propre mère. Ce malheureux prince, étonné d'une aventure ſi extraordinaire, s'arracha les yeux, & s'exilant lui-même, il laiſſa ſon royaume à ſes deux fils Etéocle & Polynice.

Voilà donc les horreurs où j'étois entraîné !
Je ſuis, oui, je le ſuis, ce fils abandonné,
Je ſuis fils de Jocaſte, & je connois mon crime.
Grands dieux, ne tonnez plus, prenez votre victime.
Mon ſang vous a fléchis ; Thèbes ne ſouffre plus ;
Vous payez à la fois mon crime & mes vertus.

LAMOTTE.

IX. ETÉOCLE ET POLYNICE.

ETEOCLE & Polynice, fils d'Œdipe, pour ne point affoiblir le royaume que leur père leur avoit laiſſé, trouvèrent à propos de le poſſéder tout entier, plutôt que de le diviſer entre eux, & ils convinrent de régner alternativement. Comme Etéocle étoit l'ainé, il régna le premier ; mais, après que ſon année fut finie, il ne voulut point céder le royaume à ſon frère, ainſi qu'ils en étoient convenus ; ce qui fut la cauſe de cette fameuſe guerre de Thèbes, tant célébrée par les poëtes, & ſurtout par Stace, qui en a fait le ſujet d'une poëme appellé *la Thébaïde.*

Œdipe, en achevant ſa triſte deſtinée,
Ordonna que chacun régneroit ſon année ;
Et, n'ayant qu'un état à mettre ſous vos lois,
Voulut que tour-à-tour vous fuſſiez tous deux rois.
A ces conditions vous daignâtes ſouſcrire,
Le ſort vous appela le premier à l'empire :
Vous montâtes au trône, il n'en fut point jaloux :
Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous !

RACINE.

Polynice invita toute la Grèce à prendre les armes en ſa faveur. Il fit alliance avec Adraſte, roi des Argiens, dont il
Tirésias. épouſa la fille Argia. Le devin Tirésias aſſuroit que tout ſeroit favorable aux Thé-
Ménécée. bains, ſi Ménécée, fils de Créon, & le dernier de la poſtérité de Cadmus, ſe dévouoit pour la patrie. Ce jeune héros, malgré les oppoſitions de ſon père, ne balança point à ſe jeter au milieu de l'armée ennemie : ainſi, victime volontaire, il rendit les dieux favorables à ſon parti, par le ſacrifice de ſa perſonne. Depuis ce temps-là, tout fut favorable aux Thébains. Pluſieurs chefs des ennemis, & ſur-tout Tydée, Parthénopée, Canapée, Amphiaraüs, après bien des fatigues & bien des dangers, périrent dans cette guerre.

Enfin les deux frères ayant voulu terminer par un combat ſingulier une guerre ſi cruelle, s'entre-tuèrent l'un l'autre ; & la mort ne put éteindre leur haine implacable ; car leurs corps ayant été jetés dans le même bucher, la flamme qui brûloit le corps de l'un ſe diviſant de la flamme qui brûloit le corps de l'autre, fit voir que l'averſion qu'ils avoient l'un pour l'autre, ſubſiſtoit encore dans leurs cendres après leur mort.

Deſcription de ce combat.

Vous avez vu, Madame, avec quelle furie
Les deux princes ſortoient pour s'arracher la vie ;
Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux,
Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.
La ſoif de ſe baigner dans le ſang de leur frère,
Faiſoit ce que jamais le ſang n'avoit ſu faire.
Par l'excès de leur haine ils ſembloient réunis ;
Et, prêts à s'égorger, ils paroiſſoient amis.
Ils ont choiſi d'abord, pour leur champ de bataille,
Un lieu près des deux camps, au pieds de la muraille.
C'eſt là que reprenant leur première fureur,
Il commencèrent enfin ce combat plein d'horreur.
D'un geſte menaçant, d'un œil brûlant de rage ;
Dans le ſein l'un de l'autre ils cherchent un paſſage ;
Et la ſeule fureur précipitant leur bras,
Tous deux ſemble courir au devant du trépas.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . Sa douleur renouvelle ſa rage *(de Polynice)*,
Et bientôt le combat tourne à ſon avantage.
Le roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
Lui cède la victoire, & tombe dans ſon ſang ;
Les deux camps auſſi-tôt s'abandonnent en proie,
Le nôtre à la douleur, & les Grecs à la joie ;
Et le peuple alarmé du trépas de ſon roi,
Sur le haut de ſes tours témoigne ſon effroi.
Polynice, tout fier du ſuccès de ſon crime,
Regarde avec plaiſir expirer ſa victime ;
Dans le ſang de ſon frère il ſemble ſe baigner :
Et tu meurs, lui dit-il, *& moi je vais regner* ;
Regarde dans mes mains l'empire & la victoire ;
Vas rougir aux enfers de l'excès de ma gloire ;
Et pour mourir encore avec plus de regret,

Traître, ſonge en mourant que tu meurs mon ſujet.
En achevant ces mots, d'une démarche fière,
Il s'approche du roi couché ſur la pouſſière,
Et pour le déſarmer il avance le bras.
Le roi, qui ſemble mort, obſerve tous ſes pas ;
Il le voit, il l'attend, & ſon ame irritée.
Pour quelque grand deſſein ſemble s'être arrêtée.
L'ardeur de ſe venger flatte encor ſes déſirs,
Et retarde le cours de ſes derniers ſoupirs.
Prêt à rendre la vie, il en cache le reſte,
Et ſa mort au vainqueur eſt une piège funeſte ;
Et dans l'inſtant fatal que ce frère inhumain
Veut lui ôter le fer qu'il tenoit à la main,
Il lui perce le cœur, & ſon ame ravie,
En achevant ce coup, abondonne la vie.
Polynice frappé pouſſe un cri dans les airs,
Et ſon ame en courroux s'enfuit dans les enfers.
Tout mort qu'il eſt, Madame, il garde ſe colere,
Et l'on diroit qu'encore il menace ſon frère.

Créon, après la mort d'Œdipe & de ſes fils, remonta ſur le trône qu'il avoit cédé volontairement à ce prince malheureux. Il fit retirer du bucher le corps de Polynice, ſans lui accorder l'honneur de la ſépulture. Antigone ayant voulu raſſembler les os de ſon frère pour les enſevelir, Créon ordonna qu'on l'enterrât elle-même tout vive ; mais elle prévint ce ſupplice en s'étranglant.

Antigone.

Hémon, fils de Créon, & amant d'Antigone, au déſeſpoir de l'avoir perdue, s'enfonça un poignard dans le ſein. Euridice, femme de Créon, fut ſi fort affligée de la

Hémon.

Euridice.

perte de ſon fils, qu'elle ſe donna la mort.

Sophocle ayant mis ſur la ſcène les aventures tragiques de toute cette famille royale, excita dans le cœur des ſpectateurs une piété ſi tendre, qu'on lui donna en récompenſe le gouvernement de l'iſle de Samos.

X. Tantale.

LA famille de Tantale, roi de Phrygie, ne fut pas moins malheureuſe que celle d'Œdipe. La première ſource de ſes malheurs fut l'impiété de Tantale. Jupiter, dont il deſcendoit, étant venu un jour dans le palais de ce roi avec les autres dieux, Tantale, pour éprouver leur divinité, fit couper ſon propre fils Pélops par morceaux; enſuite il en fit apprêter la chair, & la fit ſervir aux dieux. Cérès, plus avide que les autres, mangea l'épaule de Pélops. Les autres dieux ayant en horreur ce repas funeſte, précipitèrent Tantale dans les enfers: là, il a ſoif au milieu des eaux, & il eſt tourmenté d'une faim continuelle, pendant que les fruits viennent ſe jouer éternellement autour de ſes levres. Enſuite les dieux rendirent la vie à Pélops: ils firent revenir ſon ame des enfers par le miniſtère de Mercure; ils rajuſtèrent les membres de ſon corps, ſubſtituèrent une épaule d'ivoire à celle que Cérès avoit mangée. Pélops.

Niobé. Niobé, fille de Tantale & femme d'Amphion, ayant imité l'impiété de ſon père, par le mépris qu'elle eut pour Latone, fut la cauſe de la perte de ſes propres enfants, qui étoient en grand nombre. Apollon & Diane les percèrent de leurs traits. Niobé, ayant perdu l'eſprit par la violence de ſa douleur, fut changée en rocher.

Enomaüs. Hippodamie. Pélops abandonna la Phrygie, ſouillée de tant de meurtres des ſiens : il vint en Elide, & demanda au roi Enomaüs, ſa fille Hippodamie en mariage. Enomaüs, averti par un oracle que ſon gendre devoit lui cauſer la mort, ne promettoit ſa fille à ceux qui venoient la lui demander, qu'à condition qu'ils auroient l'avantage ſur lui à la courſe dans un char, & qu'au contraire ils perdroient la vie s'ils étoient vaincus.

Ruſe de Pélops. Pélops accepta cette condition, & voyant bien qu'il ne pouvoit l'emporter ſur le roi que par la ruſe, il gagna Myrtile qui menoit le char du roi, & l'engagea à ôter les eſſes du char : ce ſont les petites chevilles de fer que l'on met au bout de l'eſſieu devant le moyeu des roues, pour les retenir. Ainſi les roues s'étant échappées, Enomaüs fut renverſé de ſon char, & perdit la victoire, le royaume & la vie.

Pélops, devenu le maître d'un royaume dont les droits de ſa femme le mettoient en poſſeſſion, donna ſon nom au Pélopo

nèſe. Heureux, ſi Atrée & Thyeſte, ſes deux fils, euſſent pu vivre en bonne intelligence! Mais la haine eſt d'autant plus forte entre des frères, que leur union devroit être plus inviolable. Thyeſte déſhonora le lit de ſon frère, ce qui fut cauſe qu'Atrée renvoya ſa femme Erope. Thyeſte en eut deux fils: Atrée, pour ſe venger, tua ſecrètement ces fils de Thyeſte, & les lui fit ſervir à table dans un feſtin. Il reſtoit à Thyeſte un fils naturel, qui fut deſtiné à la mort dès ſa naiſſance: cependant des paſteurs le ſauvèrent & le nourrirent de lait de chèvre; ce qui le fit appeller *Egiſte*, du grec, αἴξ, αἰγος, qui veut dire *chèvre*. Il tua Atrée; & dans la ſuite il fit mourir auſſi Agamemnon qui revenoit de la guerre de Troye, & qui étoit fils d'Atrée. Clytemneſtre, femme d'Agamemnon, qu'Egiſte avoit ſéduite, fut ſa complice dans ce dernier meurtre, & l'aida même à le commettre.

Atrée & Thyeſte.

Egiſte,

Agamemnon.

Clytemneſtre.

Ces aventures funeſtes ont fourni une ample matière à la tragédie.

XI. Les Rois Troyens.

DARDANUS, fils de Jupiter & d'Electre, régna avec ſon frère en Toſcane, contrée de l'Italie. Il tua ſon frère, quitta ſon pays, & paſſa dans cette partie

Dardanus.

de la Phrygie, qui eſt vis-à-vis le Boſphore de Thrace, & y bâtit la ville de Troye.

Teucer. Quand Dardanus arriva dans la Troade, Teucer en étoit roi. Celui-ci donna ſa fille en mariage à Dardanus, & ils jettèrent enſemble les fondements de la ville de Troye, environ ſept cents ans avant la fondation de Rome.

Erichthonius Dardanus eut pour fils Erichthonius, qui lui ſuccéda. Erichthonius fut père de Tros. Tros, qui donna le nom de *Troye* à cette ville. Tros eut trois fils, premièrement, Ganymède. Ganymède, qui fut enlevé par Jupiter: Aſſaracus. le ſecond fut Aſſaracus, père de Capis; Capis. Capis eut pour fils Achiſe: le troiſième Anchiſe. fils de Tros fut Ilus, qui ayant ſuccédé Ilus. à ſon père, voulut que Troye fût appelée *Ilium*. A Ilus ſuccéda Laomédon, Laomédon. ſon fils. Hercule ôta la vie & le royaume à Laomédon, & emmena ſon fils priſonnier: ce fils ayant été enſuite racheté par les Troyens, fut appelé *Priam*, mot Priam. qui, en langue phrygienne, ſignifie *racheté*: il s'appeloit auparavant *Podarcès*. Quand Priam eut pris la place de ſon père, il fortifia la ville de tours & de citadelles.

Tous les lieux élevés s'appeloient alors Pergame. *Pergames*; c'eſt pour cela que la ville de Troye a été appelée auſſi *Pergame*.

Hécube. La femme de Priam s'appeloit *Hécube*: Ses enfants. ſes principaux fils ont été Déïphobe, Hé-

lénus, Hector & Pâris, qui s'appeloit auſſi Alexandre, funeſte flambeau de ſa patrie. Il avoit paru tel en ſonge à ſa mère : elle rêva qu'elle accouchoit d'un flambeau qui mettoit le feu à la ville de Troye. Pâris.

La plupart de ces ſonges ont été inventés après coup ; mais quand ils ne ſeroient pas ſuppoſés, il n'y a aucune liaiſon entre ce qui doit arriver & ce qui ſe paſſe dans notre imagination pendant la nuit : les événements à venir dépendent d'une infinité de circonſtances, qui n'ont aucun rapport avec les mouvements méchaniques qui cauſent les ſonges : ainſi les ſonges ne ſauroient avoir de liaiſon avec ce qui n'eſt pas encore, ni par conſéquent en être des prédictions. L'hiſtoire fabuleuſe eſt remplie de ces ſortes de prédictions.

On dit donc que Priam ayant appris ce ſonge d'Hécube, avoit ordonné que l'on fît mourir cet enfant ; mais Hécube, ſans en rien dire, le fit élever par des paſteurs. Ce jeune prince, dans la baſſeſſe de ſon éducation, laiſſoit entrevoir des qualités royales, qui étoient autant de preuves de la nobleſſe de ſa naiſſance ; & il parut aux dieux mêmes aſſez éclairé, pour décider la diſpute qui s'éleva entre Junon, Minerve & Vénus. Pendant que ces déeſſes étoient au feſtin qui ſe faiſoit à l'occaſion des noces de Thétis & de Pélée, la Diſcorde, offenſée de ne point avoir été invi-

tée à ces noces, jeta au milieu de l'assemblée une pomme fatale, sur laquelle étoit écrit: QU'ON LA DONNE A LA PLUS BELLE.

Pomme de discorde.

Au superbe festin tous les dieux invités,
Partageoient le bonheur des époux enchantés.
La main de la Discorde, entr'ouvrant un nuage,
Du désordre prochain fait briller le présage:
Elle tient un fruit d'or, où ces mots sont écrits:
Le sort à la plus belle a réservé ce prix.

On sait quel fut le trouble entre les immortelles,
Qui toutes prétendoient à l'empire des belles;
Et qu'enfin Jupiter, qui n'osa les juger,
Fit dépendre ce droit de l'arrêt d'un berger.

LAMOTTE.

Jugement de Pâris.

Pâris ayant été pris pour juge d'une affaire si délicate, adjugea la pomme à Vénus, & par-là s'attira à lui & aux siens la haine de Junon & de Minerve.

Cependant, Priam ayant proposé à la noblesse troyenne un tournois, s'il est permis de se servir ici de ce mot, Pâris, encore inconnu, s'y rendit; & après avoir eu l'avantage sur tous ceux qui entrèrent en lice avec lui, il eut encore le bonheur de l'emporter sur Hector même. Hector indigné, poursuivit, l'épée à la main, ce champion inconnu, pour laver dans son sang l'affront qu'il venoit d'en recevoir; mais à certaines marques, & sur-tout à quelques pierres précieuses qu'Hécube avoit données au pasteur qui avoit pris soin d'élever

Hector.

Pâris

Pâris, Hector reconnut ſon frère. Alors Priam oublia les fatales prédictions, il embraſſa ſon fils avec joie, & lui donna un appartement dans ſon palais.

XII. Sujet de la guerre de Troye.

DANS le temps qu'Hercule ravageoit le pays de Troye, il enleva Héſione, Héſione. fille de Laomédon, & la donna à Télamon, capitaine grec.

Pâris, pour ſe faire rendre ſa tante, équipa une flotte avec l'agrément de Priam. Ce roi qui étoit puiſſant & renommé, étoit attentif à ſaiſir les occaſions de ſe venger des mauvais procédés que les Grecs avoient eus à ſon égard.

Pâris vint droit à Sparte, chez Méné- Ménélas. las qui en étoit roi, & qui étoit fils d'Atrée & frère d'Agamemnon. Ce roi le reçut avec beaucoup d'humanité, & le laiſſa même dans ſon palais en ſon abſence ; car Ménélas eut alors un voyage à faire en Crète. Vénus excita dans Hélène, femme de Ménélas, des ſentimens ſi favorables à Hélène. Pâris, qu'elle s'enfuit avec lui à Troye.

Priam approuva la conduite de Pâris, & ſe flatta que par ce moyen il ſeroit facile de faire un échange d'Héſione avec Hélène.

L'événement ne répondit point à ſon

attente : les Grecs refusèrent de rendre Héſione ; & ayant fait entre eux une ligue puiſſante, ils vinrent, les armes à la main, redemander Hélène devant Troye, qu'ils tinrent aſſiégée pendant dix ans, & qu'ils détruiſirent enfin entièrement.

Guerre de Troye.

Ovide, au treizième livre des Métamorphoſes, raconte comment on engagea Ulyſſe & Achille à venir à cette guerre. Le même poëte nous apprend auſſi que l'armée des Grecs s'aſſembla en Aulide, & qu'elle y fut retenue par les vents contraires, juſqu'à ce qu'enfin Agamemnon ſe détermina à immoler ſa fille Iphigénie à Diane ; mais cette déeſſe ſubſtitua une biche à la place d'Iphigénie, & tranſporta cette princeſſe dans la Cherſonèſe Taurique.

Ulyſſe. Achille.

Agamemnon. Iphigénie.

Diane étant appaiſée, la flotte des Grecs mit à la voile : elle étoit compoſée de mille deux cents quatre-vingt-dix navires, ſous la conduite de quatre-vingt-quinze capitaines. Ils arrivèrent heureuſement devant Troye, & vinrent former un camp devant cette ville.

Trois raiſons firent durer cette guerre long-temps : la première, c'eſt que preſque toute l'Aſie vint au ſecours de la ſeule ville de Troye : la ſeconde, ce fut la valeur d'Hector : enfin la troiſième, c'eſt la diſpute qui s'éleva entre Agamemnon & Achille.

Cauſes de la durée de la guerre de Troye.

Agamemnon avoit chez lui une fille, connue ſous le nom de Chryſéis, qu'il avoit enlevée à ſon père Chrysès, prêtre d'Apollon. Ce prêtre pria Apollon de le venger, & ce dieu envoya dans l'armée grecque une peſte qui y cauſa de grands ravages. Achille, pour faire ceſſer cette peſte, contraignit Agamemnon de rendre Chryſéis à ſon père. Agamemnon, outré de colère, enleva de ſon côté Briſéis à Achille. Celui-ci ne pouvant ſupporter cette inſulte, s'enferma dans ſa tente, & laiſſa battre les Grecs par les Troyens. Colère d'Achille.

Lorſque de nos combats me diſputant le prix,
L'injuſte Agamemnon m'enleva Briſéis,
Dans ma tente enfermé, tout brûlant de colère,
J'eus beau voir la fortune aux Grecs par tout contraire;
Pour eux aucun ſecours ne me ſembla permis;
Et par cette retraite, utile aux ennemis,
Laiſſant à leurs efforts nos eſcadrons en proie,
Je fis plus pour Priam que tous les dieux de Troie.

TH. CORNEILLE.

Il prêta ſeulement ſes armes à ſon ami Patrocle, qui les ayant priſes, & ayant oſé attaquer Hector, fut tué par ce brave prince. Patrocle.

Ne vous ſouvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector?
Nos peuples affoiblis s'en ſouviennent encor.
Son nom ſeul fait frémir nos veuves & nos filles;
Et, dans toute la Grèce, il n'eſt point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils,
D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.

RACINE.

Mort d'Hector. Alors Achille, pour venger ſon ami, reprit les armes : il tua Hector, & traîna trois fois de ſuite ſon corps autour des murailles de la ville.

A quel excès d'horreur la vengeance l'égare !
Ce n'eſt plus un héros, c'eſt un tigre barbare.
Il inſulte au cadavre ; il lui perce les pieds,
Qui de ſa main ſanglante à ſon char ſont liés ;
Le traîne, &, du tombeau faiſant trois fois le tour ;
De l'horreur du ſpectacle il fait pâlir le jour.

LAMOTTE.

XIII. LA RUINE DE TROYE.

LA mort d'Hector fut ſuivie de la défaite des plus vaillans capitaines Troyens. Priam & Hécube étoient réduits au déſeſpoir, lorſque Pâris leur promit de faire mourir Achille, qui étoit le principal appui des Grecs. Il avoit découvert qu'Achille étoit amoureux de Polixène, fille de Priam : il lui fit eſpérer qu'il épouſeroit cette princeſſe.

Mort d'Achille.

La négociation en apparence de ce prétendu mariage, donna lieu à une trève de quelques jours entre les deux armées. Pâris donna un rendez-vous à Achille dans un temple d'Apollon, ſous prétexte de conférer enſemble plus à loiſir ſur cette affaire. Achille s'y rendit de bonne-foi ; il ne ſe défioit point de la perfidie de Pâris ; mais le traître le tua d'un coup de flèche au

talon, ſeule partie du corps d'Achille qui ne fût pas invulnérable, parce que ce talon n'avoit pas été trempé dans les eux du Styx : c'étoit par là que ſa mère Thétis le tenoit, lorſqu'elle le plongea dans ce fleuve, dont les eaux rendent invulnérables.

A peine il a du coup ſenti la rude atteinte,
Qu'il tombe ; & d'un regard qui fait naître la crainte,
Reprochant à Pâris ſon indigne attentat :
Il faut céder, dit-il, au deſtin qui m'abat ;
Je meurs. Du lâche coup dont la rigueur m'entraîne,
L'infamie étoit due au raviſſeur d'Hélène.

TH. CORNEILLE.

Ovide parle de cette mort, comme ſi Achille eût été tué dans le combat.

Diſpute d'Ajax & d'Ulyſſe.

Ajax, fils de Télamon & d'Héſione, & Ulyſſe, roi d'Itaque, diſputèrent, en préſence des Grecs, à qui auroit les armes d'Achille : elles furent adjugées à Ulyſſe par les capitaines grecs. Ajax ſe tua de déſeſpoir.

Cheval de Troye.

Cependant les Grecs, ayant penſé qu'on pouvoit auſſi ſe venger des traîtres par la trahiſon, & employer la tromperie contre ceux qui trompent, font ſemblant d'être rebutés des longueurs de la guerre, & de vouloir retourner en leur pays. Ils fabriquent un cheval de bois d'une grandeur extraordinaire, comme ſi c'eût été un préſent qu'ils euſſent voulu faire à Minerve, pour appaiſer cette déeſſe. Ils l'avoient, diſoient-ils offenſée, en enlevant de la forteresſe

de Troye le Palladium : c'étoit une petite ſtatue de Minerve. On croyoit que le deſtin & le bonheur de Troye dépendoient de cette ſtatue.

Les Grecs laiſsèrent ce cheval ſur le rivage de Troye, & ſe retirèrent à l'île de Ténédos qui eſt vis-à-vis. Les Troyens, de leur côté, ayant abattu une partie de leurs murailles, traînèrent le cheval dans la ville ; mais les Grecs revenus de Ténédos pendant la nuit, entrèrent ſans bruit par la brèche que les Troyens avoient faite, & mirent le feu à cette malheureuſe ville, qui étoit alors enſévelie dans le ſommeil & dans le vin. Quelques uns diſent que la ville fut trahie par Énée & par Anténor, & qu'ils la livrèrent aux Grecs.

Pyrrhus. Pyrrhus, fils d'Achille, égorgea Priam
Polixène. à l'autel même de Jupiter. Il immola Polixène aux mânes d'Achille ſur le tombeau de ce héros, qui avoit aſpiré aux noces de cette princeſſe. Il emmena priſonnière en
Andromaque. Grèce Andromaque, femme d'Hector. Pâ-
Pâris tué par Philoctète. ris fut percé par Philoctète d'un coup de l'une de ces flèches qu'Hercule mourant avoit données à ce héros. Ménélas retira Hélène d'entre les mains de Déïphobe, qui l'avoit épouſée après la mort de Pâris. Ce fut Hélène elle-même, ſelon Virgile, qui livra Déïphobe à Ménélas. *Æneid.* liv. vi. v. 525.

Aſtyanax. Aſtyanax, fils d'Hector, fut précipité

du haut d'une tour par le conſeil d'Ulyſſe. Ajax, fils d'Oïlée, ayant outragé Caſſandre, fille de Priam, au pied même d'une ſtatue de Pallas, où elle étoit venue ſe réfugier, attira ſur lui la colère de cette déeſſe : il fit naufrage, & fut conſumé par la foudre. La flotte des Grecs revenant en Grèce, vint donner imprudemment contre les écueils de Capharée ; c'eſt un promontoire de l'île d'Eubée ; une bonne partie de leurs vaiſſeaux y firent naufrage ; ce qui arriva par la malice de Nauplius, roi d'Eubée. Ce prince, irrité de ce qu'Ulyſſe avoit accuſé fauſſement ſon fils Palamède, que les Grecs avoient fait mourir, fit allumer pendant la nuit des feux ſur des rochers ; de ſorte que l'armée navale croyant que ces feux indiquoient que c'étoit là le port, vint échouer téméraire-ment contre ces écueils.

Ajax conſumé par la foudre.

Naufrage des Grecs.

Au reſte, la ruine de Troye arriva l'an du monde 2870, lorſqu'Aïlon étoit juge parmi les Juifs.

Epoque de la ruine de Troye.

Ce ne fut qu'après dix années
D'épreuve & de travaux conſtans,
Que ces glorieux combattans
Triomphèrent des deſtinées ;
Et que, loin des bords phrygiens,
Ils emmenèrent enchaînées
Les veuves des héros troyens.

ROUSSEAU.

On dit que dans cette guerre, le nom-

bre des morts du côté des Grecs, ſe montoit à huit cents quatre-vingt-ſix mille hommes, & que les Troyens, avant la priſe de leur ville, en avoient perdu ſix cents ſoixante & ſeize mille.

XIV. AGAMEMNON ET ORESTE.

Clitemneſtre.

AGAMEMNON, de retour dans ſon palais, tomba ſous le fer de Clitemneſtre, ſa femme & d'Egyſte, qui en étoit l'amant.

Agamemnon, vainqueur de tant de rois,
Revenoit triomphant jouir de ſes exploits.
Egyſte, en ſon abſence, ayant ſéduit la reine,
De ſes amours furtifs appréhendant la peine,
Au ſein de ce grand roi, digne d'un ſort plus beau,
Inſpira Clitemneſtre à porter le couteau ;
Prétextant, pour couvrir ſa lâche perfidie,
Qu'elle vengeoit ſur lui le ſang d'Iphigénie.

LA GRANGE-CHANCEL.

Oreſte vengea la mort de ſon père en tuant Egyſte, & même Clitemneſtre, ſa propre mère. Depuis ce parricide, il croyoit toujours voir ſa mère autour de lui, armée de flambeaux, & de ſerpens.

Mais quelle épaiſſe nuit tout-à-coup m'environne ?
De quel côté ſortir ? D'où vient que je friſſonne !
Quelle horreur me ſaiſit ? Grace au Ciel j'entrevoi . . .
Dieux ! quels ruiſſeaux de ſang coulent autour de moi !
. . . . . .
. . . . . .
Hé bien, filles d'enfer, vos mains ſont-elles prêtes ?
Pour qui ſont ces ſerpens qui ſifflent ſur vos têtes ?

A qui deſtinez-vous l'appareil qui vous ſuit ?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?
Venez, à vos fureurs Oreſte s'abandonne.

RACINE.

Oreſte conſulta l'oracle pour apprendre ce qu'il devoit faire, afin d'être délivré de ce ſpectre, qui n'étoit produit que par ſes remords. L'oracle lui ordonna d'aller dans la Cherſonèſe Taurique : c'eſt aujourd'hui la Crimée, dans la petite Tartarie en Europe. Oreſte s'y rendit avec Pylade, fils du roi Strophius. Pylade avoit déjà donné à Oreſte, en pluſieurs occaſions, des marques ſenſibles de l'amitié qu'il avoit pour lui ; mais il la fit paroître ici plus qu'en aucune autre. C'étoit la coutume en Taurique de ſe ſaiſir des étrangers qui y abordoient, & de les immoler à Diane, qui étoit la principale divinité de cette contrée. Pylade & Oreſte furent pris, & menés à Thoas, grand-prêtre de la déeſſe. Ce pontife fut touché de l'air de condition & des manières nobles de ces étrangers ; & ne pouvant les ſauver tous les deux ſans bleſſer les lois de ſon pays, il leur dit que l'un d'entre eux ſeroit diſpenſé de la loi, mais qu'il falloit que le ſort en décidât.

Amitié d'Oreſte & de Pylade.

Ce fut alors qu'il s'éleva une diſpute célèbre entre Pylade & Oreſte ; l'un vouloit mourir pour l'autre : le ſort condamna Oreſte à la mort.

J'appris que, pour venger le trépas de ſon père ;
Ayant trempé ſes mains dans le ſang de ſa mère,
Tourmenté, déchiré de ce crime odieux,
Egalement haï des hommes & des dieux,
Il en traînoit par-tout l'idée épouvantable ;
Et que, pour expier ce meurtre déteſtable,
Avec un ſeul vaiſſeau, guidé par ſa fureur,
Au ſein de vos états, au fond de votre cœur,
Portant au ſacrilège une main réſolue,
Il venoit de Diane enlever la ſtatue.

LA GRANGE-CHANCEL.

Iphigénie. Iphigénie, ſœur d'Oreſte, étoit alors prêtreſſe de Diane, & préſidoit à ces ſacrifices inhumains. Diane l'avoit autrefois tranſportée d'Aulide en ce pays-là, lorſque cette déeſſe ſubſtitua une biche à la place de la princeſſe qu'on vouloit lui ſacrifier, comme Ovide le raconte au Livre douzième de ſes Métamorphoſes.

Dans le moment qu'Iphigénie portoit le coup à Oreſte, elle le reconnut pour ſon frère. Ils tuèrent Thoas, après quoi Oreſte retourna en Grèce avec ſa ſœur & avec Pylade, & ils emportèrent la ſtatue de Diane.

Armons nous d'une noble & ſainte confiance :
L'image de Diane eſt en votre puiſſance :
Pour expier l'horreur dont mon nom eſt taché,
A ſon enlèvement mon ſort eſt attaché ;
Livrez-la-moi. Comblés de gloire & d'alégreſſe,
Prenant heureuſement le chemin de la Grèce,
Où mon crime par-là doit enfin s'effacer,
Ma ſœur, parmi nos dieux nous irons la placer.

LA GRANGE-CHANCEL.

Ainſi Oreſte ayant expié ſon parricide, ſelon l'ordre de l'oracle, & étant heureuſement délivré de l'aſpect terrible des furies, il gouverna heureuſement le royaume que ſon père lui avoit laiſſé. Cette même ſtatue de Diane fut portée en dernier lieu en Italie, & placée dans la forêt d'Aricie. Le gardien du temple de Diane Aricine, & qui étoit en même-temps prêtre de la déeſſe, avoit le titre de *roi des forêts:* c'étoit ordinairement un eſclave fugitif qui jouiſſoit de cette royauté, juſqu'à ce qu'un autre fugitif comme lui, vînt, dans un combat ſingulier, lui ravir cet honneur avec la vie. Statue de Diane.

XV. Ulysse.

APRÈS la ruine de Troye, Ulyſſe fut errant pendant dix années, avant que de revoir ſes dieux Lares.

Au reſte Ulyſſe étoit fils de Laërte & d'Anticlée. Les Grecs l'appellent Ὀδυσεὺς & Ὄδυσσης ſelon les Eoliens. Il étoit roi d'Itaque & de Dulichium; ce ſont deux îles entre Céphalénie & l'Acarnanie. Itaque s'appelle aujourd'hui *Iotaco*; & Dulichium, *Teaki*.

A peine fut-il monté ſur ſon vaiſſeau, que la tempête le jeta ſur les côtes de la Thrace. Poiymneſtor en étoit roi, &

Polymneſtor aſſaſſin de Polydore.

c'étoit à ſa foi & à ſes ſoins que Priam avoit confié ſon fils Polydore & ſes tréſors, pour les empêcher de tomber entre les mains des Grecs Polymneſtor, prince avare & perfide, maſſacra Polydore, pour reſter paiſible poſſeſſeur des tréſors. Hécube arriva avec Ulyſſe à la cour de ce prince ; car dans le partage que les Grecs firent du butin & des captifs de Troye, Hécube étoit échue à Ulyſſe. Cette mère infortunée, ayant appris le procédé inhumain de Polymneſtor, vint le trouver, faiſant ſemblant d'ignorer ſa perfidie, elle feignit d'avoir encore un autre tréſor à lui confier. Le roi flatté par cette eſpérance, ſuivit Hécube qui le tira à part, ſans que ſa cour l'accompagnât Alors la princeſſe lui ſaute au viſage, & avec ſes ongles lui arrache les yeux : on accourt au bruit, le peuple ſurvient, qui accable Hécube à coup de pierres. Les dieux la changèrent en une chienne enragée.

Hécube.

Ulyſſe ſe remit en mer ; mais les vents l'emportèrent en Afrique chez les Lotophages. Ces peuples ſont ainſi appelés de l'arbre lotos qui croît chez eux, & dont le fruit eſt ſi agréable & ſi ſéduiſant, qu'il fait oublier aux étrangers leur propre patrie ; ce qui fut cauſe qu'Ulyſſe perdit en ce pays-là quelques-uns de ſes compagnons : mais les autres reprenant leur navigation, paſsèrent avec lui en Sicile.

Lotophages.

Polyphème, le plus horrible des Cyclopes, en dévora ſix. Polyphème.

Mais un jour que ce Cyclope étoit appeſanti par le vin, Ulyſſe le ſurprit, & lui arracha l'œil qu'il avoit au milieu du front; après quoi ce capitaine ſe ſauva promptement chez Eole, qui, pour mettre les vents contraires hors d'état de nuire à Ulyſſe, les enferma dans des outres qui furent enſuite portées ſur ſon vaiſſeau. Les compagnons d'Ulyſſe, pouſſés par une funeſte curioſité, ouvrirent les outres; alors les vents en liberté excitèrent de nouvelles tempêtes qui exposèrent Ulyſſe à de nouveaux dangers. Ulyſſe réfugié chez Eole. Curioſité des compagnons d'Ulyſſe.

A peine en étoit-il échappé, à peine avoit-il pu ſe ſauver des mains barbares des Leſtrigons, qui habitoient ſur les côtes de Formies, & qui ſe nourriſſoient de chair humaine, que Circé, fameuſe ſorcière, tâcha de le faire tomber dans ſes piéges, par les démonſtrations ſéduiſantes d'une favorable réception. Leſtrigons. Circé.

Lorſqu'à l'époux de Pénélope
Minerve accorde ſon ſecours,
Les Leſtrigons & le Cyclope
Ont beau s'armer contre ſes jours:
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courroucé;
Par elle il brave les careſſes
Des ſirènes enchantereſſes,
Et les breuvages de Circé.

ROUSSEAU.

Cette magicienne changea les compagnons d'Ulyſſe en différentes ſortes de bêtes ; mais Ulyſſe échappa à tous ces artifices magiques, par le ſecours de l'herbe *moly*, dont Mercure lui avoit fait préſent : cette herbe eſt le ſymbole de la ſageſſe.

Ce fut pourtant par le moyen de Circé qu'Ulyſſe paſſa juſqu'aux enfers, où il apprit du devin Tirésias pluſieurs aventures qui devoient lui arriver.

Ce fut par un pareil bonheur & une ſemblable prudence qu'il évita, dans la même mer de Tyrrhène, les ſuites funeſtes du chant trompeur des Sirènes : il boucha les oreilles de ſes compagnons avec de la cire, & ſe fit attacher au mât du vaiſſeau. De-là il vint débarquer en Sicile : la nymphe Phaétuſe gardoit alors les bœufs du Soleil. Ulyſſe défendit expreſſément à ſes compagnons de toucher au ſacré troupeau : mais ſes ordres ne furent point ſuivis ; ſes compagnons, preſſés de la faim, dérobèrent quelques-uns de ces bœufs. Le Soleil irrité, fit perdre à Ulyſſe ſes vaiſſeaux & ſes compagnons. Ulyſſe ſe ſauva à peine lui-même à la nage ſur une planche du débris de ſon vaiſſeau. Il arriva en cet état à l'île d'Ogygie, où la nymphe Calypſo lui ayant fait équiper un navire tout neuf, il ſe mit en mer.

Sirènes.

Phaétuſe.

Calypſo.

Pour fixer le volage Ulyſſe,
Jouet de Neptune irrité,

En vain Calypſo plus propice,
Lui promet l'immortalité :
Peu touché d une île charmante,
A Pluton, malgré ſon amante,
De ſes jours il ſoumet le fil ;
Aimant mieux dans ſa cour déſerte
Deſcendre au tombeau de Laërte,
Qu'être immortel dans un exil.

GRESSET.

Mais Neptune qui ne pouvoit pardonner à Ulyſſe d'avoir crevé l'œil de ſon fils Polyphème, vengea le cyclope en faiſant faire naufrage au héros.

Ulyſſe ſe ſauva encore de ce naufrage ſur une planche que la nymphe Leucothée lui fournit ; ce fut par ce ſecours qu'il arriva à l'île de Corcyre, autrement l'île des Phéaciens. Alcinoüs, roi de ces peuples, lui donna des vaiſſeaux, avec leſquels il arriva enfin à Itaque, qui eſt au ſud de Corcyre, aujourd'hui Corfou, & n'en eſt éloignée que d'environ quinze de nos lieues marines.

Leucothée.

Arrivée d'Ulyſſe à Itaque.

Ulyſſe entra dans ſon palais déguiſé en homme de la campagne, & ne ſe fit connoître d'abord qu'à ſon fils Télémaque, & à quelques domeſtiques affidés, par le moyen deſquels il ſe délivra des amans de ſa femme Pénélope, & rentra enfin dans tous ſes droits & dans tous ſes biens.

Se délivre des amans de Pénélope.

Ulyſſe paroiſſoit n'avoir plus rien à ſouhaiter ; mais il s'éleva dans ſon cœur une crainte ſecrète d'être tué par ſon propre

fils. Tirésias lui avoit prédit ce malheur dans les enfers. Pour éluder cette funeste prédiction, il songeoit à se retirer en quelque solitude, lorsque Télégone, qu'il avoit autrefois eu de Circé, ayant appris l'heureuse arrivée de son père en Itaque, y vint pour lui témoigner la joie qu'il prenoit à cet heureux succès.

Télégone.

Pendant qu'on le repoussoit comme inconnu, il s'éleva quelque tumulte à la porte du palais: Ulysse y accourut pour voir ce qui se passoit, & dans tout ce désordre, il fut blessé malheureusement par Télégone d'un coup de flèche. Il ne fut pas possible d'apporter de remède à sa blessure, parce que le fer étoit empoisonné.

Mort d'Ulysses.

XVI. ÉNÉE.

ÉNÉE étoit fils de Vénus & d'Anchise, prince Troyen. Il avoit épousé Créüse, l'une des filles de Priam. Vénus sa mère le sauva de l'embrasement de Troye: mais la colère de Junon, ennemie implacable du nom Troyen, le fit errer pendant sept ans en différentes mers. Après ce temps-là il arriva à Carthage, où, comme le disent Virgile & Ovide, la reine Didon bâtissoit cette nouvelle ville.

Didon.

Cette princesse retint Enée pendant quelques mois; mais enfin Jupiter ordonna

à ce prince de continuer ſa route vers l'Italie, où ayant vaincu Turnus, roi des Rutules, il épouſa Lavinie, fille du roi Latinus, auquel il ſuccéda par le droit de ſa femme. Ce fut ainſi qu'Enée jeta les fondemens de l'empire romain.

Au reſte, les aventures d'Enée & de Didon n'ont été que des bruits populaires ou des imaginations des poëtes. Car, ſelon les chronologiſtes, Enée a vécu trois cents ans avant Didon ; mais l'imagination des poëtes ne s'aſtreint pas toujours à l'ordre des temps. Ils ſe ſont amuſés à faire entretenir enſemble le héros & l'héroïne, qui ſont regardés comme les premiers fondateurs, l'un de Rome, & l'autre de Carthage, fameuſes rivales, qui ne furent long-temps occupées qu'à ſe détruire, & dont l'une enfin ſuccomba ſous la puiſſance de l'autre.

Fin de l'Abrégé de la Fable.

TABLE GÉOGRAPHIQUE

Des noms de Régions, de Villes, de Fleuves, &c. contenus dans l'Abrégé de l'Hiſtoire Ancienne (*).

A

ACHAÏE, *Achaïa.* C'étoit la partie ſeptentrionale du Péloponèſe, ayant à l'eſt la Sicyonie. Lorſque les Romains commencèrent à ſe mêler des affaires de la Grèce, comme la ligue des Achéens en faiſoit la principale force, ils donnèrent le nom d'Achaïe à preſque toute la Grèce propre, c'eſt-à-dire, depuis la Theſſalie excluſivement, juſqu'aux parties les plus méridionales.

AFRIQUE, *Africa.* Une des quatre parties du monde; (*Voyez* l'Abrégé de la Géographie. Les anciens ne connoiſſoient guère de l'*Afrique* que la partie la plus ſeptentrionale, depuis la Grand Syrte, à l'eſt, juſqu'à la Numidie, à l'oueſt. Là étoient Carthage, Utique, &c. C'eſt où ſe trouve aujourd'hui *Tunis.*

ALEXANDRIE, *Alexandria.* Pluſieurs villes de l'antiquité ont porté ce nom; & toutes rapportoient leur fondation à Alexandre. Celle qu'il

(*) Cette table n'eſt point de l'auteur de l'Agrégé; il s'eſt permis d'en retrancher quelques phraſes inutiles.

ſonda en Egypte étoit ſur la mer Méditerranée aſſez près de l'embouchure du bras occidental du Nil. Elle étoit en face de l'île de Pharos, & avoit au ſud le lac Maréotide. Elle devint célébre ſous les Ptolémées par ſon commerce & par ſa bibliothéque. Conquiſe par les Sarraſins, ſous le règne d'Héraclius, elle n'a ceſſé de perdre de ſa puiſſance & de ſon étendue.

AMPHIPOLIS, en Thrace, ſur le Strimon, près de ſon embouchure; ſon nom eſt adjourd'hui *Iamboli.*

ARABIE, grande preſqu'île de l'Aſie, entre la mer Rouge à l'oueſt & le golfe Perſique à l'eſt. *Voyez* ſa diviſion dans l'Abrégé de la Géographie.

ARBELLE, *Arbela*, dans l'Adiabène, province de l'Aſſyrie, à l'eſt du Tigre. Ce lieu ce nomme aujourd'hui *Erbil.*

ARCHIPEL. On appelle mer de l'Archipel, la partie de la Méditerranée qui baigne les côtes de la Grèce à l'eſt & au ſud. On déſigne les îles qu'elle renferme, par le nom d'îles de l'Archipel: de-là on a nommé *Archipel* les amas d'îles dans quelqu'endroit de la mer qu'elles ſe trouvent.

ARGINUSES, *Arginuſſæ*; îles au ſud-eſt de Leſbos, mais plus près du continent de l'Aſie-mineure, où eſt un promontoire, appelé autrefois *Cana*, appartenant à l'Etolie.

ARGOS, capitale de l'Argolide, contrée méridionale du Péloponèſe, ſur l'Inachus: ce lieu porte encore le nom d'*Argo.*

ASIE-MINEURE. Ce nom, inconnu dans l'antiquité, a été donné dans des temps poſtérieurs à la preſqu'île que forme l'Aſie à l'oueſt, & que l'on a nommée *Anatalie*, puis par corruption *Natolie.*

ASSYRIE, province conſidérable de l'Aſie,

l'eſt du Tigre, ayant l'Arménie au nord, & la Babylonie au ſud : c'eſt aujourd'hui le *Curdiſtan*, ou pays des Curdes.

Athènes, *Athenæ*, capitale de l'Attique, & la plus illuſtre des villes Grecques, tant par la gloire du peuple qui l'habitoit, que par la beauté, & le grand nombre de monumens dont elle étoit ornée. Eloignée de la mer de quarante ſtades (*), elle communiquoit avec le port de Pyrée par un long eſpace enfermé de murailles : elle avoit encore les ports de Munichie & de Phalère. On la nomme encore *Atheni*.

Athos (Mont-), montagne, formant la plus orientale de trois eſpèces de petites preſqu'îles qui terminent une preſqu'île plus grande, appartenant à la Macédoine, entre le golfe Thermaïque à l'oueſt, & le golfe du Strimon à l'eſt. Le Mont Athos ſe nomme actuellement *Agios-Oros*, ou *Monte-Santo*, à cauſe de la grande quantité des monaſtères qui y ſont bâtis.

Attique, contrée de la Grèce où étoit Athènes. *Voyez* Grèce.

B.

Babylone, ville très-célèbre d'Aſie, ſur l'Euphrate, un peu au-deſſus de la jonction avec le Tigre. Elle étoit ſi grande, que l'on eſtime ſon rapport à l'égard de Paris, comme cinq eſt à deux ; mais cette étendue, enfermée de hautes

(*) On lit dans un nouveau Dictionnaire Géographique, Hiſtorique, &c. Athènes *éloigné de la mer de quatre ſtades* ; ce doit être une faute d'impreſſion ; les quatre ſtades n'auroient pas fait un quart de lieue, à 94 toiſes & demie chacune ; au lieu qu'il y avoit deux lieues d'Athènes au Pyrée.

murailles, n'étoit pas toute remplie d'habitations. Elle tomba en décadence ſous les princes Parthes. On croit en retrouver encore quelques veſtiges dans le lieu nommé *Babil*.

Bactriane, *Bactriana*, province d'Aſie à l'eſt de l'Arie (*Aria*) & au nord-oueſt de l'Inde. Elle s'étendoit le long de la rive méridionale de l'Oxus, qui la ſéparoit de la Sogdiane. C'eſt aujourd'hui une partie de la Tartarie indépendante où eſt le *Balk*, autrefois Baſtra, capitale du pays.

Béotie, contrée de la Grèce propre au nord-oueſt de l'Attique. Ce pays eſt montagneux, & l'air y eſt un peu épais. On y trouvoit Thèbes, Chéronée, Orchomène, Leuctres, Platée, &c.

Bétique, province qui répond à une partie de l'Eſpagne actuelle, appelée *Andalouſie*. Ce fut la première que connurent les Phéniciens. Elle étoit riche & fertile. Son principal fleuve étoit le *Bétis*, qui ſous les Maures a pris le nom de *Guadi-al-Kiver*, ou grand fleuve, d'où s'eſt formé Guadalquiver, qu'il porte actuellement.

Bithynie, *Bithynia*. Province de l'Aſie-mineure, ſur le Pont-Euxin, entre le Rhyndacus à l'oueſt, & le Parthénius à l'eſt. Les principales villes étoient Pruſa, Nicomédia.

Byſance, *Byſantium*, ville de Thrace, ſur une pointe de terre, entre la Propontide (*mer de Marmara*) & une longue manche, ou eſpece de baie que les anciens appeloient *Chryſoceras*, ou corne d'or. C'eſt cette baie qui forme le port de Conſtantinople, l'un des plus magnifiques & des meilleurs que l'on connoiſſe. Depuis que Conſtantin eut transféré à Byſance le ſiège de ſon empire, elle prit le nom de ce prince, & fut appelée Conſtantinople.

C.

CADIX, *Gades* ou *Gadir*, ville de la Bétique, fondé par les Phéniciens, dans une île vers l'embouchure du Bétis. Cette ville étoit, par rapport à eux, au-delà du détroit qu'ils appeloient *Fretum Gaditanum*, ou *Herculeum :* c'eſt le détroit de Gibraltar.

CANAL, tiré du Nil à la mer Rouge ; le ſeul canal d'Egypte dont l'antiquité puiſſe donner quelque notion ; c'eſt celui qui fut fait ſous Ptolémée-Philadelphe, lequel commençant au Nil à Babylone, alloit par le nord-eſt juſqu'à Pharbœtus, puis revenoit par le ſud-eſt à Héroopolis, traverſoit un petit lac, & ſe rendoit dans la mer-Rouge à Arſinoé, vers l'endroit où eſt *Suez.*

CARTHAGE, *Carthago*, ville de l'*Afrique propre* des anciens, & l'une des plus fameuſes de l'antiquité. Sa citadelle ſe nommoit *Byrſa :* c'étoit la partie la plus ancienne ; elle avoit un port formé de main d'homme, nommé *Cothon.* Le véritable nom de cette ville en langue punique & phénicienne, étoit *Carthada*, c'eſt-à-dire, ville nouvelle ; d'où les Latins avoient fait *Carthago*, & les Grecs *Carchedon.* Détruite par les Romains 146 ans avant l'ère vulgaire, elle fut rétablie enſuite ; mais les Arabes la renverſèrent de nouveau ; a peine en voit-on quelques veſtiges.

CASPIENNE (mer), *Caſpium mare.* Les anciens la connoiſſoient mal. *Voyez* l'Abrégé de la Géographie & la Carte moderne de l'Aſie.

CÉCROPIE, nom que porta d'abord la ville d'Athènes, d'après ſon fondateur Cécrops.

CHÉRONÉE, *Cheronea*, ville de la Béotie en Grèce, au nord-oueſt, vers la Phocide, ſur un petit fleuve qui ſe rendoit dans le lac Copaïs.

L'Hiſtorien Plutarque étoit de cette ville. Elle eſt célébre par la victoire de Philippe (dont il eſt parlé dans cet Ouvrage), & par une autre victoire remportée par Sylla ſur les généraux de Mithridate.

Chypre, *Cyprus*, île de la Méditerranée, au ſud de la Cilicie, & à l'oueſt de la Phénicie. Elle étoit riche & fertile. C'eſt dans cette île à l'oueſt qu'étoit la célébre ville de Paphos, où l'on diſoit qu'avoit abordé Vénus en ſortant de l'écume de la mer.

Cilicie, *Cilicia*, contrée de l'Aſie-mineure, au ſud, entre la Pamphylie à l'oueſt, & la Syrie à l'eſt. On la diviſoit en Cilicie *raboteuſe* ou *trachea*, & Cilicie *champêtre* ou *campeſtris*, c'eſt à-dire, qui a des plaines. Cette dernière avoit au nord le *Mont-Taurus*, & à l'eſt le *Mont-Amanus*.

Colchide, *Colchis*, contrée d'Aſie, à l'eſt du Pont-Euxin qui en baigne les côtes. La Colchide eſt célébre dans la Fable, par l'expédition de Jaſon & des Argonautes. Une partie de ce pays porte aujourd'hui le nom de *Mengrelie*, ou *Mengril :* le reſte répond à l'*Iméritie*.

Corinthe, *Corinthus*, ville célébre de la Grèce ſur la côte ſeptentrionale du Péloponèſe, au fond d'un golfe & près d'un iſthme qui portoient ſon nom. Sa citadelle étoit nommée *Acro-Corinthe*. Détruite par Mummius 146 ans avant J. C. elle fut rebâtie au temps de Céſar : cependant ce n'eſt plus aujourd'hui qu'un petit village ſous le nom de *Corito*.

Coronée, *Coronæa*. L'antiquité connoiſſoit pluſieurs villes de ce nom : celle dont il eſt parlé dans cet Ouvrage, étoit en Béotie, vers le ſud-eſt de Chéronée, &, comme elle, ſur un ruiſſeau qui ſe rendoit dans le lac Copaïs.

Crète, *Creta*, île, la plus grande & la plus

méridionale de l'Archipel : c'eſt dans cette île qu'eſt le mont *Ida*, ſur lequel, ſelon les poëtes, on avoit élevé Jupiter : c'eſt auſſi en Crète qu'avoit régné Minos, & que Dédale avoit conſtruit ſon fameux labyrinthe dans les états de ce prince. Les Turcs l'appellent *Icriti*, & les Européens, *Candie*.

CYNDUS, fleuve, dans la Cilicie *campeſtris*, ayant ſa ſource dans le Taurus, & ſe jetant, au ſud, dans la mer, après avoir arroſé la ville de Tharſe (*Tharſus*). Ses eaux étoient extrêmement fraîches.

D.

DAMAS, *Damaſcus*, ville de la Cele-Syrie, à l'eſt de Sidon. Cette ville eſt ſituée dans une vallée, fertiliſée par des eaux vives & fraîches. Elle devint la métropole d'une province appelée *Phénicie du Liban*. Elle ſe nomme actuellement *Dameſk*.

DÉCÉLIE, *Decelia*, petite ville de l'Attique, preſqu'au nord d'Athènes ; & ſur le chemin de cette ville à Erétrie dans l'île d'Eubée, le Céphiſſus couloit tout près à l'oueſt.

DELPHES, *Delphi*, ville de la Phocide, auprès du Mont-Parnaſſe. Elle étoit célèbre par les oracles que la Pythie y rendoit dans un temple, conſacré d'abord à la Terre, puis à Neptune, à Thémis, enfin à Apollon. Ce temple renfermoit de grandes richeſſes ; il fut pillé par les Phocéens vers le temps de Philippe, puis par les Gaulois, 78 ans avant J. C. Delphes porte aujourd'hui le nom de *Caſtri*.

E.

ECBATANE. *Ecbatana*, capitale de la Médie, fondée par Déjocès : Hérodote lui donne ſept

enceintes, bâties en amphithéâtre les unes autour des autres. Son nom moderne eſt *Hamédan* ou *Hamadan*.

Egine, *Ægina*, île ſituée ſur le golfe Argolique, en face d'Epidaure, & au ſud-oueſt d'Athènes. Elle porte aujourd'hui le nom d'*Engia*.

Egos-Potamos, c'eſt-à-dire, le *Fleuve de la Chèvre*; c'eſt un petit ruiſſeau de la Cherſonèſe de Thrace, entre Seſtos au ſud-oueſt, & Callipolis au nord-eſt, & en face de Lampſaque. En cet endroit, l'Aſie eſt ſéparée de l'Europe par l'Helleſpont, actuellement Détroit *des Dardanelles*.

Egypte, *Ægyptus*, contrée d'Afrique, au nord-oueſt, ayant à l'eſt l'iſthme de Suez & la Mer-Rouge. Elle a environ deux cents lieues du ſud au nord; mais eſt étroite, & ne forme preſque qu'une vallée, arroſée au milieu par le Nil, qui la fertiliſe par ſes débordemens. (*Voyez* Nil.) Les anciens la diviſoient en Egypte *ſupérieure*, au ſud; Egypte du *milieu*, ou *Hepta-Nomis*, & en Egypte *inférieure*, dont la partie renfermée entre les bras du Nil, depuis leur diviſion juſqu'à la mer, portoit le nom de *Delta*. Dans l'Egypte ſupérieure, ou haute Egypte, étoit la fameuſe Thèbes, ou Dioſpolis la grande: dans l'Heptanomie, Memphis, ſur la rive gauche du Nil, & tout près de la baſſe Egypte; & dans cette dernière, Héliopolis, peu éloignée de Memphis, au nord-eſt, & Alexandrie à l'oueſt, & Péluse à l'eſt, toutes deux ſur le bord de la mer.

Elatée, *Elatia*, au nord-eſt de Delphes & du Parnaſſe, & peu éloignée du Céphiſſus à ſa gauche.

Ephèse, ville célèbre de l'Aſie-mineure, ſous le 38e dégré de latitude, aſſez près de l'embouchure du Caïſtre. Les villes grecques de l'Aſie

y avoient élevé, à frais communs, un temple magnifique à Diane. Elle fut la demeure d'un proconsul Romain. Il n'en subsiste que des ruines, sous le nom d'*Aiosoluc*.

Espagne, *Hispania*, grande partie de l'Europe au sud-oueſt. Les anciens la diviſoient en *Luſitanie*, (qui eſt à-peu-près le Portugal) en *Terragonoiſe* & en *Bétique*. De plus grands détails ne ſont pas de notre objet.

Etolie, *Ætolia*, contrée de la Grèce propre, au ſud de la Theſſalie, entre l'Acarnanie à l'oueſt, & la Doride & la Locride à l'eſt. Son principal fleuve étoit l'Evénus & ſa ville principale Calydon.

Eubée, *Eubæa*, île de la Grèce dans la mer de l'Archipel, à l'eſt de la Béotie & de l'Attique: elle eſt ſéparée du continent par un détroit ſi peu large, qu'une galère y paſſoit difficilement. C'eſt ce détroit que les anciens ont appelé *Euripe*, & dans lequel le flux & reflux eſt preſqu'auſſi ſenſible que dans l'océan. Ses principales villes étoient Chalcis & Erétrie. Le nom d'Euripe, altéré dans celui d'Egipo, a ſervi à former le nom de Négrepont, que l'on donne communément à cette île.

Eulée, *Eulæus*, fleuve de la Suſiane, qui communiquoit avec le Paſitigris, au moyen d'un canal.

Euphrate, *Euphrates*, grand fleuve d'Aſie, commençant aux montagnes d'Arménie, & ſe réuniſſant au Tigre avant que de ſe rendre dans le golfe Perſique. Ce fleuve paſſoit à Babylone du nord ou ſud,

G.

Galatie, ou Gallo-Grèce, *Galatia*, grande contrée de l'Aſie-mineure, au ſud d'une partie de la Bithynie & de la Paphlagonie. Elle avoit ſon nom d'une émigration de Gau-

lois qui, ſous la conduite de Brennus, s'y étoient établis environ 240 ans avant Jéſus Chriſt; &, comme auparavant il y avoit eu des Grecs, on leur donna le nom de *Gallo-Grecs*. Ils étoient partagés en trois nations. Ancyre (anciennement *Angoura*) étoit leur principale ville.

GAULOIS, peuples habitans de la Gaule, qui comprenoit la France actuelle & pluſieurs pays adjacens.

GAZA, ville de la Paleſtine, aſſez près de l'Egypte. On voit par l'Ecriture-Sainte, qu'elle avoit appartenu aux Philiſtins. Elle avoit un port qui n'en étoit pas éloigné. Son nom & ſa poſition ſont encore les mêmes.

GRANIQUE, *Granicus*, petit fleuve, ou plutôt eſpèce de torrent qui prenoit ſa ſource au Mont-Ida en Phrygie, & couloit par le nord-eſt pour ſe rendre dans la Propontide, à-peu-près à égale diſtance entre Lampſaque & Cyzique. Son nom actuel eſt *Ouſvola*.

GRÈCE, *Græcia*, grande contrée d'Europe, qui, ſous le même nom, fait partie de la Turquie Européenne. Elle étoit diviſée en terre-ferme & en preſqu'île, appelée Péloponèſe. La terre-ferme comprenoit, en commençant par le nord, la Macédoine, l'Illyrie, l'Epire, la Theſſalie, & la *Grèce propre*, comprenant l'Acarnanie, l'Etolie, la Locride, la Doride, la Phocide, la Béotie, la Mégaride & l'Attique. Le Péloponèſe renfermoit l'Acaïe, la Sicyonie, la Corinthie, l'Argolide, la Laconie, la Meſſénie, l'Elide & l'Arcadie.

Ses principales îles étoient, à l'oueſt dans la mer Ionienne, Corcyre, Leucade, Céphallenie, Itaque, Zacynthe, les Strophades. Dans la mer Egée, Thaſos, Scyros, Eubée, Andros, Mycone, Délos, Céos, Naxe, Paros, au ſud, Cythère & l'île de Crète.

H.

HALICARNASSE, *Halicarnaſſus*, ville de la Carie, au ſud-oueſt d'une petite preſqu'île, qui s'avance vers l'île de Cos (*Stanco*, ou *Stanchio*). Elle étoit la réſidence des rois de Carie, & fut ornée d'un ſuperbe tombeau que la reine Arthémiſe fit élever à Mauſole, ſon mari. Les hiſtoriens Hérodote & Denys d'Halicarnaſſe, étoient de cette ville.

HELLESPONT, *Helleſpontus*, détroit fort reſſerré entre la partie du ſud-oueſt de la Cherſonèſe de Thrace & la Troade, à l'entrée de la Propontide.

HÉLIOPOLIS, ville d'Egypte dans le Delta, au nord-eſt de Memphis, à quelque diſtance du Nil. Son nom ſignifie *Ville du Soleil.*

HYDASPE, fleuve des Indes, qui ſe rend dans l'Indus, à ſa gauche, au lieu où fut fondée une ville du nom d'Alexandrie.

I.

ILLYRIENS, habitans de l'Illyrie, contrée que, dans une diviſion fort étendue de la Grèce, on comprend comme en faiſant partie : elle étoit à l'oueſt de la Macédoine ; elle fait partie de l'Albanie actuelle.

ILOTES, ou HÉLOTES. La ville d'Hélos étoit dans la Laconie, près du bord de la mer, vers le ſud-eſt de Sparte. Agis I, roi de Sparte, en 1056 avant J. C. ayant pris cette ville, en réduiſit les habitans en ſervitude, ſans qu'il fût permis de leur rendre la liberté, ni de les vendre. On les deſtina, eux & leurs deſcendans, à la culture des terres ; dans la ſuite tous les eſclaves cultivateurs furent nommés chez les Lacédémoniens *Hélotes*, ou *Ilotes*, à la différence de ceux qui ſervoient dans les maiſons, & que l'on

nommoit οἰκέται (oïketâi) ou *domeſtiques*, c'eſt-à-dire, ſervant dans les maiſons (*).

Ionie, *Ionia*. On nommoit ainſi une partie de la côte occidentale de l'Aſie-mineure, tenant à la Lydie. Elle s'étendoit, à-peu-près, depuis l'Hillus au nord, juſqu'au Méandre au ſud. Des Grecs s'y étoient établis vers l'an 900 avant l'ère vulgaire. Ephèſe & Smirne en étoient les principales villes.

Inde, *India*, vaſte région de l'Aſie qui porte encore le même nom, & que les anciens ne nous ont fait connoître qu'aſſez imparfaitement.

Indus, fleuve conſidérable de l'Inde dont le nom actuel eſt *Sind*. Il commence aux monts appelés autrefois *Emodi*, & ſe rend par le ſud-oueſt dans un petit golfe, appelé alors *Baraces*.

Issus, lieu devenu célèbre depuis la victoire d'Alexandre, dans la Cilicie *Campeſtris*, tout près des confins de la Syrie, où étoit un défilé appelé *Syriæ pilæ*, portes de Syrie.

J.

Jupiter-Ammon, (temple de). Il étoit ſitué dans un canton de la Lybie, à l'oueſt de l'Egypte vers le ſud-oueſt de Memphis. On préſume qu'il étoit dans le lieu appelé *Sant-Rieh*.

L.

Lacédémone, ou Sparte, ville conſidérable du Péloponèſe dans la Laconie, & rivale d'Athènes dans les affaires générales de la Grèce.

(*) Et réellement on retrouve dans οἰκέται le mot οἶκος, maiſon ; comme dans *domeſtique* on retrouve le mot *domus*, qui ſignifie auſſi maiſon en latin.

Elle étoit ſituée ſur l'Eurotas, aſſez loin de la mer. La ville de *Miſitra* ne répond actuellement qu'à une partie du terrain qu'occupoit Lacédémone ou ſes dépendances.

Laconie, région du Péloponèſe dont Lacédémone étoit la capitale. Elle avoit au nord l'Arcadie, à l'eſt l'Argolide & la mer, au ſud la mer, & la Meſſénie à l'oueſt. L'Eurotas étoit ſon principal fleuve.

Lampsaque, *Lampſacus*, ville de l'Aſie-mineure, ſur le canal ou détroit qui portoit le nom d'Helleſpont, & communiquant à la Propontide, au nord-eſt d'Abydos. Ce lieu porte encore le nom de *Lampſaki*.

Leuctre, *Leuctra*, petite bourgade de la Béotie, à l'oueſt de Platée, vers le golfe de Corinthe.

Liban, chaîne de montagnes de la Syrie, s'étendant du nord au ſud parallèlement au rivage de la mer. Ces montagnes ſont en grande partie couvertes de cèdres.

Locriens, peuples de la Grèce, diviſés en Locriens *Ozoles*, ayant pour villes principales, *Amphiſſa & Naupacte*, à l'oueſt de la Phocide; en Locriens *Opuntiens*, où étoit *Opus*, ſur un golfe de ſon nom, en face de l'Eubée; & en Locriens *Epi-Cnémidiens*, parce qu'ils habitoient auprès du mont *Cnémis*. Il y avoit encore les Locriens *Epi-Zéphiriens*, mais ils habitoient en Italie, dans la grande Grèce, auprès du promontoire *Zéphirium*.

Lydie, grande contrée de l'Aſie-mineure, à l'oueſt, aſſez près de la mer, dont elle n'étoit ſéparée que par la côte d'Ionie. Ses principaux fleuves étoient le *Pactole* & le *Méandre* au ſud, & ſes principales villes, *Sardes*, *Magnéſie*, au nord-oueſt, & *Philadelphie*, au ſud-eſt de Sardes.

M.

MACÉDOINE, région conſidérable d'Europe, au nord de la Theſſalie. Elle avoit d'abord été peu étendue, & traitée par les Grecs de pays barbare ; mais depuis les règnes de Philippe & d'Alexandre, elle fut compriſe au nombre des Provinces de la Grèce, & envoya des députés au conſeil des Amphyctions. Ses principaux fleuves étoient le *Strimon*, l'*Axtus*, l'*Haliacmon*, &c. Ses principales villes, *Edeſſe*, *Pella*, *Theſſalonique*.

MANTINÉE, ville conſidérable de l'Arcadie, vers l'Argolide. Il paroît que ce fut près d'un bois appelé *Pélagos*, au ſud-oueſt de la ville, que fut donnée la bataille dans laquelle périt Epaminondas. Mantinée eſt actuellement remplacée par *Trapolizza*.

MARATHON, bourg de l'Attique, au nord-eſt d'Athènes, dont il étoit ſéparé par le mont Pentelique. Ce lieu porte encore le même nom.

MASSAGETTES, nation Scythe, habitant au-delà de l'Iaxarte, au nord-eſt de la Sogdiane.

MÉDIE, *Media*, province d'Aſie au ſud & au ſud-oueſt de la mer Caſpienne. Ecbatane en étoit la ville la plus conſidérable.

MÉGALOPOLIS, ville fondée en Arcadie d'après les vues d'Epaminondas, & dont le nom ſignifie *la grande ville*, parce que l'on y réunit les habitans d'un aſſez grand nombre d'autres villes, trop foibles pour ſuffire à leur propre défenſe. Elle étoit au ſud ſur l'Héliſſon, qui ſe rendoit dans l'Alphée.

MEMPHIS, ancienne ville de l'Egypte dans l'Heptanomie, ſur la rive gauche du Nil, vers le ſud-oueſt du Caire, & peu éloignée du lieu où ſe trouvent les pyramides, plus à l'oueſt.

MER-ROUGE, *Sinus Arabicus*, à l'eſt de l'Egypte: cette mer communiqueroit avec la mer Méditerranée, ſans l'iſthme de Suez qui joint l'Aſie avec l'Afrique.

MÉRIS (lac) Ce lac étoit en Egypte, à l'oueſt du Nil. Comme le rapport des Anciens n'eſt pas uniforme à ſon égard, cette diverſité d'opinions a donné lieu à bien des conjectures. M. d'Anville penſe que par le lac Méris, Strabon déſigne un grand amas d'eau que les voyageurs modernes retrouvent encore entre les montagnes, au ſud.

MÉSOPOTAMIE, *Meſopotamia*, province d'Aſie, dont le nom ſignifie *entre les fleuves*, parce qu'en effet elle étoit entre l'Euphrate à l'oueſt, & le Tigre à l'eſt, qui la reſſerroient fort au ſud. Les Arabes l'appellent l'île, ou *Algézira*.

MESSÉNIÉ, *Meſſenia*, contrée du Péloponèſe à l'oueſt de la Laconie. Ce pays paſſa au pouvoir des Lacédémoniens. Sa capitale étoit Meſſène, qui avoit au nord la citadelle appelée Ithome. Ces deux places étoient reculées dans l'intérieur du pays, & nom pas ſur le bord de la mer, comme on le voit dans quelques cartes très-imparfaites.

MILET, *Miletus*, ville de la Carie dans l'Aſie-mineure, au nord d'Halicarnaſſe, & au ſud de l'embouchure du Méandre. Elle eſt célèbre par ſes colonies & par le philoſophe Thalès.

MYCALE, mont de l'Ionie, formant un promontoire en face de l'île de Samos, un peu au nord du Méandre.

MYCÈNE, *Mycena*, ville de l'Argolide à l'oueſt d'Argos, & non ſur la côte au ſud-oueſt, comme l'indiquent quelques cartes. Elle paſſoit pour avoir été fondée par Perſée, & fut la capitale des états d'Agamemnon. Ses ruines ſubſiſtoient

encore au temps de Pauſanias, qui les avoit vues, environ 140 ans depuis l'ère vulgaire.

MYTILÈNE, ville principale de l'île de Leſbos, & patrie de la fameuſe Sapho & de pluſieurs autres perſonnages, diſtingués. On la nomne aujourd'hui *Mitylini*.

N.

NIL. Ce fleuve commence dans l'intérieur de l'Afrique, à 10 dégrés de l'équateur. Il arroſoit l'Ethiopie & l'Egypte du ſud au nord. Un peu au-deſſous de Memphis, il ſe ſéparoit en deux branches, qui, formant un angle, alloient au nord-eſt & au nord-oueſt ſe jeter dans la mer. Il commence à s'enfler au mois de mai, déborde en juillet, & rentre dans ſon lit en octobre & novembre. C'eſt cette inondation qui fertiliſe les terres; mais il faut qu'elle aille au-deſſus de 16 coudées, & qu'elle ne paſſe pas 24. La coudée eſt appelée *draa*; elle a 20 pouces & demi de notre pied.*

NINIVE, ville fameuſe d'Aſie ſur le bord du Tigre, vers le nord-oueſt de Babylone. On trouve encore un lieu appelé *Nino*, où ſont des veſtiges d'une grande ville ſur la rive oppoſée à Moſul.

O.

OLYMPIE, ville de l'Elide, conſidérable par les jeux que l'on y célébroit tous les quatre ans, & qui portoient ſon nom. Elle étoit tout

* On trouve un autre ſentiment dans les *Mem. de Lit. tom.* 16, *p.* 357. Mais j'ai bien examiné ce point de géographie, & je crois la meſure des 20 pouces & demi très-ſure.

près de Piſe, avec laquelle quelques géographes ont eu tort de la confondre, & arroſée par le fleuve Alphée.

Olynthe, ville ſituée dans la partie de la Macédoine qui forme une preſqu'île entre les golfes Thermaïque & Strimonique. Elle étoit ſur une hauteur au fond du golfe Toronaïque, au ſud-eſt de Theſſalonique.

P.

Paros, petite île de l'Archipel à l'oueſt de Naxe: elle étoit riche & renommée par ſes marbres. Elle eſt peu conſidérable aujourd'hui, & ſe nomme *Paro.*

Péloponèse, preſqu'île au ſud de la Grèce, dont elle forme une partie conſidérable. Suivant l'étymologie que l'on en donne ordinairement, ce nom ſignifie *île de Pélops.* Pélops étoit fils de Tantale, roi de Phrygie, qui régnoit vers l'an 1300 ou 1320 avant J. C. Il étoit venu, diſoit-on, s'établir en Grèce, & ſes deſcendans portèrent le nom de *Pélopides.* Le Péloponèſe eſt joint à la terre-ferme par un iſthme appelé autrefois *iſthme de Corinthe*, & actuellement *Hexamili*, parce qu'il a ſix mille de largeur. Depuis que les Héraclides, ſoutenus des Doriens, s'étoient emparés du Péloponèſe, on avoit élevé ſur l'iſthme une colonne, où l'on voyoit du côté de Corinthe: *C'eſt de ce côté le Péloponèſe, & non l'Ionie.* Et du côté de l'Attique: *C'eſt ici l'Ionie, & non le Péloponèſe.* Cette preſqu'île s'appelle aujourd'hui *Morée.*

Péluse, *Peluſium*, ville conſidérable de l'Egypte, ſituée à l'embouchure du bras oriental du Nil: c'étoit la clef de l'Egypte de ce côté. Son nom en grec indique qu'elle étoit dans des marais. Le nom *Tineh*, que ſes ruines portent aujourd'hui,

a, en arabe, la même ſignification. Quelques Auteurs ont cru, mal-à-propos, que Damiette occupoit ſon emplacement ; cette dernière eſt plus occidentale.

Perse, *Perſis*, province d'Aſie, ayant au nord la Médie, à l'eſt la Carmanie, au ſud le golfe Perſique, & à l'oueſt la Suſiane ; c'eſt aujourd'hui le *Farſiſtan*. Elle a enſuite donné ſon nom à un empire puiſſant fondé par Cyrus, & détruit par Alexandre. Sa principale ville étoit *Perſépolis*.

Persépolis, dont le nom ſignifie *ville de Perſe*, & vient du grec, n'avoit probablement pas ce nom chez les Perſes. Elle eſt détruite ; on nomme ſon emplacement, où ſe voient beaucoup de ruines, *Eſtahar*.

Phalère, *Phalerus*, étoit un port d'Athènes tout près de *Munychia*, mais moins conſidérable que le Pyrée.

Pharos, île longue & étroite en face de la côte où étoit Alexandrie, en Egypte. Elle étoit jointe où continent par une chauſſée longue de ſept ſtades, &, par cette raiſon, nommée *Heptaſtadium*. Il y avoit, pour la ville d'Alexandrie, un port de chaque côté de cette chauſſée.

Phénicie, région d'Aſie, reſſerrée entre des montagnes à l'eſt, & la mer Méditerranée à l'oueſt. Ses principales villes étoient Béryte, Sidon & Tyr. Elle fait partie de la *Sourie* actuelle.

Phères, *Phere*, ville de la Theſſalie, ſur le Naurus, à l'eſt aſſez près de Démétriade, & au ſud des monts Oſſa & Pélion.

Phocide., contrée de la Grèce, ayant au nord la Theſſalie, à l'eſt les Locriens, au ſud-eſt la Béotie, à l'oueſt les Locriens *Ozoles*, & la Doride. Elle renfermoit le *Parnaſſe* & la ville de *Delphes*.

Phrygie, *Phrygia*, contrée très-conſidérable de

l'Aſie-mineure, dont elle occupoit à peu près le centre, avec la Cappadoce qu'elle avoit à l'eſt.

PLATÉE, *Platææ*, ville de la Béotie, au ſud-oueſt de Thèbes, & au nord du mont Cythéron. Les Thébains détruiſirent cette ville; mais Alexandre permit à ſes anciens habitans de la rebâtir.

PONT-EUXIN, grande étendu de mer entre l'Europe & l'Aſie, au-delà du boſphore de Thrace. C'eſt aujourd'hui la *Mer-Noire*.

POTIDÉE, *Potidæa*, appelée depuis Caſſandrie, étoit au ſud-oueſt d'Olynthe, ſur un iſthme qui joint la terre à la preſqu'île, appelée alors *Pallène* ou *Phlégra*.

PYRÉE ou PIRÉ, port d'Athènes, joint à cette ville par un eſpace de quarante ſtades, fermé de murs de chaque côté: c'eſt aujourd'hui *Porto-Leone*,

PYTHIQUES (jeux). C'étoient des jeux aſſez ſemblables aux jeux olympiques, & les plus célébres après eux. Ils ſe célébroient tous les deux ans à Delphes, en l'honneur de la prétendue victoire d'Apollon ſur le ſerpent Python.

R.

RHODES, *Rhodus*, île dans la Méditerranée, au ſud de la Carie. Sa capitale portoit le même nom, & avoit été fondée au temps de la guerre du Péloponèſe.

ROME, *Roma*, ville conſidérable de l'Italie ſur le Tibre. *(Il en ſera parlé avec quelque détail dans la Géographie de l'Hiſtoire Romaine.)*

S.

SALAMINE, *Salamis*, petite île du golfe Saronique, au ſud d'Eleuſis, & à l'oueſt du Pyrée, ne laiſſant qu'un paſſage fort étroit entre elle & la terre-ferme : elle ſe nomme à préſent *Colouri*.

SARDAIGNE, *Sardinia*, grande île de la Méditerranée, entre l'Eſpagne à l'oueſt & l'Italie à l'eſt, au ſud de l'île de Corſe.

SARDES, ville conſidérable de l'Aſie-mineure, & la capitale de la Lydie, ſur le Pactole.

SCYTHIE, *Scythia*. Les anciens déſignoient par ce nom les parties de l'Aſie que nous nommons aujourd'hui Tartarie. Ce nom même s'étoit étendu dans la partie occidentale de l'Europe. Le mont Imaüs, ſitué en Aſie vers le 95 degré de longitude, & 35 & 40 de latitude, diviſoit la Scythie au-deçà & Scythie au-delà de l'Imaüs, *Scythia intra & Scythia extra Imaum*.

SÉLASIE, *Selaſia*, ville de la Laconie, au nord de Sparte ſur le fleuve Oenus.

SPARTE, *Sparta*, capitale de la Laconie, auſſi nommée *Lacédémone*.

Par *Lacédémoniens*, on entendoit tous les peuples de l'état ; au lieu que par *Spartiates*, on n'entendoit que les citoyens de Sparte.

SICILE, *Sicilia*, grande île de la Méditerranée, à l'extrémité de l'Italie. Preſque toutes ſes villes étoient de fondation grecque. *(Il en ſera parlé plus en détail dans la Géographie de l'Hiſtoire Romaine.)*

SICYONE, *Sicyon*, ville de la Grèce dans la Sycyonie, au nord du Péloponèſe, & au nord-oueſt de Corinthe. Elle avoit donné naiſſance à d'habiles artiſtes : c'eſt aujourd'hui un petit lieu, nommé *Baſilico*.

Sidon, ville célébre de la Phénicie, au nord de Tyr. Elle fut autrefois capitale d'un petit état, & eut des rois. On croit de la ville de *Séïde* eſt dans ſon emplacement.

Sogdiane, *Sogdiana*, province de l'Aſie, à quelque diſtance à l'eſt de la mer Caſpienne, au-délà de l'Oxus : c'eſt à peu-près ce que nous appelons *Trans-Oxiane* ou *Maüer-Ennahr*, (au-delà du fleuve) ſelon les Orientaux. *Maracanda* y occupoit le lieu où eſt à préſent *Samarcande* en Tartarie.

Sybarites, habitans de Sybaris en Italie, ſur le golfe de Tarente. Ils étoient connus par leurs goûts efféminés, & leur penchant à une exceſſive molleſſe.

Syrie, *Syria*, grande province d'Aſie, entre la Méſopotamie à l'eſt, & les côtes de le Phénicie à l'oueſt. Elle comprenoit pluſieurs provinces dont le détail ſeroit ici déplacé.

T.

Tanagre, ville de la Béotie, à l'eſt ſur une hauteur au nord, & près de l'embouchure de l'Aſopus.

Tarse, *Tarſus*, ville de la Cilicie *Campeſtris*, ſur le Cydnus.

Tégyre, ville qui paroît avoir appartenu à la Béotie, & qui devoit être vers le nord d'Orchomène. Au moins Plutarque, en parlant du Mélas qui arroſe les terres où elle eſt ſituée, indique-t-il cette poſition. Il ajoute même *(in vitâ Pelopid.)* qu'il y avoit au même lieu un temple d'Apollon *Tégyrien*. Cette ville paroît avoir été négligée par tous les Géographes ; M. Danville lui-même l'a omiſe ſur ſa carte de la Grèce.

Thèbes, *Thebæ*, ville conſidérable de la Béotie, au ſud-eſt du lac Copaïs : ſa citadelle ſe nommoit

Cadmée. Le petit village qui a pris ſa place, porte le nom de *Thiva.*

THERMOPYLES, *Thermopylæ*, défilé étroit entre le bord de la mer & les montagnes, par lequel on paſſoit de la Theſſalie dans la Locride des *Epi-Cnémidiens*, & de-là dans le reſte de la Grèce. *Thermopyles* ſignifie *portes chaudes*, ainſi nommées, parce qu'il y avoit des ſources chaudes en ce lieu. Ce défilé, large au plus de 25 pieds, porte le nom de *la bouche du loup.*

THRACE, grande contrée d'Europe, qui s'étendoit depuis la Macédoine à l'oueſt, juſqu'à la Mer-Noire.

TIGRE, grand fleuve d'Aſie, bornant à l'eſt la Méſopotamie. Il commence en Arménie, ſe joint à l'Euphrate, puis ſe jette dans le golfe Perſique.

TRÉZÈNE, ville de l'Argolide ſur le golfe Saronique, au ſud-eſt d'Epidaure.

TROYE, *Troja*, ville conſidérable d'Aſie, dans la Troade, tout près de l'Helleſpont. On avoit bâti une ſeconde Troye ſur les ruines de la première, & c'eſt de celle-ci que l'on voit les reſtes.

TYR, ville de Phénicie, bâtie d'abord dans le continent, puis dans une île au ſud de Sidon.

Fin de la Table Géographique.

TABLE

DE L'ABRÉGÉ

DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

PAR DEMANDES.

I.

Sur les Egyptiens.

DONNEZ une idée de l'Egypte, *page* 5
Quel ſpectacle préſente l'Egypte, 7
Quelle eſt l'antiquité des Egyptiens, *ibid.*
Quel a été le premier roi d'Egypte, 7
Connoît-on les ſucceſſeurs de Ménès, *ibid.*
A quelle époque s'éclaircit l'hiſtoire d'Egypte, *ibid.*
Quelles furent les entrepriſes de Néchos, *ibid.*
Que fit Amaſis, 8
Qu'éprouva l'Egypte de la part de Cambyſe, *ibid.*
Quel fut le gouvernement des Egyptiens, *ibid.*
Comment jugeoit-on les rois d'Égypte après leur mort, 9
Comment les terres étoient-elles partagées, *ibid.*
Quelle étoit la prérogative des prêtres, *ibid.*
Comment s'adminiſtroit la juſtice, 10
Quelles étoient les lois, *ibid.*
Comment étoient punis les ſoldats, *ibid.*
Comment ſe payoient les dettes, 11
Quelle étoit la loi contre l'oiſiveté, *ibid.*
Un fils pouvoit-il être d'une autre profeſſion que ſon père, *ibid.*

Que devint la religion des Egyptiens, 11
Qu'eſt-ce que le bœuf Apis, 12
Le culte étoit-il le même par-tout, *ibid.*
Dites-nous quelques-unes de leurs ſuperſtitions, *ibid.*
Quelle étoit la politique des prêtres, *ibid.*
A quoi les Egyptiens doivent-ils leur célébrité, 13
En quel temps l'Egypte a-t-elle connu les arts, *ibid.*
Dites-nous un mot des Pyramides, *ibid.*
Qu'étoit-ce que le lac Méris, la Bibliothéque d'Oſmandias & les Obéliſques, *ibid.* & 14
Les Egyptiens ont-ils fait des progrès dans les ſciences, 14
Pourquoi leurs momies ont-elles duré ſi long-temps, *ibid.*
Quelle étoit leur écriture, 15
Quel jugement faut-il porter des Egyptiens, *ibid.*

II.

Sur les Phéniciens.

QU'EST que la Phénicie, 16
Quelles furent les reſſources des Phéniciens, *ibid.*
Où portèrent-ils d'abord leurs colonies, *ibid.*
Quelle étoit leur politique ſur la navigation, *ibid.*
A quoi durent-ils la teinture en pourpre, 17
Quelle eſt l'invention qui leur fait le plus d'honneur, *ibid.*
Avoient-ils des ſuperſtitions, *ibid.*
Quelle fut leur ville capitale, 18
Qu'eſt-ce qui occaſionna la fondation de Carthage, *ibid.*

III.

Sur les Aſſyriens & les Babyloniens.

QUELLE partie de l'Aſie habitèrent ces peuples, 18
Que raconte-t-on de Ninus, *ibid.*
Et de Sémiramis, 19
Que ſait-on des rois de cet empire, *ibid.*
Quelle étoit la principale ſcience des Babyloniens, *ibid.*
Que produiſit chez eux le luxe, 20

IV.

Sur les Mèdes & les Perſes.

OÙ étoient ſitués les Mèdes & les Perſes, 20
Comment Déjocès gouverna-t-il, 21
Que devoient produire le faſte & la moleſſe de la cour, *ibid.*
Qu'étoient les Perſes, 22
Quelle étoit la conduite des mages, *ibid.*
Quelle étoit la légiſlation des Perſes, *ibid.*
Comment élevoient-ils les enfans, 23
Sous quelle époque eſt le règne de Cyrus, *ibid.*
Faites connoître Cyrus, *ibid.*
Quelle fut ſa fin, 24
Qu'eſt-ce qui fit dégénérer les Perſes, *ibid.*
Qu'entendez-vous par le *deſpotiſme*, *ibid.*
Quelle fut la conduite de Cambyſe, 25
Comment s'empara-t-il de l'Egypte, *ibid.*
Quel fut le ſucceſſeur de Cambyſe, *ibid.*

V.

Sur les Indiens.

DONNEZ-NOUS une idée de l'Inde, 26
Comment étoient diviſés les Indiens, 27

Qu'étoient les Brachmanes, 27
Quelle étoit l'ancienne doctrine des Indiens, leur métempſycoſe, 28
Avoient-ils fait des progrès dans les ſciences, *ibid.*

HISTOIRE GRECQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Des temps fabuleux & héroïques.

QUELLE idée doit-on avoir de l'Hiſtoire Grecque, 29
Comment diviſoit-on la Grèce, *ibid.*
Que furent les Grecs dans l'origine, 30
Quelles colonies s'établirent en Grèce, *ibid.*
Quel fut le fondateur d'Athènes, *ibid.*
Que firent Danaüs & Cadmus, 31
Comment l'agriculture trouva-t-elle des obſtacles, *ibid.*
Qu'eſt-ce que la ligue des Amphyctions, *ibid.*
Comment la religion rendoit-elle cette ligue reſpectable, 32
Indiquez les principaux faits de l'antiquité fabuleuſe des Grecs, *ibid.*
Que direz-vous des colonies grecques, 33
Un mot ſur les lois de Minos, *ibid.*
Quelles étoient les mœurs des temps héroïques, 34
Quelle idée doit-on avoir de la mythologie des Grecs, *ibid.*
Quel étoit l'objet de l'établiſſement des jeux, 35
L'eſprit de ces jeux fut-il toujours le même, *ibid.*
Qu'entend-on par *Olympiade*, 36

CHAPITRE II.

De Sparte & des lois de Lycurgue.

COMMENT la Grèce devint-elle libre, 36
Quel étoit le gouvernement de Sparte, *ibid.*
Quels furent les commencemens de Lycurgue, 37
Pourquoi rappela-t-on Lycurgue de ſes voyages, *ibid.*
Comment fit-il recevoir ſa réforme, 38
Quel fut alors le gouvernement de Sparte, *ibid.*
Qu'étoient-ce que les Ephores, *ibid.*
Comment Lycurgue réforma-t-il les mœurs, *ibid.*
Quels étoient les repas, 39
Un grand peuple pourroit-il reſſembler aux Spartiates, *ibid.*
Quelle étoit l'éducation à Sparte, *ibid.*
Comment apprenoit-on aux enfans à raiſonner & à s'exprimer, 40
Pourquoi leur faiſoit-on dérober leur nourriture, *ibid.*
Quelle poëſie fut cultivée à Sparte, *ibid.*
Quelle étoit l'éducation des femmes, & le reſpect pour elles, 41
Quelle idée avoit-on du célibat, 42
Quelles furent les vues de Lycurgue par rapport à la guerre, *ibid.*
Quels furent les effets de ſes règlemens, *ibid.*
Quel étoit le caractère de la vertu ſpartiate, 43
Quel étoit le culte des Spartiates, *ibid.*
Pourquoi avoient-ils conſacré un temple à la crainte, 44
Quelle fut la fin de Lycurgue, *ibid.*
Qu'y a-t-il de remarquable dans la guerre de Sparte avec les Meſſéniens, 45

CHAPITRE III.

D'Athènes & des lois de Solon.

DONNEZ-NOUS une notion de l'Attique, 45
Comment, & en quel temps les Athéniens abolirent-ils la royauté, 46
Quel fut leur premier légiſlateur, *ibid.*
Comment les Athéniens ſe divisèrent-ils ſur la forme du gouvernement, *ibid.*
Qui étoit Solon, & que fit-il, 47
Quel pouvoir donna-t-il au peuple & au ſénat, *ibid.*
Quels inconveniens avoit le nouveau gouvernement *ibid.*
L'Aréopage ne fut-il pas rétabli, 48
Citez quelques lois civiles de Solon, *ibid.*
Quelques autres lois encore, 49
Qu'étoit-ce que l'oſtraciſme, *ibid.*
Quel étoit le caractère des Athéniens, *ibid.*
En quel temps Solon devint-il légiſlateur d'Athènes, avec quel ſuccès, 50
Qu'arriva-t-il pendant ſon abſence, *ibid.*
Qu'éprouva-t-il à ſon retour, *ibid.*
Comment Piſiſtrate affermit-il ſon pouvoir, 51
Qu'arriva-t-il après la mort de Piſiſtrate, *ibid.*
Qu'eſt-ce qui excita l'enthouſiaſme de la liberté, 52
Que fit Sparte en faveur d'Hippias, & pourquoi, *ibid.*
Comparez Sparte & Athènes, 53

CHAPITRE IV.

Les Perſes vaincus par Miltiade.

QUELLE fut l'occaſion de la guerre des Perſes, 54

CHAPITRE II.

De Sparte & des lois de Lycurgue.

COMMENT la Grèce devint-elle libre, 36
Quel étoit le gouvernement de Sparte, *ibid.*
Quels furent les commencemens de Lycurgue, 37
Pourquoi rappela-t-on Lycurgue de ſes voyages, *ibid.*
Comment fit-il recevoir ſa réforme, 38
Quel fut alors le gouvernement de Sparte, *ibid.*
Qu'étoient-ce que les Ephores, *ibid.*
Comment Lycurgue réforma-t-il les mœurs, *ibid.*
Quels étoient les repas, 39
Un grand peuple pourroit-il reſſembler aux Spartiates, *ibid.*
Quelle étoit l'éducation à Sparte, *ibid.*
Comment apprenoit-on aux enfans à raiſonner & à s'exprimer, 40
Pourquoi leur faiſoit-on dérober leur nourriture, *ibid.*
Quelle poëſie fut cultivée à Sparte, *ibid.*
Quelle étoit l'éducation des femmes, & le reſpect pour elles, 41
Quelle idée avoit-on du célibat, 42
Quelles furent les vues de Lycurgue par rapport à la guerre, *ibid.*
Quels furent les effets de ſes règlemens, *ibid.*
Quel étoit le caractère de la vertu ſpartiate, 43
Quel étoit le culte des Spartiates, *ibid.*
Pourquoi avoient-ils conſacré un temple à la crainte, 44
Quelle fut la fin de Lycurgue, *ibid.*
Qu'y a-t-il de remarquable dans la guerre de Sparte avec les Meſſéniens, 45

CHAPITRE III.

D'Athènes & des lois de Solon.

DONNEZ-NOUS une notion de l'Attique, 45
Comment, & en quel temps les Athéniens abolirent-ils la royauté, 46
Quel fut leur premier légiſlateur, *ibid.*
Comment les Athéniens ſe diviſèrent-ils ſur la forme du gouvernement, *ibid.*
Qui étoit Solon, & que fit-il, 47
Quel pouvoir donna-t-il au peuple & au ſénat, *ibid.*
Quels inconveniens avoit le nouveau gouvernement *ibid.*
E'Aréopage ne fut-il pas rétabli, 48
Citez quelques lois civiles de Solon, *ibid.*
Quelques autres lois encore, 49
Qu'étoit-ce que l'oſtraciſme, *ibid.*
Quel étoit le caractère des Athéniens, *ibid.*
En quel temps Solon devint-il légiſlateur d'Athènes, avec quel ſuccès, 50
Qu'arriva-t-il pendant ſon abſence, *ibid.*
Qu'éprouva-t-il à ſon retour, *ibid.*
Comment Piſiſtrate affermit-il ſon pouvoir, 51
Qu'arriva-t-il après la mort de Piſiſtrate, *ibid.*
Qu'eſt-ce qui excita l'enthouſiaſme de la liberté, 52
Que fit Sparte en faveur d'Hippias, & pourquoi, *ibid.*
Comparez Sparte & Athènes, 53

CHAPITRE IV.

Les Perſes vaincus par Miltiade.

QUELLE fut l'occaſion de la guerre des Perſes, 54

Comment cette guerre commença-t-elle, 54
Que firent les Athéniens à l'arrivée des Perſes, 55
Quel fut l'avis de Miltiade, & ſon ſuccès à Marathon, *ibid.*
Quelle fut la conduite des Spartiates, 56
Que devinrent les Perſes, *ibid.*
Quelle fut la récompenſe des vainqueurs & celle de Miltiade, 57
Comment finit ce grand homme, *ibid.*

CHAPITRE V.

Ariſtide & Thémiſtocle, Xerxès.

FAITES connoître Ariſtide & Thémiſtocle, 57 & 58
Que fit Thémiſtocle contre Ariſtide, 58
Comment ce dernier fut-il banni, *ibid.*
Quel utile conſeil Thémiſtocle donna-t-il aux Athéniens *ibid.*
Quelle fut la conduite de Xerxès, 59
Que répondit Démarate à Xerxès, *ibid.*
Quels furent les préparatifs d'Athènes & de Sparte contre les Perſes, 60
Comment ſe conduiſit Thémiſtocle, *ibid.*
Que firent Léonidas & Xerxès aux Thermopyles, 61
Comment fut reçu celui qui apporta la nouvelle du combat, *ibid.*
Que fit Xerxès entrant dans la Grèce, *ibid.*
En quel état étoit alors Athènes, 62
Quelle fut la réſolution des Athéniens, & le ſort d'Athènes, *ibid.*

CHAPITRE VI.

Les Perſes vaincus & chaſſés.

QUEL combat y avoit-il eu à Artémiſium, 63
Quelle fut la diſpute de Thémiſtocle avec Eurybiade, *ibid.*
Que fit Thémiſtocle pour attirer les Perſes dans le piége, 64
Racontez la bataille de Salamine, *ibid.*
Que devint Xerxès, 65
Quel art employa Mardonius pour affoiblir les Grecs, *ibid.*
Quelle armée eurent les Grecs, *ibid.*
Qu'arriva-t-il à la bataille de Platée, 66
Racontez un trait de Pauſanias après la victoire, *ibid.*
A quoi les Grecs durent-ils leurs avantages, *ibid.*
Comparez la conduite des Grecs à celle de Xerxès, 67

CHAPITRE VII.

Rivalité de Sparte & d'Athènes.

POURQUOI & comment Sparte s'oppoſoit-elle au rétabliſſement d'Athènes, 68
Que fit Thémiſtocle pour éluder les deſſeins des Spartiates, *ibid.*
Faites-nous connoître la politique de Thémiſtocle, 69
Quel jugement porta Ariſtide ſur un projet injuſte, *ibid.*
Comment Athènes parvint-elle au commandement, 70
Que devint Pauſanias dans ces circonſtances, *ibid.*
Que devint Thémiſtocle, 71

Quelle adminiſtration fut confiée à Ariſtide, & comment s'en acquitta-il, 71
Quelle fut ſa fin, *ibid.*
Comment avoit-il acquis tant de mérite, 72

CHAPITRE VIII.

Cimon augmente la gloire d'Athènes.

QUI étoit Cimon, & quelle fut ſa politique, 73
Quelle fut la fin de Thémiſtocle, *ibid.*
Qu'eſt-ce qui ſe paſſoit alors à Sparte & à Athènes, 74
Quel fut l'avis de Cimon en faveur de Sparte, *ibid.*
Qu'arriva-t-il à Cimon chez les Spartiates & chez les Athéniens, *ibid.*
Que fit-il après ſon exil, 75
A quoi réduiſit-il les Perſes, *ibid.*
Quel étoit le caractère de ce grand homme, 76

CHAPITRE IX.

Périclès gouverne Athènes.

QUELS étoient le caractère & les talens de Périclès, *ibid.*
Comment gagna-t-il le peuple d'Athènes, 77
Quelles furent ſon autorité & ſa conduite après la mort de Cimon, *ibid.*
Que répondit-il aux plaintes des alliés, 78
Quelle offre fit-il aux Athéniens, *ibid.*
Comment gouverna-t-il enſuite, *ibid.*
Pourquoi accuſa-t-on Phidias, 79
Et Aſpaſie, *ibid.*
Et Anaxagore, *ibid.*
Périclès ne fut-il pas accuſé lui-même, & ſur quoi, *ibid.*

Quelle

Quelle fut la cauſe de la guerre du Péloponèſe, 80

CHAPITRE X.

Commencemens de la guerre du Péloponèſe.

QUEL fut le plan de défenſe propoſé par Périclès, 81
Comment raſſura-t-il ſes ſoldats ſur une éclipſe, *ibid.*
Qu'arriva-t-il la ſeconde année de la guerre, 82
De quoi fut-il chargé après la campagne, *ibid.*
Comment mourut Périclès, *ibid.*
Quels furent les effets de la rivalité entre Sparte & Athènes, 83
Quel étoit le caractère d'Alcibiade, *ibid.*
Comment ſe déroboit-il à la ſatyre, *ibid.*
Comment ralluma-t-il la guerre du Péloponèſe, 84
Qu'eſt-ce qui mit fin à l'oſtraciſme, *ibid.*
Pourquoi Alcibiade vouloit-il qu'on attaquât Syracuſe, *ibid.*
Comment vint-il à bout d'inſpirer cette réſolution, 85
De quoi l'accuſa-t-on, *ibid.*
Quelles furent les ſuites de ſon procès, 86
Quel fut l'événement du ſiége de Syracuſe, *ibid.*
Quelles furent les cauſes de la défaite des Athéniens, 87

CHAPITRE XI.

Suite de la guerre du Péloponèſe.

QUEL effet produiſit à Athènes le mauvais ſuccès de la guerre de Syracuſe, 88

Que faiſoit alors Alcibiade contre ſa patrie, 88
Pourquoi ſe réfugia-t-il chez les Perſes, 89
Pourquoi fut-il rappelé par les Athéniens, *ibid.*
Sa réception & ſa conduite à Athènes, 90
Quels revers eſſuyèrent les Athéniens, *ibid.*
Sur qui gagnèrent-ils la bataille des Arginuſes, 91
Quelle fut l'injuſtice des Athéniens après leur victoire, *ibid.*
Comment furent-ils vaincus à Egos-Potamos, 92
Que devinrent les priſonniers après cette bataille, *ibid.*
Que firent les Athéniens aſſiégés, 93
Quel traité finit la guerre du Péloponèſe, *ibid.*

CHAPITRE XII.

Délivrance d'Athènes. Procès de Socrate.

QUE fit Lyſandre après ſa victoire, 94
Quel étoit alors l'état d'Athènes, *ibid.*
Comment finit Alcibiade, 95
Qui fut le vengeur d'Athènes, *ibid.*
Quel étoit le caractère de Socrate, *ibid.*
Quels furent ſes ennemis. Comment s'y prit-on pour le perdre, 96
Les circonſtances de ſon procès, *ibid.*
De quelle manière mourut-il, 97
Dites un mot de l'expédition des Grecs en faveur de jeune Cyrus, 98
Quelle fut la retraite des dix mille, *ibid.*

CHAPITRE XIII.

Agéſilas en Aſie. République de Thèbes.

QUELS deſſeins formèrent les Grecs après la retraite des dix mille, 99
Qui étoit Agéſilas, & que fit-il en Aſie, *ibid.*
Quelle ligue ſe forma contre Sparte, & comment mourut Lyſandre, 100
Que fit Agéſilas rappelé d'Aſie, *ibid.*
Pourquoi Sparte conclut-elle un traité honteux avec les Perſes, *ibid.*
Comment les Spartiates s'emparèrent-ils de Thèbes, 101
Comment Thèbes fut-elle délivrée par Pélopidas, 102
Ne fut-ce pas la faute des magiſtrats Thébains, *ibid.*
Quels ſervices Epaminondas rendit-il à ſa patrie, *ibid.*
Agéſilas réuſſit-il en Béotie, 103
Quelle ligue ſe forma contre Thèbes, *ibid.*

CHAPITRE XIV.

Succès des Thébains.

QUELLE fut la ſuite de la guerre de Thèbes, 103
Que penſoit Epaminondas de augures, 104
Quel fut le ſuccès de la bataille de Leuctres, *ibid.*
Comment reçut-on cette nouvelle à Sparte, 105
Quelles furent les ſuites de la victoire d'Epaminondas, *ibid.*
Pourquoi fut-il accuſé, & quelle fut ſa conduite alors, 106

Quelles négociations y eut-il avec les Perſes, 106
Comment finit Pélopidas, 107
Racontez la bataille de Mantinée, *ibid.*
Quel étoit le mérite d'Epaminondas, 108
Comment Thèbes retomba-t-elle dans l'obſcurité, 109
Quelles furent les ſuites de la bataille de Mantinée, & la fin d'Agéſilas, *ibid.*
Quel fut l'état de décadence des Grecs, *ibid.*

CHAPITRE XV.

Philippe, roi de Macédoine.

QUEL étoit le royaume de Macédoine, 110
Comment Philippe devint-il roi, *ibid.*
Comment forma-t-il ſes troupes, 111
Quel fut ſon plan de politique, 112
Quelles furent ſes premières entrepriſes, *ibid.*
Comment s'empara-t-il d'Olynthe, *ibid.*
Faites connoître Démoſthène, 113
Athènes pouvoit-elle réuſſir dans la guerre qu'il excitoit, 114
Comment la guerre *ſacrée* offrit-elle à Philippe l'occaſion de pénétrer en Grèce, 115
Comment parvint-il à ſon but, *ibid.*

CHAPITRE XVI.

Fin de Philippe. Phocion.

QUELLES furent les nouvelles entrepriſes de Philippe, 116
Que fit Démoſthène contre lui, *ibid.*
Qui étoit Phocion, 117
Quel avantage remporta-t-il ſur Philippe, *ibid.*
Comment s'engagea Thèbes dans la guerre contre Philippe, 118

Que penſoit alors Phocion, 118
Quel fut le ſuccès de cette guerre, 119
Comment ſe conduiſit Démoſthène dans le combat de Chéronée, & Philippe après ſa victoire, *ibid.*
Quelle réſolution prit Philippe contre les Perſes, 120
Comment mourut-il, *ibid.*
Citez-nous quelques traits de ſon caractère, *ibid.*

CHAPITRE XVII.

Règne d'Alexandre juſqu'a la bataille d'Arbelles.

QUEL étoit le caractère d'Alexandre, 122
Quels furent les ſentimens d'Athènes à la mort de Philippe, 123
Comment Alexandre diſſipa-t-il ſes ennemis, *ibid.*
Que firent les Athéniens après la priſe de Thèbes, 124
Que fit Alexandre à la fin de cette campagne, *ibid.*
Comment ſe prépara-t-il à la conquête de l'Aſie, 125
Dans quel état ſe trouvoit l'empire des Perſes, *ibid.*
Comment Alexandre commença-t-il cette guerre, 126
Quels furent les conſeils de Memnon de Rhodes, *ibid.*
Suivez Alexandre à Tarſe. Que lui arriva-t-il, *ibid.*
Quelle fut la conduite de Darius, 127
Que fit Alexandre après ſa victoire, *ibid.*
Quelles furent les ſuites de la bataille d'Iſſus, 128

Alexandre, après ſa victoire, pourſuivit-il Darius, 128
Comment s'empara-t-il de Tyr, *ibid.*
Pourquoi renonça-t-il au projet d'aſſiéger Jéruſalem, 129
Que raconte-t-on d'Abdolonyme, *ibid.*
Parlez-nous du ſiége de Gaza, 130
Que fit Alexandre en Egypte, *ibid.*
Et au Temple de Jupiter-Ammon, *ibid.*
La fondation d'Alexandrie lui fait-elle honneur, 131

CHAPITRE XVIII.

Fin du règne d'Alexandre.

COMMENT Alexandre reçut-il les propoſitions faites par Darius, 131
Racontez la bataille d'Arbelles, 132
Comment Alexandre fut-il corrompu par la fortune, *ibid.*
Comment traita-t-il Philotas & Parménion, 133
Racontez le meurtre de Clitus, *ibid.*
Pourquoi Calliſthène fut-il accuſé, 134
Quel fut le ſuccès de l'expédition dans l'Inde, *ibid.*
Quel étoit Porus, *ibid.*
Où finirent les conquêtes d'Alexandre, 135
Que dit il en paſſant l'Hydaſpe, *ibid.*
Que fit-il à ſon retour à Babylone, 136
Quelle fut ſa fin, *ibid.*

CHAPITRE XIX.

Affaires d'Athènes & de Macédoine.

QU'EST-CE qui ſe paſſoit en Grèce pendant l'abſence d'Alexandre, 137
Comment la nouvelle de ſa mort fut-elle reçue à Athènes, *ibid.*

Quelle fut la fin de Démoſthène, 138
Que firent les capitaines d'Alexandre après ſa mort, *ibid.*
Pourquoi les Athéniens haïſſoient-ils Phocion, 139
Comment mourut-il, *ibid.*
Comment Démétrius de Phalère parvint-il au gouvernement d'Athènes, 140
Quelle fut ſa fin, *ibid.*

CHAPITRE XX.

Partage de l'empire d'Alexandre.

QU'EST-CE qui ſe paſſa entre les capitaines d'Alexandre, 141
Comment firent-ils le partage de ſon empire, 142
Quelle fut la conduite des Athéniens, à l'égard de Démétrius-Poliorcète, *ibid.*
Que devint-il enſuite, 143
Que fit Ptolémée-Soter pour les lettres & le commerce en Egypte, *ibid.*
Et ſon fils Ptolémée-Philadelphe, 144
Racontez l'irruption des Gaulois, *ibid.*

CHAPITRE XXI.

Ligue des Achéens. Agis & Cléomène.

QU'ÉTOIT-CE que la ligue des Achéens, 145
Que fit Aratus pour la liberté de la Grèce, 146
Comment enleva-t-il aux Macédoniens la citadelle de Corinthe, *ibid.*
Comment Agis voulut-il réformer Sparte, 147
Quel ſuccès eut-il d'abord, 148
Quelle fut ſa fin tragique, *ibid.*

Pourquoi Cléomène ſuivit-il le projet d'Agis, 149
Que fit-il contre les Achéens, *ibid.*
Quelle réforme exécuta-t-il à ſon retour, 150
Pourquoi Aratus s'unit-il au roi de Macédoine, *ibid.*
Cléomène put-il ſe ſoutenir, 151
Comment Philopémen ſe fait-il connoître, *ibid.*
Que devint Cléomène après ſa défaite, 152
Comment finit-il en Egypte, *ibid.*
En quel état Sparte tomba-t-elle, 153
Quelle fut la fin d'Aratus, *ibid.*
Quand finit la ligue des Achéens, & la liberté de la Grèce, *ibid.*

CHAPITRE XXII.

Sur les arts, la littérature & les ſciences de la Grèce.

QUELLE idée les Grecs eurent-ils de l'Agriculture, 154
S'adonnèrent-ils au commerce, 155
Quelle fut leur architecture, *ibid.*
A quel degré de perfection Phidias porta-t-il la ſculpture, 156
Quels autres ſtatuaires fameux vinrent après lui, *ibid.*
Quelle étoit leur peinture, *ibid.*
Les talens agréables ne furent-ils pas trop favoriſés, 157
Quelle importance attachoient-ils à la muſique, *ibid.*
Quels furent leurs progrès dans l'art militaire, 158
Comment formoient-ils leurs guerriers, *ibid.*
Que faut-il penſer des Grecs en fait de littérature, 159

Pourquoi la poëſie a-t-elle été cultivée la première 159
A qui a-t-on dû l'idée de la tragédie, 160
Quelle étoit la comédie chez les Athéniens, *ibid.*
Un mot ſur les autres genres de poëſie, 161
Donnez une idée d'Hérodote & des principaux hiſtoriens, *ibid.*
Que direz-vous des orateurs grecs, 162
Quels furent les premiers philoſophes chez les Grecs, 163
Quelle étoit la philoſophie de Pythagore, 164
Quelle étoit ſa vie, *ibid.*
Quel étoit ſon principal dogme, *ibid.*
Quelle étoit la philoſophie d'Anaxagore, 165
—— de Platon & Ariſtote, *ibid.*
—— de Zénon, 166
—— d'Epicure, *ibid.*
—— de Pyrrhon, *ibid.*
Un mot ſur les ſciences des Grecs, 167

Fin de la Table l'Hiſtoire Ancienne.

TABLE

DE L'ABRÉGÉ

DE LA FABLE,

AFIN D'EN FACILITER LES QUESTIONS.

PREMIERE PARTIE.

Des Dieux du premier & du ſecond ordre.

I. SATURNE, 169
Quel étoit ſon père, *ibid.*
Quel autre nom avoit Saturne, *ibid.*
Comment s'appeloit ſon frère, & racontez ſon hiſtoire, *ibid.*
Quel étoit le nom de ſa mère, *ibid.*
Quels furent ſes principaux enfans, *ibid.*
Qu'eſt-ce que le deſtin lui avoit prédit, & quelle en fut la ſuite, 170
Chaſſé du ciel, où ſe refugia-t-il, *ibid.*
D'où vient le nom de *Latium*, *ibid.*
Qui en étoit le roi, *ibid.*
Comment fut-il récompenſé par Saturne pour l'avoir bien reçu, *ibid.*
Qu'eſt-ce que l'âge d'or, 171
Comment s'appeloient les fêtes conſacrées à Saturne, & ce qui s'y pratiquoit, 172
Comment Janus eſt-il repréſenté, *ibid.*

II. *Cybèle,* 173
Quels ſont ſes différens noms, *ibid.*
Comment la repréſente-t-on, 174
Qu'étoient les Veſtales, *ibid.*
D'où vient le mot de *Juſtice,* *ibid.*
Quelles étoient les fêtes de Cybèle, 175
Comment s'appeloient les prêtres de Veſta, *ibid.*
D'où viennent les noms de Corybantes, Curettes & Dactyles, *ibid.*
Comment ſe célébroient les fêtes de Cybèle, 176

III. *Cérès & le Dieu Terme,* *ibid.*
Quelle étoit ſa mère, *ibid.*
Ses différens noms, *ibid.*
Comment s'appeloit ſa fille, 177
Comment la repréſente-t-on, *ibid.*
A quoi employa-t-elle Triptolème, *ibid.*
Comment s'appeloient ſes fêtes, *ibid.*
A quoi préſidoit le dieu Terme, & quel étoit le nom de ſes fêtes, 178

IV. *Jupiter,* *ibid.*
De qui étoit-il fils, *ibid.*
Quel fut ſon empire, *ibid.*
Comment ſe tira-t-il de la guerre des Géants, 179
D'où vient qu'en Egypte on adora des bêtes, *ibid.*
Quel ſervice lui rendit Bacchus, *ibid.*
Quel fut le ſujet de la colère de Jupiter contre Prométhée, & ſa punition, 180
D'où vient la boîte de Pandore, 181
Qu'arriva-t-il quand elle fut ouverte, *ibid.*
Quels étoient les différens noms de Jupiter, 182

V. *Junon,* 184
Ses différens noms, *ibid.*
Quel emploi avoit ſa fille Hébé, *ibid.*

Quelle eſt l'hiſtoire de Ganimède, 184
Quels étoient les différens enfans de Junon 185
Quel étoit l'emploi de Mars, *ibid.*
Racontez l'hiſtoire de Vulcain, *ibid.*
Quels étoient les compagnons de Vulcain, *ibid.*
Quelle fut la naiſſance de Pallas, *ibid.*
Quel eſt ſon autre nom, 186
Comment la repréſente-t-on, *ibid.*
Quelle eſt l'hiſtoire d'Argus, *ibid.*
Quel étoit l'emploi d'Iris, 187
Quels étoient les différens noms de Mars, *ibid.*
Comment appeloit-on les prêtres de Mars, *ibid.*

VI. *Apollon*, 188
Quelle eſt l'hiſtoire de Latone, *ibid.*
Comment Eſculape, ſon fils, fut-il puni pour avoir rendu la vie à Hippolyte, *ibid.*
Sur qui Apollon s'en vengea-t-il, 189
Quelle vengeance en tira Jupiter, *ibid.*
Que fit-il chez Admète, *ibid.*
Quelle fut la métamorphoſe de Daphné, *ibid.*
Et celle de Hyacinthe, *ibid.*
Que fit-il avec Neptune chez Laomédon, *ibid.*
Par qui Héſione fut-elle délivrée, & ce qui s'enſuivit, 190
Quel fut l'emploi d'Apollon dans le ciel, après avoir été rappelé par Jupiter, *ibid.*
Comment rendoit-il des oracles ſur la terre, 191
Quel étoit le ſerpent Python, *ibid.*
Que fit Apollon à Marſias, 192
Qu'apprit-il aux Muſes, *ibid.*
Quelle eſt l'aventure de Phaéton, 193
Quelle fut la métamorphoſe des Héliades, *ibid.*

Quelle eſt l'hiſtoire de Titon & de l'Aurore, 194
Comment appelle-t-on le fils de l'Aurore, *ibid.*

VII. *Diane,* *ibid.*
Quels ſont ſes différens noms, *ibid.*
Comment métamorphoſa-t-elle Actéon, 195
Quel étoit le plus fameux temple de Diane, & que devint-il, *ibid.*

VIII. *Bacchus,* 196
Quelle étoit ſa mère, *ibid.*
Ce qui ſuivit ſa naiſſance, *ibid.*
Comment le repréſente-t-on, 197
Quelles étoient ſes fêtes, & comment ſe célébroient-elles, *ibid.*
Qu'eſt-ce que c'étoit que les Orgies & les Ménades, 198
Quels ſont les différens noms de Bacchus, *ibid.*
Comment s'appeloient ſes fêtes, & comment ſe célébroient-elles, 199
Quels ſont les différens ſentimens ſur Bacchus, *ibid.*
Comment le repréſente-t-on, 200

IX. *Mercure,* 201
Quelle étoit ſa mère, *ibid.*
Quel étoit ſon emploi dans le ciel, & pourquoi le repréſente-t-on avec un caducée, *ibid.*
Quelles étoient ſes autres fonctions, 202

X. *Vénus,* 203
Y a-t-il différens ſentimens ſur Vénus, *ibid.*
De qui étoit-elle née, 204
Quels furent ſes enfans, *ibid.*
Quel étoit le nom de chacune des Grâces, *ibid.*

Vénus avoit-elle différens noms, 205
Quelle eſt la déeſſe qui eſt regardée comme ſa compagne, *ibid.*
Comment repréſente-t-on ſon char, *ibid.*
Quel fut ſon mari, *ibid.*

XI. *Neptune,* 206
Comment le repréſente-t-on, *ibid.*
Comment s'appeloient ſa femme & ſes enfans, *ibid.*
Quels étoient les différens noms des Nymphes, *ibid.*
Qu'eſt-ce que c'étoit que Protée, 207
Quelles étoient les principales divinités de la mer, *ibid.*
Racontez l'hiſtoire de Glaucus, d'Ino & Mélicerte, *ibid.*
Dites un mot d'Eole, de Sylla & Charibde, & des Sirènes, 208

XII. *Pluton,* 209
Quelle fut ſa femme, *ibid.*
Quels étoient les noms des fleuves des enfers, 210
Ainſi que du portier & du nautonier, *ibid.*
Quel étoit l'emploi des furies, & leur nom, *ibid.*
Celui des parques & des juges, 211
Qu'eſt-ce que l'Eliſée, *ibid.*
Faites la deſcription du Tartare & de ſes ſupplices, 212
Quelle propriété avoit le fleuve Léthé, 214
Quel effet produiſit ſur les enfers la deſcente d'Orphée, *ibid.*
Quels étoient les différens noms de Pluton, *ibid.*
Qu'ſt-ce que Plutus, 215

XIII. *Pan, Faunes, Satyres, &c.* 216
Quel étoit le père de Pan, & comment étoit-il repréſenté, *ibid.*

Quels étoient ſes compagnons, 216
Comment célébroit-on ſes fêtes *ibid.*
Quels étoient ſes attributs, 217
D'où vient l'expreſſion *terreur-panique*, *ibid.*
Quel étoit le culte qu'on rendoit à Palès, *ibid.*
Quel étoit-celui du dieu Faune, de Pomone, de Flore, *ibid.*
Qu'eſt-ce que c'étoit que les Lares ou Pénates, 218
Comment s'appeloient leurs fêtes, *ibid.*
Qu'eſt-ce que c'étoit que les Génies, & combien de ſortes y en avoit-il, 219
Qu'eſt-ce que c'étoit que la Fortune & Néméſis, & comment étoient-elles repréſentées, *ibid.*
A quoi préſidoit Momus, 220
Quels étoient les vices & les vertus qui étoient adorés, 221
Donnez une deſcription de l'Envie, de la Diſcorde, de Thémis & du Deſtin, *ibid. & ſuiv.*

SECONDE PARTIE

Des demi-Dieux & des Héros.

I. *ORIGINE de l'Idolatrie*, 225
A quoi attribue-t-on l'origine de l'idolâtrie, *ibid.*
Y avoit-il pluſieurs ordres parmi les dieux, 226

II. *Perſée*, 227
Qu'eſt-ce que l'oracle avoit prédit à Acriſius, *ibid.*
Quels ſervices Pégaſe rendit-il à Perſée, 228
Quelle eſt l'hiſtoire de Bellérophon, *ibid.*

Quels périls courut-il avec la Chimère, 229
Que devint-il après l'avoir vaincue, *ibid.*

III. *Hercule,* *ibid.*
De qui étoit-il fils, *ibid.*
Quelles furent les prédictions faites à Sthénélus, 230
Quelles meſures prit Junon pour en détourner l'effet, *ibid.*
Quelle eſt l'hiſtoire d'Euriſtée, *ibid.*
D'ou vient la voie lactée, *ibid.*
Quels ſont les travaux d'Hercule, 231
Quels furent ſes autres exploits, 233
Où étoient poſées les colonnes d'Hercule, 234
Quels furent les excès de ſa fureur, *ibid.*
Que fit-il chez Omphale, *ibid.*
Quelle eſt l'hiſtoire de Déjanire & du centaure Neſſus, *ibid.*
Quelle fut la mort d'Hercule, 235
Que laiſſa-t-il à Philoctète, *ibid.*
Quels ſont les ſentimens des ſavans ſur Hercule, *ibid.*

IV. *Théſée,* 236
Quels furent ſes exploits, *ibid.*
Racontez l'hiſtoire du Minotaure, 237
Comment fut-il cauſe de la mort d'Egée, ſon père, *ibid.*
Quels démêlés eut-il avec Pirithoüs, & quelle en fut la ſuite, 238
Quels exploits firent-ils enſemble, *ibid.*
Comment périt Pirithoüs, 239
Comment Théſée fut-il délivré des enfers, *ibid.*
Quelle fut la mort d'Hippolyte, fils de Théſée, 240
Que fit Phèdre après la mort d'Hippolyte, *ibid.*

V. *Caſtor & Pollux,* 241
De qui étoient-ils fils, *ibid.*

Quel à été l'effet de leur amitié, 242
Quel nom ont-ils conſervé dans les ſignes céleſtes, *ibid.*
Chez quel peuple étoient-ils honorés plus particulièrement, 243

VI. *Jaſon & les Argonautes,* *ibid.*
Quelle eſt l'hiſtoire du bélier à la toiſon d'or, *ibid.*
Qui accompagna Jaſon dans cette expédition, 244
D'où vient le nom d'Argonautes qu'ils portoient, *ibid.* & 245
Par quelle aventure Hercule ne fut-il pas de cette expédition, 245
Comment Jaſon vint-il à bout d'enlever cette toiſon, *ibid.*
A quelles cruautés ſe porta Médée dans cette occaſion, 246
Quelle fut la ſuite de ſes fureurs, 247
Quelle eſt l'époque de l'expédition des Argonautes, 248

VII. *Cadmus,* 249
Quel étoit ſon père, & la cauſe de ſes voyages, *ibid.*
Quels furent ſes enfans, & leurs principales aventures, *ibid.*
Comment fut-il métamorphoſé, 250
Par qui les murailles de Thèbes furent-elles bâties, *ibid.*
Quelles furent les différentes villes de ce nom, 251

VIII. *Œdipe,* *ibid.*
Quelles furent les prédictions faites à ſon ſujet, *ibid.*
Comment fut-il conſervé, *ibid.*
Quelle fut l'origine de ſon nom, *ibid.*
Comment tua-t-il ſon père, 252
Faites la deſcription du Sphinx, *ibid.*

Quelle énigme propoſoit-il aux paſſans, 253
Comment Œdipe expliqua-t-il cette énigme, 254
Quelles furent les ſuites de ſon mariage avec Jocaſte, ſa mère, *ibid.*

IX. *Etéocle & Polymice,* 255
Quelle fut l'origine de leur diviſion, *ibid.*
Quelles en furent les ſuites, 256
Comment périt Ménécée, *ibid.*
Quelle fut la fin des deux frères, *ibid. & ſuiv.*
Quel traitement Créon fit-il à Polynice après ſa mort, 258
Quelle fut la cauſe de la mort d'Antigone, d'Hémon & Eurydice, *ibid.*

X. *Tantale,* 259
Quelle fut ſon impiété envers les dieux, & la cruauté envers ſon fils, *ibid.*
Quel fut ſon ſupplice dans les enfers, *ibid.*
Quelle fut la cauſe de la métamorphoſe de Niobé, 260
Quel ruſe employa Pélops pour obtenir Hippodamie, *ibid.*
Quels étoient les enfans de Pélops, 261
Que produiſit leur haine, *ibid.*
Comment Egiſte fut-il ſauvé, *ibid.*
Comment périrent Atrée & Agamemnon, *ibid.*

XI. *Les Rois Troyens,* *ibid.*
Quelle eſt l'hiſtoire de Dardanus, *ibid.*
Qu'eſt-ce qui donna le nom à la ville de Troye, ou Pergame, 262
Quels furent les enfans de Tros, *ibid.*
Quels furent les aventures de Laomédon, *ibid.*
Pourquoi fut-il appelé Priam, *ibid.*
Quels furent la femme & les enfans de Priam, *ibid.*

Quel fut le ſonge d'Hécube à la naiſſance de Pâris, 263
Comment Pâris échappa-t-il à la mort, *ibid.*
Quel fut ſon jugement ſur la pomme de diſcorde, 264
Quelle fut l'iſſue de ſon combat avec Hector, *ibid.*
Comment fut-il reçu par Priam, après en avoir été reconnu, *ibid.*

XII. *Sujet de la Guerre de Troye,* 265
Par qui Héſione fut-elle enlevée, *ibid.*
Que fit Pâris pour ſe la faire rendre, *ibid.*
Comment fut-il reçu par Ménélas, *ibid.*
Quelle fut ſon ingratitude envers lui, *ibid.*
Quelle fut la ſuite de l'enlèvement d'Hélène, *ibid.* & 266
Que firent les Grecs avant d'arriver devant Troye, 266
Quelles furent les cauſes de la durée de cette guerre, *ibid.*
Quelle fut l'origine de la colère d'Achille, 267
Comment périt Patrocle, *ibid.*
De quelle manière Achille s'en vengea-t-il, 268

XIII. *Ruine de Troye,* *ibid.*
Comment mourut Achille, *ibid.*
Quelle fut la cauſe de la diſpute entre Ajax & Ulyſſe, 269
Quelle ruſe les Grecs employèrent-ils pour prendre Troye, *ibid.*
Comment périrent les principaux chefs des Grecs & des Troyens, 270
Quelle fut la mort d'Ajax, 271
Quelle fut l'iſſue du retour des Grecs, *ibid.*
Quelle fut l'époque de la ruine de Troye, *ibid.*

XIV. *Agamemnon & Oreſte,* 272
Comment mourut Agamemnon, *ibid.*
De quelle manière Oreſte vengea-t-il ſa mort, *ibid.*

Que lui arriva-t-il après, *ibid.*
Quelle étoit ſon amitié pour Pylade, 273
Que leur arriva-t-il chez Thoas, *ibid.*
Quelle fut la cauſe de leur diſpute, *ibid.*
Comment évitèrent-ils la mort, 274
Que firent-ils de la ſtatue de Diane, 275

XV. *Ulyſſe,* 275
Que devint Ulyſſe après la ruine de Troye, *ibid.*
Que fit Hécube chez Polymneſtor, 276
Quelle fut la métamorphoſe d'Hécube, *ibid.*
Qu'arriva-t-il à Ulyſſe chez les Lotophages, *ibid.*
Que fit-il à Polyphème, & quelle en fut la ſuite, 277
Quels maux eut-il à ſouffrir de la curioſité de ſes compagnons, *ibid.*
Comment s'échappa-t-il des Leſtrigons & de l'enchantereſſe Circé, *ibid.*
Eut-il quelque choſe à ſouffrir des Sirènes, 278
Quelle fut la cauſe de la perte de ſes vaiſſeaux, *ibid.*
Que lui arriva-t-il chez Calypſo, *ibid.*
Pourquoi Neptune lui fit-il faire naufrage, 279
Que fit-il en arrivant à Itaque, *ibid.*
Comment mourut-il, 280

XVI. *Enée,* *ibid.*
De qui étoit-il fils, *ibid.*
Quelles furent ſes aventures avant d'arriver à Carthage, *ibid.*
Que fit-il étant arrivé en Italie, 281
Quel fondement peut-on faire ſur ſes aventures avec Didon, *ibid.*

Fin de la Table.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

Avant J. C.	I. *Sur les Egyptiens.*	Page
2965	MENÈS premier roi d'Egypte	7
1722	Séſoſtris	*ibid.*
670	Pſammétichus ouvre les ports d'Egypte aux étrangers	*ib.*
618	Néchos entreprend de joindre le nil à la mer Rouge	*ib.*
569	Amaſis détrône le fils de Nechos	8
525	Cambyſe, roi de Perſe ſubjugue l'Egypte	*ibid.*
	II. *Sur les Phéniciens.*	
890	Fondation de Carthage	18
	III. *Sur les Aſſyriens & les Babyloniens.*	
2174	Ninus	*ibid.*
2122	Sémiramis	19
785	Sardanapale	*ibid.*
538	Conquête de Babylone par Cyrus	20
	IV. *Sur les Mèdes & les Perſes.*	
710	Déjocès	21
560	Cyrus	23
529	Cambyſe s'empare de l'Egypte	25
522	Sa mort	*ibid.*
ibid.	Le faux Smerdis	26

HISTOIRE GRECQUE.

	CHAPITRE I. *Des temps fabuleux & Héroïques.*	
2000	Saturne, Jupiter, &c.	30
1582	Fondation d'Athènes	*ibid.*
1511	Danaüs	31
1519	Cadmus	*ibid.*
1406	Triptolème	*ibid.*
1391	Bacchus	*ibid.*
1522	Amphictions	32
1252	Guerre de Thèbes	*ibid.*
1292	Les Argonautes	*ibid.*
1209	Priſe de Troye	33
907	Homère	*ibid.*
1295	Lois de Minos	*ibid.*
	CHAPITRE II. *De Sparte & des Lois de Lycurgue.*	
926	Lycurgue	37
885	Ses Lois	*ibid.*
683	Guerres cruelles entre les Spartiates & les Meſſéniens	45
	CHAPITRE III. *D'Athènes & des Lois de Solon.*	
1257	Théſée	45
1095	Abolition de la royauté	46

Avant J. C.		Page
624	Dracon	46
594	Solon	47
561	Piſiſtrate s'empare de l'autorité	50
559	Mort de Solon	51
528	Hippare & Hippias	*ibid.*
515	Ariſtogiton & Harmodius	52
510	Rétabliſſement de la liberté	*ibid.*
	CHAPITRE IV.	
490	Bataille de Marathon	56
489	Mort de Miltiade	57
	CHAPITRE V.	
484	Ariſtide banni	58
480	Combat aux Thermopyles	61
	CHAPITRE VI.	
480	Combat à Artémiſium	63
ibid.	Bataille de Salamine	64
479	Bataille de Platée	66
ibid.	Combat naval de Mycale	67
	CHAPITRE VII.	
478	Rétabliſſement des murs d'Athènes	68
477	Les Grecs déférent le commandement à Ariſtide & Cimon généraux des Athéniens	70
468	Mort de Pauſanias	71
471	Thémiſtocle banni	*ibid.*
	CHAPITRE VIII.	
470	Cimon augmente la gloire d'Athènes	73
463	Révolte des Egyptiens	*ibid.*
469	Tremblement de terre à Sparte	74
460	Cimon exilé	75
455	Rappel de Cimon	*ibid.*
450	Trève avec Sparte	*ibid.*
449	Toutes les villes de l'Aſie mineure déclarées libres	*ib.*
ibid.	Mort de Cimon	76
	CHAPITRE IX.	
448	Phidias	77
	CHAPITRE X.	
431	Commencement de la guerre du Péloponèſe	81
430	Ravage des Athéniens dans le Péloponèſe par le moyen de leurs vaiſſeaux	*ibid.*
429	Mort de Périclès	82
421	Tréve de 50 ans	83
416	Les Leontins & les Egiſtains implorent le ſecours des Athéniens contre les Syracuſains	85
415	Les Athéniens envoient une Armée Sicile	*ibid.*
413	Défaite des Athéniens	87

Avant J. C. Page

CHAPITRE XI.

412 Intrigues d'Alcibiade contre ſa patrie 88
407 L'armée rappelle Alcibiade 89
408 Revers des Athéniens 90
407 Sparte rappelle Lyſandre 91
406 Bataille des Arginuſes *ibid.*
405 Deſtruction de la flotte Athénienne près d'Egos-Potamos 92
404 Traité qui mit fin à la guerre du Péloponèſe 93

CHAPITRE XII.

404 Fin d'Alcibiade 95
403 Thraſybule *ibid.*
400 Mort de Socrate 97
401 Retraite des dix mille 98

CHAPITRE XIII.

397 Agéſilas eſt chargé du commandement d'une armée contre les Perſes 99
394 Mort de Lyſandre 100
394 Victoire d'Agéſilas ſur les Thébains à Coronée *ibid.*
387 Conon relève les murs d'Athènes *ibid.*
387 Traité entre les Perſes & Sparte 101
382 Phébidas s'empare par ſurpriſe de la citadelle de Thèbes *ibid.*
380 Les Spartiates ſont forcés à rendre la citadelle de Thèbes 102

CHAPITRE XIV.

371 Bataille de Leuctres 104
364 Mort de Pélopidas 107
363 Bataille de Mantinée *ibid.*
361 Fin d'Agéſilas 109

CHAPITRE XV.

375 Pélopidas rétablit le calme dans la Macedoine 110
369 Philippe ſe met en poſſeſſion du gouvernement comme tuteur de ſon neveu 111
358 Philippe s'empare d'Amphipolis 112
356 La Theſſalie opprimée par des tyrans eſt délivrée de leur joug *ibid.*
348 Olynthe eſt livrée à Philippe par deux traitres *ibid.*
346 Fin de la guerre ſacrée 115

CHAPITRE XVI.

340 Siége de Byzance par Philippe 116
338 Bataille de Chéronée 119
336 Mort de Philippe 120

CHAPITRE XVII.

335 Alexandre prend Thèbes & la livre au Pillage 123
334 Paſſage du Granique 126

Avant J. C.		Page
333	Bataille d'Iſſus	127
332	Tyr priſe d'aſſaut	129
331	Fondation d'Alexandrie	131
	CHAPITRE XVIII.	
331	Bataille d'Arbelles	132
330	Perſépolis brûlée	*ibid.*
329	Mort de Darius vengée	133
328	Alexandre paſſe aux Indes	134
327	Défaite de Porus	135
323	Mort d'Alexandre	136
	CHAPITRE XIX.	
330	Victoire d'Antipater ſur les Grecs	137
323	Comment la nouvelle de la mort d'Alexandre fut reçue à Athènes	*ibid.*
322	Fin de Démoſthène	138
320	Polyſperchon rend la liberté aux Grecs	139
318	Mort de Phocion	*ibid.*
318	Démétrius de Phalère gouverne Athènes	140
308	Sa fin	*ibid.*
	CHAPITRE XX.	
303	Ce qui ſe paſſa entre les capitaines d'Alexandre après ſa mort	141
301	Bataille d'Ipſus	142
297	Conduite des Athéniens à l'égard de Démétrius Poliorcète	*ibid.*
294	Démétrius Poliorcète s'empare du trône de Macédoine	*ibid.*
286	Sa fin	143
283	Ptolémée Soter établit le Muſéum d'Alexandre	*ibid.*
285	Il conſtruit la ſuperbe tour de Pharos	*ibid.*
281	Mort de Lyſimaque	144
280	Séleucus eſt aſſaſſiné par Ceraunus	*ibid.*
278	Irruption des Gaulois	*ibid.*
	CHAPITRE XXI.	
244	Aratus délivre Sicyone ſa patrie, & eſt élu Preteur de la ligue des Achéens	146
243	Il s'empare de la citadelle de Corinthe par un coup de main	147
241	Agis veut réformer Sparte	148
240	Mort d'Agis	149
225	Cléomène venge la mort d'Agis	150
222	Antigone remporte une victoire déciſive à Sélaſie ſur les Lacédémoniens	151
219	Mort de Cléomène	152
214	Aratus eſt empoiſonné par Philippe	153
146	Fin de la ligue des Achéens & de la liberté de la Grèce	*ibid.*

Fin de la Table.

Page
127
129
131

132
ibid.
133
134
135
136

137
ndre fut
ibid.
138
139
ibid.
140
ibid.

exandre
141
142
métrius
ibid.
de Ma-
ibid.
143
xandre *ibid.*
ibid.
144
ibid.
ibid.

Preteur
146
par un
147
148
149
150
Sélafie
151
152
153
té de la
ibid.